

L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE

DE BRUXELLES

TYPOGRAPHIE DE M<sup>re</sup> WEISSENBRUCH



IMPRIMEUR DU ROI



RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

62746A

SOCIÉTÉ BELGE  
D'ÉTUDES & D'EXPANSION  
BIBLIOTHÈQUE

ÉMILE DE LAVELEYE

# L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

LETTRES ET DÉCOUVERTES DE STANLEY

LES ÉGYPTIENS DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

PAR BUJAC

AVEC DEUX CARTES

BRUXELLES  
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT  
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS  
LIBRAIRES DE LA COUR  
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45  
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878



# L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

---

Au mois de septembre de l'an dernier, le roi des Belges avait offert dans son palais de Bruxelles une gracieuse et royale hospitalité aux présidents des principales sociétés de géographie de l'Europe et aux personnages qui, soit par leurs voyages, leurs études ou leur philanthropie, s'étaient le plus identifiés avec les tentatives de faire

---

pénétrer la civilisation jusqu'au centre du continent africain. Dans la lettre d'invitation, le roi Léopold avait parfaitement défini la tâche de cette conférence. D'importantes et héroïques expéditions se sont faites dans l'intérieur de l'Afrique, soutenues par des souscriptions particulières. Ces expéditions, disait le roi, répondent à une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en étudier les ressources qui paraissent immenses, en un mot y verser les trésors de la civilisation, tel est le but de cette croisade moderne bien digne de notre époque. Jusqu'ici, les efforts que l'on a tentés ont été faits sans accord; aussi le vœu se produit-il aujourd'hui, de différents côtés, que ceux qui pour-

---

suivent un but commun en confèrent pour régler leur marche, pour poser quelques jalons et délimiter les régions à explorer, afin qu'aucune entreprise ne fasse double emploi.

Souverain d'un petit pays, le roi Léopold II se trouve naturellement amené à porter ses regards sur les intérêts généraux du monde. Trop jeune encore pour être, comme son père, le conseiller de la plupart des souverains de l'Europe et l'intermédiaire de leurs négociations secrètes, Léopold II s'est beaucoup occupé de l'avenir de l'extrême Orient. Avant de monter au trône, il a visité, en observateur instruit et attentif, l'Égypte, l'Inde et la Chine, et il a rapporté de ses voyages la conviction que, pour permettre à l'industrie européenne de poursuivre ses étonnants progrès, il était urgent

---

de lui ouvrir de nouveaux débouchés dans ces immenses continents qui contiennent les trois quarts de la population du globe. La crise économique, si intense et si longue, que traverse l'Europe en ce moment, prouve la justesse de ses vues. L'Amérique du Nord, dupe d'une politique commerciale étroite et imprévoyante, refuse de recevoir nos produits. Il faut donc pénétrer plus avant et ouvrir des marchés nouveaux en Asie et en Afrique. C'est vers l'Afrique surtout qu'il faut porter nos efforts, parce que là il y a, en outre, une œuvre d'humanité à accomplir : supprimer la traite et, par suite, les guerres abominables qui dépeuplent ces riches contrées. Pour favoriser l'œuvre de l'exploration de l'Afrique centrale, le roi Léopold voulait soumettre à l'examen de la conférence géographique réunie dans son

---

palais trois points principaux : désigner des bases d'opérations à établir sur la côte de Zanzibar et près de l'embouchure du Congo ; déterminer les routes à ouvrir successivement vers l'intérieur en y créant des stations hospitalières, scientifiques et pacificatrices, comme moyen d'abolir l'esclavage et d'établir la concorde entre les chefs, en leur procurant des arbitres justes et désintéressés, enfin constituer un comité international et central pour poursuivre l'exécution de ce projet, en exposer le but au public de tous les pays, solliciter son appui et recueillir des souscriptions.

L'idée généreuse et élevée du roi des Belges fut comprise par ceux à qui elle fut soumise, et des voyageurs, des géographes, des philanthropes des différents États de l'Europe se rendirent à son appel. La



---

France était représentée par l'amiral de La Roncière Le Noury, président de la Société de géographie de Paris, par M. Maunoir, secrétaire de cette Société, par M. Henry Duveyrier, l'explorateur du Sahara, et par M. le marquis de Compiègne, revenu récemment d'un périlleux voyage dans les régions inexplorées de l'Ogowai. M. de Lesseps se rendit plus tard à Bruxelles et approuva complètement le projet. L'Allemagne avait envoyé ses trois plus illustres voyageurs, MM. G. Rohlfs, Schweinfurth et le docteur Nachtigal, qui venait d'obtenir la grande médaille de la Société de géographie de Paris. On remarquait, en outre, pour l'Italie, M. le commandeur Negri; pour la Prusse, le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin; pour l'Autriche-Hongrie, M. de Hochstetter, pré-

---

sident de la Société de géographie de Vienne; le comte Edmond Zichy, le baron Hoffmann, ministre des finances, et le lieutenant A. Lux, qui venait d'accomplir une brillante excursion dans une partie inconnue du bassin du Kvangou; pour l'Angleterre, sir Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, sir Bartle Frere, vice-président du conseil des Indes, actuellement gouverneur de la colonie du Cap, sir Henry Rawlinson, si connu par ses découvertes à Ninive; le colonel Grant, qui avec son ami Speke a révélé l'existence des grands lacs de l'Afrique centrale; le commandant Cameron, dont le voyage de la côte orientale à la côte occidentale de l'Afrique par le lac Tanganyka et le Lualaba a eu un si grand retentissement; enfin, quelques philanthropes éminents comme sir Harry Verney,

---

sir John Kennaway, sir T. Fowell Buxton, M. W. Mackinnon et l'amiral sir Léopold Heath. La Belgique, n'ayant pas de voyageurs illustres, n'était représentée que par des personnes dont le concours pouvait contribuer au succès de l'œuvre dans le pays même, et l'un de ces membres belges, M. Émile Banning, vient de résumer dans un excellent ouvrage l'état de nos connaissances relativement à l'Afrique centrale, ainsi que les travaux de la conférence<sup>1</sup>. Après quatre jours de débats, dirigés par le roi Léopold lui-même avec infiniment de tact et de suite, on décida qu'il y avait lieu d'établir une ligne de stations permanentes depuis Bogamoyo, sur la côte de Zanzibar, jusqu'à Saint-Paul de Loanda, du côté de

<sup>1</sup> *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles*, par M. Émile Banning. Bruxelles, 1877.

---

l'Atlantique, dans les possessions portugaises, en fixant les premières à Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyka, à Nyangwé, sur le Lualaba, point extrême atteint au nord par Livingstone, et dans un endroit à déterminer dans les États de Muata-Yamvo, l'un des chefs les plus puissants de l'Afrique centrale. On suivrait ainsi l'itinéraire si glorieusement parcouru par le commandant Cameron.

Mais quels seront le caractère et la mission de ces stations? D'après l'avis unanime des voyageurs anglais et allemands, elles ne doivent rien avoir de militaire. Comme l'a très bien dit sir Bartle Frere, elles doivent agir par la douceur, par la persuasion, par l'ascendant naturel qu'exerce l'homme civilisé sur les races barbares. Toute force armée provoque l'hostilité des chefs; si

---

alors on veut se défendre, c'est la guerre et la conquête. Le personnel doit être peu nombreux, mais actif, dévoué et vigoureux. A la tête, il faut un homme habitué au commandement, un officier de marine, par exemple; de plus, un médecin naturaliste, et quelques artisans habiles, en état d'exercer diverses professions, un charpentier et un forgeron-mécanicien principalement. D'après une communication que je dois à l'obligeance de sir Fowler Buxton, la *Free church* d'Écosse a réuni 260,000 francs et a fondé une station du nom de *Livingstonia*, sur les bords du lac Nyassa, d'où sort l'un des affluents du Zambèse; le personnel comprend un lieutenant de marine comme commandant, un charpentier, un mécanicien, un tisserand et trois ouvriers agricoles, outre les deux mission-

---

naires. La station de *Mombasa*, sur la côte de Zanzibar, est établie sur le même modèle, et l'expédition que la Société anglaise des missions a dirigée sur l'Uganda, pour y installer un poste entre les lacs Victoria et Albert, n'est pas composée autrement.

Bien entendu, les stations créées par la conférence internationale ne pourraient s'occuper de propagande religieuse, puisqu'elles seraient entretenues par les souscriptions de personnes appartenant à différents cultes. Tout en se montrant très sympathiques aux efforts faits à côté d'elles pour répandre l'Évangile, elles devraient conserver un caractère exclusivement laïque. Leur but principal est de servir de bases d'opération aux voyageurs qui s'avanceront dans l'intérieur pour pénétrer dans des régions encore inexplorées. Au-

---

jour d'hui l'explorateur, en partant de la côte, doit emporter avec lui des provisions, des instruments et surtout des moyens d'échange pour des mois ou des années. Il doit ainsi emmener et entretenir une interminable file de porteurs qui absorbe le plus clair des ressources et dont les fréquentes désertions entravent sans cesse la marche en avant. Ce serait un avantage incalculable, si à l'intérieur même du pays le voyageur trouvait ce qui lui est nécessaire, et si son point de départ, au lieu d'être situé sur la côte, à Bagamoyo ou à Saint-Paul de Loanda, l'était à la lisière même des régions inconnues où il faut s'avancer, à Niangwe ou à Ujiji, par exemple. Ces stations seraient comme des entrepôts où il pourrait s'approvisionner de tout ce dont il a besoin, et un lieu de refuge pour s'y

---

rabattre en cas de maladie ou d'échec. Les privations, les souffrances de toute nature qui ont assailli les Livingstone, les Nachtigal, les Grant, les Cameron, et qui les ont empêchés de poursuivre leurs découvertes, seraient en grande partie épargnées à ceux qui désormais marcheraient sur leurs traces. Les chefs de ces postes, grâce à leur instruction scientifique, apprendraient vite à connaître les ressources du pays. Ils pourraient servir de guides aux explorateurs, faire connaître à l'Europe les denrées à exporter et ouvrir ainsi au commerce des routes nouvelles. Les travaux exécutés par les ouvriers européens, sous les yeux des indigènes, initieraient ceux-ci aux arts et aux besoins de la civilisation, qui se répandraient rapidement de proche en proche. La mission catholique de Gondokoro s'est



---

maintenue au cœur même de l'Afrique équatoriale et ne s'est déplacée que pour échapper à la mortalité effrayante causée par les fièvres. C'est la preuve que des stations de ce genre, même dépourvues de tout appareil militaire, peuvent s'établir et prospérer dans ces régions.

Les stations étant fondées à l'intérieur, la facilité de leur ravitaillement dépendra de leurs moyens de communication avec la côte. Jusqu'à présent, tout est porté sur la tête des nègres, ce qui occasionne des difficultés et des retards dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant les voyages de Livingstone, de Stanley et de Cameron. En ce moment même, un agent de la Société des missions de Londres cherche à découvrir le tracé d'une route pour des chars à bœufs, de la côte de Zanzibar au lac Tanganyka,

---

et une expédition de cinq ou six personnes doit tenter l'aventure ce printemps-ci.

Il me semble qu'il y aurait un moyen de transport beaucoup plus sûr, ce serait l'emploi des éléphants. Les Anglais en avaient fait venir de l'Inde pour leur guerre en Abyssinie, où ces puissants animaux leur ont rendu de grands services, malgré les profonds ravins qu'il fallait sans cesse traverser. Dans l'Afrique équatoriale, l'éléphant serait comme dans sa patrie, puisque l'espèce africaine y abonde. Il y trouverait une nourriture convenable et n'aurait rien à craindre de la terrible mouche tsétsé. Les transports s'effectueraient ainsi bien plus facilement qu'à dos d'homme ou même par charrette. Ce serait le précurseur du chemin de fer qui sera certainement construit avant la fin du siècle.

---

Le colonel Grant a même soumis à la conférence géographique de Bruxelles le tracé d'une ligne télégraphique partant de Khartoum, où finit le fil du Caire, pour aboutir à Delagoa-Bay où arrive déjà le fil du Cap<sup>1</sup>. La ligne remonterait le Nil, suivrait les bords du lac Victoria et du Nyassa, et le colonel Grant, qui connaît bien le pays, est convaincu qu'on ne rencontrerait point d'obstacles insurmontables.

Mais, se demandera-t-on, à quoi bon tant d'efforts? L'Afrique centrale peut-elle être définitivement conquise par la civilisation? L'Européen peut-il vivre et les habitants se plieront-ils au travail régulier

<sup>1</sup> *Remarks on a proposed line of telegraph overland from Egypt to the Cape of good Hope*, by Kerry Nicholls, esq., E. Arnold, esq., and colonel Grant. C. B.

---

qu'exige tout progrès économique? Tout d'abord, il reste à explorer au centre de l'Afrique une vaste région complètement inconnue qui figure en blanc sur nos cartes, des deux côtés de l'équateur, et qui mesure environ 4 millions de kilomètres carrés, c'est à dire plus de sept fois l'étendue de la France. Les limites en sont tracées par les expéditions de Barth, Rohlf's et Nachtigal au nord, de Schweinfurth, de Baker, de Gordon, de Gessi et de Stanley à l'est, de Cameron et de Livingstone au sud, et de Tuckey, Du Chaillu, Güssfeld, Marche et Compiègne à l'ouest; c'est même l'un des principaux buts de la conférence de Bruxelles que de chercher le moyen de pénétrer enfin dans cette *terra incognita*. Mais toute la région des grands lacs a déjà été explorée avec assez de soin pour qu'on

puisse se faire une idée de l'avenir qu'y attendent les tentatives de civilisation.

Pour arriver jusqu'aux lacs, suivons la route protégée désormais par le colonel Gordon, que le khédive vient de nommer gouverneur de la province du Haut-Nil, avec Khartoum comme résidence. Après cette ville, en remontant le fleuve, on sort de la région de l'éternelle sécheresse pour pénétrer dans celle où les pluies équatoriales couvrent le sol de la plus luxuriante végétation. Les crocodiles et les hippopotames abondent dans les eaux ; les ignames, les serpents, les singes et les buffles, dans les forêts. Les rives du fleuve disparaissent cachées par les papyrus gigantesques et par l'ambatch, dont le bois est aussi léger qu'une plume, dit Schweinfurth. Entre les massifs des forêts s'étendent de vastes sa-

---

vanes où s'élèvent les monticules formés par les termites et les cases des nègres Shyllouk. Entre la rivière des Girafes et le Nil Blanc, du 7<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> degré, ce n'est plus qu'un immense marais dont on n'aperçoit nulle part les limites. L'eau stagnante et chaude est entièrement remplie de papyrus et d'ambatch et couverte d'îles de plantes flottantes aquatiques. Les moustiques pululent. L'air pesant, tout chargé de miasmes paludéens, engendre la fièvre et la dyssenterie. Aux approches de Gondokoro, le terrain se relève, les montagnes apparaissent; le fleuve s'encaisse entre des rives où domine le gneiss. L'aspect du pays change complètement: on arrive dans la partie habitable de l'Afrique centrale. Le pays des Niams-Niams, de Mombuttu, de Madi, l'Ouniore et l'Uganda, où règne le

---

fameux roi M'tesa, c'est à dire toute la région au nord des lacs Victoria et Albert, est, d'après les descriptions des voyageurs, un vrai paradis terrestre. Des arbres immenses, des palmiers, des figuiers, des acacias, forment des voûtes élevées, à l'ombre desquelles coulent d'innombrables ruisseaux. La végétation est si active qu'au bout de deux ans elle recouvre de fourrés épais les clairières où les indigènes mettent le feu pour obtenir quelques récoltes. Le bananier, le cocotier, qui donne de l'huile, atteignent des proportions inouïes. Cameron décrit des sycomores à l'ombre desquels cinq cents personnes campaient, et le baobab, le mammouth du règne végétal, a des proportions aussi gigantesques. La nature ne se repose jamais. Le soleil au zénith et l'eau toujours abondante permettent aux

---

plantes de croître sans cesse et de donner des fleurs et des fruits en toute saison. Dans la région équatoriale, il pleut régulièrement pendant tous les mois de l'année, et dans la zone méridionale, jusqu'au 17<sup>e</sup> degré, il pleut en été comme en hiver.

L'altitude du plateau central, qui varie de 600 mètres à 4,300 mètres (le lac Victoria est à 4,120 mètres), tempère la chaleur, rafraîchit l'air, chasse les miasmes et permet les cultures des pays chauds en même temps que celles des pays tempérés. On y obtient les céréales de l'Europe aussi bien que la canne à sucre, le dourah, le millet et le riz; les épices de toute sorte, les huiles, les résines, le café, le coton, les plantes tinctoriales comme la garance et l'indigo, les plantes médicinales les plus variées, les bois de construction les meil-



---

leurs, les fruits les plus divers : les ananas, les figes, les dattes, les oranges et même la vigne. Parmi les minéraux, on trouve l'or, le fer et, ce qui est plus important, le charbon, qui affleure en couches puissantes en divers endroits. Le climat est semblable à celui des *sanitariums* de l'Himalaya. Il paraît moins énervant que celui de l'intérieur de Java : la latitude est la même ; mais le plateau africain est plus élevé et par conséquent moins chaud ; or, dans la région des plantations de café de Java, situées sur les collines, les Hollandais vivent et se multiplient, sans que la mortalité soit sensiblement supérieure à celle de l'Europe. Les explorateurs de l'Afrique qui y ont succombé à la maladie ont été emportés par les fièvres des régions basses de la côte et des marais de l'intérieur. Ceux qui ont

---

parcouru le plateau des lacs comme Livingstone, Speke et Grant, Baker, Stanley, Cameron, Gessi, n'y ont pas contracté de maladies mortelles, quoiqu'ils aient été soumis à des privations et à des intempéries qui, sous notre climat, auraient ruiné les constitutions les plus robustes : couchant en plein air sur le sol détrempe, passant des semaines entières sans pouvoir se sécher ni se reposer tranquillement, nourris irrégulièrement et souvent d'une façon insuffisante ou malsaine. Supposez des blancs établis à l'altitude de 800 mètres ou de 1,000 mètres dans de bonnes habitations et pourvus de tout ce qui est nécessaire, et certainement ils vivront beaucoup mieux qu'à Calcutta, à Bombay, à Singapore ou à Batavia, et même qu'à l'île Bourbon ou aux Antilles.

---

Un instant de réflexion suffit pour faire comprendre le magnifique avenir des colonies qui ne tarderont pas à s'établir dans l'Afrique centrale. D'où est provenue la richesse des États du sud de l'Union américaine, de Cuba, de Saint-Domingue et du Brésil? De ce qu'on mettait en valeur la merveilleuse fertilité d'une terre fécondée par les rayons du soleil équinoxial, au moyen des bras d'une race adaptée à ce climat brûlant. Il y avait là cependant deux côtés très fâcheux : les bras étaient ceux d'esclaves qui ne travaillaient que par contrainte et par conséquent mal, et ces esclaves, il fallait les acheter très cher; c'était donc un capital sur lequel on devait compter l'intérêt et l'amortissement. Transportons les mêmes entreprises, cultures du sucre, du coton, du café ou du tabac dans

---

l'intérieur de l'Afrique, combien les conditions sont plus favorables! La terre est plus fertile et la végétation incomparablement plus puissante. Le travailleur est sur place, il ne faut ni l'amener à grands frais au delà des mers, ni le réduire en esclavage, ni l'acheter et l'entretenir. Les indigènes sont laborieux, soumis, intelligents. Déjà maintenant ils se livrent avec succès à tous les travaux de l'agriculture. Leur richesse en céréales et en bétail est très grande, malgré l'insécurité permanente. Ils savent fondre le cuivre et même le fer, et ils en font des armes et des ustensiles de très bonne qualité. Le tannage des peaux, le tissage des nattes, l'art de filer, de tisser, de teindre le coton sont très répandus, et beaucoup de produits sont remarquables par la finesse et la solidité. Le

---

nègre est peu inventif, mais il apprend vite, et, dirigé par des Européens, il ne serait pas inférieur à nos ouvriers ou à nos artisans. Les épreuves vraiment effroyables qu'ont supportées les porteurs de Grant, de Stanley et de Cameron prouvent qu'ils sont prêts à se soumettre aux plus durs travaux pour une rétribution souvent dérisoire. L'énergie déployée par les serviteurs de Livingstone, quand ils ont rapporté à la côte le corps de leur maître embaumé dans du sel, montre qu'ils sont capables d'un dévouement qui va jusqu'à l'héroïsme. L'industrie agricole et manufacturière trouverait ainsi sur place toutes les matières premières, le travail à bon marché et le charbon pour les moteurs mécaniques. La production se ferait donc dans des conditions infiniment plus avanta-

---

geuses que dans le pays où l'on maintient encore transitoirement l'esclavage, comme à Cuba et au Brésil, et même que là où l'on importe les coulies chinois, souvent au mépris des droits de l'humanité.

L'Afrique centrale, que l'on croyait naguère encore vouée à une stérilité complète, offre au contraire, dans ses phénomènes atmosphériques, dans sa faune et sa flore, une exubérance de vie et de puissance qui n'est égalée ni dans l'Inde ni même au Brésil. La quantité d'eau qui y tombe est plus grande que partout ailleurs. Le soleil, en passant alternativement de l'un à l'autre tropique, promène sur cette région une zone de nuages et les ondées fertilisantes qu'elle produit. Il en résulte une végétation d'une vigueur qui rappelle celle de l'époque carbonifère, et comme aux âges

---

géologiques, les grands herbivores, éléphants, rhinocéros, hippopotames, buffles, derniers survivants de l'ancien monde, y abondent. La quantité d'ivoire que l'Afrique exporte représente la destruction annuelle de 30,000 éléphants. Rien non plus n'égale la richesse hydrographique de ce pays. Pour nous en faire une idée, jetons d'abord un coup d'œil sur ses lacs.

Quand on quitte Ladò, qui remplace maintenant Gondokoro, par 5 degrés de latitude nord, et qu'on remonte le Nil, on le voit pénétrer dans une région montagneuse d'où lui vient le nom arabe de Bahr-el-Djebel, fleuve des montagnes. Il y forme des rapides qui interrompent la navigation près de la station égyptienne de Duffli. Bientôt après, dans une vaste fissure qui se poursuit vers le sud jusqu'aux lacs Tanga-

---

nyka et Nyassa, s'étale le lac Mwoutan, que les Anglais nomment Albert en l'honneur du prince consort. D'après les explorations toutes récentes de l'ingénieur italien Gessi, lieutenant du colonel Gordon, il est situé à l'altitude de 670 mètres. Il mesure environ 220 kilomètres de longueur sur une largeur de 35 à 90 kilomètres. Il est borné à l'est par les hauteurs de l'Unioro, qui se dressent en falaises verticales de granit, de gneiss et de porphyre de plus de 300 mètres de hauteur, et à l'ouest par les Montagnes-Bleues, qui élèvent leurs cimes jusqu'à 1,800 mètres au dessus du niveau de la mer. Le lac Albert est si encaissé que la plupart des rivières qui s'y déversent forment des chutes magnifiques. Vers le sud, il se termine en un vaste marécage où Gessi n'a pu pénétrer. Mais vers le nord, ce voya-



---

geur a fait une découverte qui serait d'une immense importance si ses prévisions venaient à se réaliser. Immédiatement à sa sortie du lac, le Nil se bifurque, et un bras se dirige vers le sud-ouest. On croit qu'il n'est autre que l'Iei, qui, en passant par le pays des Niams-Niams, rejoint le fleuve principal là où il forme le marais des îles flottantes. S'il en était ainsi, on pourrait peut-être éviter les rapides de Duffli et établir une navigation non interrompue entre la Méditerranée et le lac Albert. Ce serait un avantage incalculable pour le commerce et pour la civilisation. Grâce aux annexions presque entièrement pacifiques faites par sir Samuel Baker et le colonel Gordon, l'Égypte s'étend désormais jusqu'au lac Albert et devient ainsi un des grands empires du monde, car du fond de ce lac, qui se

---

trouve précisément sous l'équateur, jusqu'à Alexandrie il y a 31 degrés ou plus de 3,000 kilomètres, ce qui fait quatre fois la longueur de la France, de Dunkerque aux Pyrénées.

A une quarantaine de lieues à vol d'oiseau du lac Albert, on rencontre le lac Victoria-Nyanza ou Oukérewé, la mer intérieure de l'Afrique. Sa superficie est de 84,000 kilomètres carrés, c'est à dire que, pour s'en faire une idée, il faut se figurer une nappe d'eau qui couvrirait toute la Suisse, plus la Lombardie et la Vénétie. Le lac Victoria est parsemé de grandes îles. A l'ouest, il est borné par la région alpestre d'Ouganda et de Karagwé, qui le sépare de l'Albert, et à l'est par le pays d'Ougejeia et d'Ourouri. Au nord se trouve le pays du roi M'tesa, dont la capitale, Dubaga, occupe une situation

---

admirable dominant les eaux bleues de la baie Murchison. M'tesa a toujours bien accueilli les voyageurs européens qui l'ont visité, et il a même demandé qu'on lui envoie des missionnaires et des artisans pour initier son peuple à la civilisation européenne. Cependant j'ai entendu soutenir par le marquis de Compiègne, qui vient d'être tué si malheureusement en duel au Caire, que M'tesa avait fait assassiner traîtreusement Linant de Bellefonds par l'escorte même qu'il lui avait donnée. Les deux grands lacs sont réunis par une rivière que l'on peut considérer comme la continuation du Nil ; aussi l'a-t-on appelée le Nil-Victoria ; mais, comme la différence d'altitude entre le lac Albert, à 670 mètres, et le lac Victoria, à 1,120 mètres, est de 450 mètres, cette rivière n'est pas navigable. A peine

---

sortie de la baie Napoléon, elle forme les chutes Ripon et les rapides d'Isamba. Après avoir reçu un affluent, le Luadscherri, qui sort de vastes marais, elle traverse le lac Ibrahim, découvert par Long en 1874. Grossie des eaux du Kafour, qui vient des montagnes de l'Ouganda, elle se resserre bientôt entre des rives escarpées. Après les chutes de Karuma, elle forme encore, sur une étendue de 30 kilomètres, huit rapides ou cascades. Enfin, avant d'arriver au lac Albert, elle se précipite d'une hauteur de 20 mètres. Cette chute, nommée Murchison, entourée d'une végétation admirable, en vue du beau lac qui s'étend au dessous et des Montagnes-Bleues qui couronnent l'horizon, constitue, d'après Baker, le plus merveilleux paysage qu'on puisse contempler.

---

Il n'y a plus de doute maintenant, c'est le Victoria-Nyanza et non le Tanganyka, qui est le réservoir supérieur du Nil; mais quel est celui de ses nombreux affluents qui peut revendiquer l'honneur d'être vraiment la source du fleuve? On a cru d'abord que c'était le Kadjera, qui forme deux lacs alpestres, le Windermere et l'Akenyara, et qui descend du haut plateau de l'Ouzinza. Aujourd'hui on pense que la vraie source du Nil est le Schimyu, qui vient du sud et qui apporte dans le golfe Speke, au sud-est du lac Victoria, une masse d'eau plus considérable que le Kadjera. A un degré sud de la ligne s'étend entre les deux grands lacs la région montagneuse d'Ankori et de Rouanda, récemment visitée par Stanley. C'est un pays admirable. Au fond de vallées toujours verdoyantes se précipitent d'in-

---

nombrables torrents, et dans les nues surgissent des pics élevés de 4,000 à 4,500 mètres, comme le Combiro et le Gambaragara. Ce sont les escarpements des Alpes et les frais paysages du Tyrol sous les feux du soleil équatorial. On y jouit en même temps de l'air vivifiant des hautes stations de l'Europe et de l'égalité du climat de la zone équinoxiale. On ne peut rien souhaiter de mieux pour entretenir la santé et pour favoriser le travail. Des populations d'origine européenne pourraient donc y vivre et s'y développer.

Immédiatement au dessous du lac Albert, à 3 degrés sud de l'équateur, s'étend le lac Tanganyka, découvert par Burton et Speke en février 1858. Comme le lac de Cômé, il a presque l'aspect d'un énorme fleuve, car, sur une longueur de 670 kilomètres, sa lar-

---

geur est souvent réduite à 20 ou 30 kilomètres, et elle ne va guère au delà de 100. Sa superficie, qui est de 37,000 kilomètres carrés, est ainsi moitié moindre que celle du Victoria; elle est cependant encore aussi étendue que tout le Portugal. Le Tanganyka est situé dans le prolongement de la fissure où se trouve le lac Albert, et comme son élévation au dessus du niveau de la mer dépasse d'environ 150 mètres celle de l'Albert, Livingstone et Grant avaient cru d'abord qu'il y déversait ses eaux et qu'ainsi il était la vraie source du Nil. Le lac reçoit plus de cent cours d'eau qui s'y précipitent, la plupart sous forme de torrents, tant ses bords se relèvent rapidement. En 1871, Livingstone et Stanley visitèrent avec soin l'extrémité nord du lac où devait se trouver la sortie supposée du Nil. Au lieu d'un

---

émissaire, ils y virent déboucher une petite rivière, le Ruzizi, qui y apportait les eaux du lac de Kiro. La question se trouvait ainsi tranchée : le Tanganyka n'appartenait pas au bassin du Nil ; mais par où donc s'écoulait le surplus de ses eaux ? En 1873, Cameron résolut la question. Visitant avec soin toutes les anses et les affluents du lac, il découvrit enfin vers le milieu de la rive occidentale une rivière, le Lukuga, qui, au lieu d'y entrer, en sortait. La végétation aquatique y était si abondante qu'il lui fut impossible de suivre en barque le cours du Lukuga ; mais il constata, dans son voyage vers Nyangwé, que cet émissaire du lac se jette dans une grande rivière, le Lualaba, qui n'est lui-même, d'après toutes les probabilités, que le Congo ou Zaïre. Une série d'autres lacs situés dans la même région



---

alimentent encore ce fleuve puissant : ce sont le Bangweolo, aux bords duquel Livingstone a succombé, le Moero, le Kamalondo, étagés les uns au dessus des autres et reliés par la rivière Luapula, le lac Kasali, aperçu par Cameron, le Langi et le Sankorra, dont l'intrépide voyageur n'a pu approcher, malgré tous ses efforts.

A peu de distance de l'extrémité méridionale du Tanganyka, mais à 200 mètres plus bas, s'ouvre le Nyassa, qui remplit la même fissure du terrain, car il a la même largeur environ et la même direction du nord au sud, inclinant un peu vers l'est. Comme le Nyassa est moitié moins long, il n'a que 1,500 kilomètres carrés de superficie. Il se déverse dans le Zambèse par le Chiré, dont le cours, traversant une région montagneuse, est des plus accidenté. Le Nyassa

---

n'étant pas très éloigné de la côte de Mozambique, on y arrive plus facilement qu'aux autres lacs. C'est sur sa rive méridionale que les missions écossaises ont établi la station de Livingstonia, qui est en pleine prospérité et qui possède même un petit vapeur pour parcourir le lac et entraver ainsi la traite dans toute cette région. Ajoutez encore les lacs Baringo et Manyara, l'un au nord, l'autre au sud du Kilimandjéro et du Kenia, qui élèvent à plus de 6,000 mètres, sous l'équateur même, leurs cimes couvertes de neiges éternelles. Nulle part au monde on ne rencontre autant de mers intérieures, qui toutes se prêtent admirablement à devenir des centres de civilisation. C'est le tableau de la Suisse, mais dans des proportions gigantesques. Déjà l'antiquité savait que le Nil prend sa source

---

dans les lacs situés au centre du continent. Marinus de Tyr et Claudius Ptolémée, au II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, avaient entendu parler par les trafiquants arabes de deux lacs dont ils fixent la situation vers le parallèle de l'île Menuthias, aujourd'hui Zanzibar, c'est à dire d'une façon très exacte. La *Tabula alinamuniana* de l'an 833 et la carte d'Abul-Hassan de l'an 1008 indiquent deux lacs, tandis que la *Tabula rotunda Rogeriana* de 1154 et la carte de P. Assianus en portent trois qui correspondent assez bien aux lacs Albert, Victoria et Tanganyka<sup>1</sup>; mais c'est depuis vingt ans seulement, et

<sup>1</sup> Voyez l'excellent résumé de nos connaissances concernant l'Afrique fait par le Dr Josef Chavanne dans les *Mittheilungen* de la Société géographique de Vienne. *Central-Afrika nach dem gegenwärtigen Stande der geographischen Kenntnisse*, 1876.

---

grâce aux découvertes de Grant, Burton, Speke et Livingstone, que l'on a pu s'assurer de l'exactitude de ces indications anciennes dont on commençait même à douter, car depuis le siècle dernier les cartographes, qui se piquaient de s'en tenir aux données positives, laissaient tout le centre de l'Afrique en blanc.

De ce plateau central, si admirablement pourvu sous le rapport hydrographique, descendent trois des plus puissants fleuves du monde. Depuis sa source jusqu'à la Méditerranée, le Nil mesure en ligne droite 3,900 kilomètres, ce qui suppose une longueur réelle supérieure à celle du Mississipi et de l'Amazone. Rien de plus étrange que ce fleuve, qui dans sa partie supérieure se ramifie dans tous les sens et est alimenté par une série de lacs et par d'innombrables

---

affluents, et qui, depuis qu'il reçoit en Nubie l'Atbara venant des hauteurs de l'Abyssinie, coule en plein désert, sans que même le moindre ruisseau vienne y apporter le tribut de ses eaux. D'après les calculs de Schweinfurth, le bassin fluvial du Nil comprend 8,260,000 kilomètres carrés, tandis que celui de l'Amazone n'en mesure que 7 millions, et celui du Mississipi à peine 3 millions, et bientôt les lieutenants de Gordon feront flotter le drapeau égyptien sur cet immense territoire. Le Congo surpasse les autres fleuves par la masse prodigieuse d'eau qu'il jette dans l'océan Atlantique. A son embouchure, il a 2,950 mètres de largeur, et la profondeur vraiment incroyable de 380 à 400 mètres. Son courant va jusqu'à 7 kilomètres à l'heure, et son débit, de 51,000 mètres cubes par

---

seconde, est si énorme que le fleuve ne se confond définitivement avec la mer qu'à 100 kilomètres du rivage, et qu'à 12 kilomètres l'eau est encore complètement douce. Ce débit, deux cents fois plus considérable que celui de la Seine à Paris <sup>1</sup>, reste à peu près constant, ce qui semble indiquer que le fleuve reçoit des affluents des deux côtés de la ligne, de sorte que ce sont tantôt les affluents du nord, tantôt ceux du sud qui grossissent, suivant que le soleil provoque les pluies alternativement dans l'une ou

<sup>1</sup> Au niveau des basses eaux, le débit de la Seine n'est que de 90 mètres cubes par seconde. Le débit moyen est de 250 mètres cubes. Le 17 mars 1876, au plus fort de la crue, il ne passait encore que 1,650 mètres cubes sous le Pont-Royal. Pour égaler le Congo, il faudrait donc réunir les eaux de deux cents fleuves comme la Seine, c'est à dire que tous les fleuves de l'Europe pris ensemble y arrivent à peine.

---

l'autre zone. Le voyage du brave et infortuné Tuckey en 1816 n'avait fait connaître le Congo que jusqu'aux chutes de Jelala, et depuis lors on n'avait pas pénétré plus avant. Les découvertes de Cameron semblent désormais avoir mis hors de doute l'identité du Congo avec le Lualaba, et dès lors sa source se trouverait être la rivière Tchambezi, dans le pays de Bemba, visité par Livingstone, entre les lacs Nyassa et Tanganyka, non loin des sources du Nil.

Le Zambèse est la troisième des grandes artères qui descendent de l'Afrique centrale. C'est Livingstone qui en a déterminé le cours. Il est moins long que le Nil et il roule moins d'eau que le Congo, mais il offre des aspects plus pittoresques. Sortant du lac Dilolo sous le nom de Liba, il se dirige vers le sud, arrose le pays des Mako-

---

lolos sous le nom de Liambey, et, après avoir reçu le Tchobé venant de l'ouest, arrive au plateau granitique des Batokas. Là, précipitant d'une hauteur de 450 mètres dans une étroite crevasse la nappe immense et jusque-là épanchée de ses eaux, il forme la fameuse cascade si bien nommée par les indigènes Mosiwatanja, c'est à dire *fumée tonnante*, à laquelle Livingstone a donné le nom plus banal de chute Victoria. Avant de se jeter dans l'océan Indien, entre Quilimane et Sofala, le fleuve s'encaisse, traverse la passe de Lupata et reçoit par le Chiré le surplus des eaux du lac Nyassa. Enfin, à l'ouest du lac Albert, dans le pays de Monbuttu, Schweinfurth a découvert un fleuve mystérieux, l'Uelle, qui, sortant du revers occidental des Montagnes-Bleues, a déjà, non loin de sa source, une largeur de



---

250 mètres et un débit considérable. Où l'Uelle déverse-t-il ses eaux? Schweinfurth croit qu'il forme le cours supérieur du Schari, le principal affluent du lac Tsad, et en ce cas il ne pourrait être d'une grande utilité pour le commerce; mais il peut être aussi un affluent du Congo ou la source de l'Ogowai, dont la partie inférieure a été récemment explorée par Compiègne et Marche <sup>1</sup>, mais dont le cours supérieur est encore complètement inconnu. Dans ce dernier cas, il ne pourrait manquer d'offrir plus tard des facilités pour les relations à

<sup>1</sup> *Voyage dans le Haut-Ogoué*, par le marquis de Compiègne et A. Marche. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1874. — Du Chaillu, Walker, et plus récemment le Dr Lenz, avaient été, comme M. de Compiègne, arrêtés par les tribus cannibales de l'intérieur, à peu de distance de la côte.

---

établir avec cette vaste région qui, située entre le golfe de Guinée et les grands lacs, est encore complètement inexplorée.

D'après le commandant Cameron, c'est en remontant les grands fleuves qui viennent du plateau central que le commerce et la civilisation y pénétreront le plus facilement; malheureusement le continent africain présente une particularité qui ne se rencontre guère ailleurs et qui met obstacle à une navigation régulière. A très peu de distance des côtes, le terrain se relève brusquement en un massif montagneux, et les rivières, au lieu d'y avoir creusé, comme dans les autres contrées, un lit en pente douce, en descendent sous forme de rapides et de chutes. Il faudrait franchir ces obstacles par des portages qu'un *tramway* remplacerait avantageusement. Au delà, de

---

petits *steamers* en acier, très légers et d'un faible tirant d'eau, porteraient les voyageurs et les marchandises jusqu'au cœur du continent. On pourrait même, prétend Cameron, passer ainsi d'un océan à l'autre, car le Zambèse et le Congo sortent également des plaines marécageuses du lac Dilolo, et à l'époque des pluies leurs sources sont réunies. Tout le pays ressemble alors à une gigantesque éponge, et les cours d'eau sont si nombreux que Livingstone en a compté trente-deux sur une distance de 112 kilomètres. Cameron en a relevé quatre-vingt-dix-sept se jetant dans le Tanganyka, dont plusieurs sont très importants et formés eux-mêmes par de nombreux affluents. On a comparé très justement les mailles serrées de ce réseau hydrographique aux innombrables veinules qui se ramifient sous l'épi-

---

derme du corps humain. L'abondance des eaux est telle que les rivières sont navigables presque dès leur source et qu'un canal de quelques lieues suffirait pour réunir le bassin du Congo à celui du Zambèse. Récemment le gouvernement portugais a accordé l'autorisation de faire naviguer des bateaux à vapeur sur ce dernier fleuve, et la station de Livingstonia possède un petit *steamer*, le *Ilala*, sur le Nyassa. Si la branche encore inexplorée du Nil, l'Iei, n'est pas interrompue par des rapides, de petits bâtiments à marche rapide remonteront facilement de la Méditerranée jusqu'au fond du lac Albert. Déjà, en janvier 1876, le colonel Gordon a fait transporter et réassembler au delà des rapides de Duffli toutes les parties d'un *steamer* de 15 mètres de longueur et de deux barques en fer, au moyen desquels

---

Gessi a exploré tout le lac Albert. A la fin de juillet de la même année, un second vapeur a accompli le premier voyage, de Duffli jusqu'à Magongo, sur le Nil-Victoria, jusqu'aux limites des États du roi M'tesa sur le lac Victoria. Comme Gordon s'était rendu, au printemps de 1874, en moins de six semaines, du Caire à Gondokoro, on peut affirmer qu'aujourd'hui déjà il est possible d'arriver, par l'Égypte, en deux mois, jusque dans la région des grands lacs, sans aucun danger.

Parmi les routes de terre, la plus fréquentée est celle qui va de Bagamoyo à Ujiji, sur le Tanganyka. Elle est régulièrement parcourue par les caravanes que les trafiquants arabes de l'intérieur expédient vers la côte, et c'est celle que tous les explorateurs partis de Zanzibar ont suivie. Came-

---

ron pense qu'un chemin de fer à petite section, avec un matériel très léger, pourrait être établi au prix de 15,000 à 20,000 francs par kilomètre, et qu'au bout de peu de temps il payerait l'intérêt. En attendant, une route très facile paraît devoir s'ouvrir par le lac Nyassa. Le *steamer* de la mission Livingstonia transporterait les explorateurs au nord du lac. De là, en remontant la petite rivière Rooma, on arriverait bientôt aux sources de la Kirumbwe, qui se déverse dans le Tanganyka. La distance entre les deux lacs ne paraît pas dépasser une trentaine de lieues. Par le nord du Tanganyka, la rivière Ruzizi et le lac Kivo, on atteindrait le lac Albert, qui n'est qu'à 80 lieues du fond du Tanganyka. Ce serait évidemment le tracé que devrait suivre le fil télégraphique, car il serait presque constam-

---

ment immergé et ainsi mis à l'abri des indigènes et des fauves; un petit nombre de stations suffirait pour le protéger. Mais la vraie ligne d'approche, pour rattacher d'une manière ininterrompue l'Afrique centrale aux régions déjà colonisées de l'Afrique australe, c'est évidemment par le Transvaal, le plateau du Monomatapa, Tété sur le Zambèse, et le Nyassa. La distance à franchir est d'environ 6 degrés ou 150 lieues, par un pays élevé et à l'abri des fièvres si dangereuses de la côte, qui ont enlevé dès le début deux des compagnons de Cameron, Mossat, le neveu de Livingstone, et le docteur Dillon, quoiqu'ils se crussent parfaitement aguerris. Un Français, le docteur Émilien Allou, vient précisément d'accomplir un voyage entre la république sud-africaine et le Zambèse,

---

pendant lequel il a réuni des collections très intéressantes par les espèces nouvelles qui s'y trouvent. Maintenant que la république des Boers du Transvaal est rentrée dans la fédération du Cap, il suffirait que l'Angleterre établît quelques stations entre le Limpopo et le Zambèse pour que le flot de l'émigration qui féconde le Natal se déversât de ce côté. En peu d'années, l'influence anglo-saxonne traverserait l'Afrique de part en part et rattacherait définitivement à la civilisation la magnifique région des grands lacs. Cette conquête pacifique n'aurait rien d'exclusif, car il y a place pour les hommes entreprenants de toutes les nations <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Une expédition italienne, dirigée par le marquis Antinori, cherche en ce moment une nouvelle route entre le golfe d'Aden et le lac Victoria par le pays des



---

Qu'on ne s' imagine pas que ceci soit un rêve. L'avenir qui attend les stations européennes dans cette région est assuré par le succès des postes arabes de l'intérieur. A Kazeh dans l'Unyanyembe, à Kawélé au bord du Tanganyka, à Kwakasonga sur le Lualaba, les trafiquants arabes ont des résidences permanentes. Ils y vivent dans une

Gallas. Partie de Berbera, elle a passé par Ankobar. De là elle comptait se diriger vers le lac Baringo par la région où se trouvent les sources du Sobat. Elle a eu beaucoup à se plaindre des autorités égyptiennes sur le golfe d'Aden. La Société de géographie italienne a dû lui envoyer des secours, et depuis lors on n'en a pas de nouvelles. Ce voyage pourrait amener des découvertes dans une contrée inconnue, mais il n'ouvrira probablement pas une voie nouvelle pour le commerce. La route la plus directe vers le Tanganyka serait par la rivière encore peu connue, le Lafidche.

---

grande aisance; ils ont de vastes maisons, des troupeaux, de la volaille, des esclaves. Par les caravanes qu'ils envoient régulièrement à la côte, ils font venir du café, du thé, du sucre, des armes, des étoffes. Même dans une région beaucoup moins accessible, à Nyangwé, bien au delà du Tanganyka, Cameron a trouvé un Arabe, Jumat Mericani, faisant des échanges à la fois avec Zanzibar et avec Benguela, c'est à dire avec les côtes des deux océans.

Les indigènes sont d'un naturel exceptionnellement doux et pacifique, car, quoique les étrangers venus dans le pays n'y apparaissent guère que pour faire la chasse aux esclaves, ruiner les villages et les dépeupler, presque partout les voyageurs anglais ont pu se procurer des vivres au prix ordinaire, et s'ils ont été volés, c'est

---

presque toujours par leurs propres porteurs. Les cultures sont très bien entendues et faites avec soin, et les hommes y travaillent presque tout le jour. Quand le pays n'est pas dévasté par la guerre, la population augmente et la jungle se défriche rapidement. Cameron en cite un exemple remarquable. Quand Burton et Speke se dirigèrent vers l'intérieur, dans le voyage où ils découvrirent le Tanganyka, en 1857, ils eurent beaucoup de peine à traverser le pays de Mgunda-Mkali. L'eau manquait, la jungle était presque infranchissable et beaucoup de porteurs y périrent. Lorsque Cameron y arriva en 1873, tout était changé. Une tribu des Wanyamwési, refoulée par des guerres locales, s'était fixée dans la contrée; au milieu de la forêt, elle avait construit des villages, creusé des puits et con-

---

verti la jungle en champs parfaitement cultivés. L'aspect du pays était ravissant ; il ressemblait aux beaux sites des parcs anglais. Des stations européennes trouveraient donc autour d'elles les moyens de vivre dans l'abondance, et si, en se multipliant, elles parvenaient à rendre moins fréquentes les guerres de tribu à tribu qui désolent le pays, le progrès serait assuré et le bien-être augmenterait rapidement.

Un autre exemple du succès qui attend le colon dans ces contrées longtemps considérées comme inabordables nous est fourni par les aventures dont M. Bonnat a récemment fait le récit à la Société de géographie de Paris. En 1866, M. Bonnat faisait partie d'une expédition placée sous le commandement du capitaine Charles Girard, qui avait résolu de remonter le Niger. M. Girard

---

ayant renoncé à l'entreprise, M. Bonnat pénétra seul dans l'intérieur de la Guinée, et fit des affaires très lucratives. Le village où il habitait fut attaqué et pris par les Achantis. Conduit à Coumassie, dans la capitale, il fut d'abord traité très durement, ainsi que deux compagnons de captivité, un Allemand et sa femme. Bientôt le roi le prit en affection et lui accorda sa faveur. M. Bonnat resta là cinq ans, comblé de bienfaits. Sa demeure fut reconnue comme un lieu de refuge inviolable. Il apprit la langue des indigènes et constata qu'ils faisaient un commerce important avec une grande ville de l'intérieur, Salaga, qui reçoit des objets du Sahara et même de la Tunisie. Quand les Anglais firent la guerre aux Achantis, le roi résolut de le mettre à mort. Il fut attaché à un arbre et allait être

---

décapité lorsque heureusement les marins entrèrent dans Coumassie. En 1874, il repartit pour l'Afrique, afin de s'établir dans cette ville de Salaga, dont il avait entendu dire des merveilles. Il parvint à remonter la rivière le Volta, malgré ses rapides, et à vaincre les résistances des chefs indigènes; il a ouvert ainsi une voie nouvelle au commerce. Il est le premier Européen qui soit arrivé à Salaga, ville de plus de 40,000 habitants, située dans la haute Guinée, en arrière du Dahomey et des Achantis. Il y a fondé un comptoir et réalisé des bénéfices considérables. Il y achète l'ivoire à 1 fr. 20 c. le kilogramme et vend 730 fr. la tonne de sel, qui s'obtient en Europe à 50 fr. La poudre d'or, qui a donné son nom à la Côte-d'Or, y abonde dans le sable des rivières. M. Bonnat est revenu en Europe pour en

---

rapporter des moyens d'exploitation perfectionnés; il repart dans peu de jours avec M. George Bazin, le fils de l'inventeur de la drague si ingénieuse dont on s'est servi pour retirer l'argent du fameux galion espagnol coulé dans la baie de Vigo. M. Bonnat n'a jamais été malade là-bas, parce qu'il s'est nourri comme les indigènes, et pourtant le climat de la Guinée est plus malsain que celui de la région des grands lacs.

Le fléau de l'Afrique, c'est le commerce des esclaves. Pour s'en procurer, on organise de véritables chasses à l'homme. Les trafiquants arabes vers la côte de l'océan Indien, les métis portugais du côté de l'océan Atlantique, exécutent ces chasses avec le concours des chefs indigènes. Ceux-ci, pour se procurer des cotonnades, des verroteries ou des armes, livrent leurs pro-

---

pres sujets ou assaillent les tribus voisines. Il en résulte des guerres d'extermination. Les chasseurs d'hommes attaquent subitement un village, tuent ceux qui résistent et s'emparent de tous ceux qui n'ont pas fui, hommes, femmes et enfants. Une partie de ces captifs sont dirigés vers la côte et transportés en Égypte et en Arabie, d'autres sont vendus sur les marchés intérieurs pour exécuter les travaux agricoles et domestiques ; d'autres enfin servent d'intermédiaire aux échanges, de véritable monnaie. Dans toute la région entre la côte du Congo et le Tanganyka, le prix des objets est évalué en têtes d'esclaves comme autrefois il l'était en Europe en tête de bétail. A différentes reprises, Cameron ne put rien se procurer parce qu'il n'avait pas la seule monnaie que l'on voulait recevoir en paiement. Les tra-



---

fiquants se rendent dans les régions où l'ivoire est abondant et ils achètent en payant avec des esclaves. Pour revenir de Nyangwé à Benguela, Cameron a été obligé de faire la route avec des métis portugais qui emmenaient vers Bihé des troupeaux de ces malheureux <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce fait, rapporté par Cameron, a donné lieu à une protestation énergique de M. Texeira de Vasconcellos et de M. d'Andrade, au sein des chambres portugaises. En effet, il serait injuste de rendre le gouvernement portugais responsable des horreurs commises par des métis et même par des nègres qui se disent Portugais, parce qu'ils ont appris quelques mots de la langue portugaise pendant leur séjour dans les villes de la côte. Dans l'excellent livre *O Trabalho rural africano* du regretté marquis de Sa da Bandeira, on peut voir les mesures prises successivement pour assurer l'égalité de droits à tous les indigènes des colonies portugaises. Comme l'a démontré avec une véritable éloquence M. Texeira, le Portugal a adopté des lois aussi humaines que les pays qui

---

A mesure que le commerce pénètre à l'intérieur et que les chefs contractent de nouveaux besoins, le fléau s'étend et fait plus de victimes. Pour dix esclaves qui arrivent à destination, cent individus périssent dans l'assaut des villages et le long de la route. Pour fuir les chasseurs d'esclaves, les indigènes abandonnent leurs habitations, se cachent dans la jungle et retournent à l'état sauvage. Cameron a trouvé partout de ces infortunés dans les forêts qui bordent le Tanganyka. Livingstone a tracé un tableau navrant des ravages produits par la traite. En 1851, quand il visita la région du Nyassa,

prétendent lui donner des leçons. Toutefois, les gouverneurs de ses colonies africaines pourraient veiller avec plus de soin à ce que l'on n'abuse pas du pavillon portugais pour couvrir un trafic odieux, sévèrement interdit par les lois.

---

il y trouva une population nombreuse, cultivant avec soin un sol fertile et vivant dans un grand bien-être. Le climat était si beau, et les indigènes si doux, si laborieux, qu'il songea dès lors à y établir la colonie qui s'y est fondée récemment sous son nom. Dix ans après, quand il repassa dans le même pays, il ne le reconnut plus. Les villages avaient été brûlés, les cultures étaient abandonnées; les habitants avaient disparu, tués, emmenés ou cachés dans les jungles. Les ruisseaux, les buissons étaient encore remplis de cadavres et aux arbres pendaient des corps de femmes horriblement mutilés. Dans les derniers temps de sa vie, Livingstone était sans cesse poursuivi par ces horribles images. « Quand j'ai essayé, écrit-il peu de temps avant sa mort, de rendre compte de la traite dans l'est de l'Afrique,

---

j'ai dû rester très loin de la vérité de peur d'être taxé d'exagération; mais en surfaire la cruauté et les calamités qui en résultent est impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier parfois les souvenirs les plus pénibles, mais souvent les scènes épouvantables auxquelles j'ai assisté se représentent à mes yeux, malgré moi, et me réveillent en sursaut, frappé d'horreur, au milieu de la nuit. »

« L'Afrique, dit Cameron, perd son sang par tous les pores. Un pays d'une fécondité inouïe, qui ne demande que du travail pour devenir le premier centre de production du monde, est dépeuplé par la traite et par les massacres qui l'accompagnent. Si rien ne

---

vient mettre un terme à ces guerres d'extermination, le pays deviendra un désert absolument impénétrable pour les commerçants et les voyageurs. C'est une honte pour le XIX<sup>e</sup> siècle que de pareilles horreurs puissent continuer. Il est incompréhensible que l'Angleterre, dont les manufactures manquent de travail, laisse échapper une occasion si favorable d'ouvrir à ses produits un débouché aussi important. » Dans le consciencieux ouvrage de M. Berlioux, *la Traite orientale*, nous voyons que cet odieux trafic a encore, outre la région au sud de l'équateur, deux autres centres. C'est d'abord le Soudan, dont les esclaves sont amenés sur le grand marché de Kouka, dans le Bournou, et ensuite acheminés vers Mourzouk, capitale du Fezzan, et ainsi vers la Tunisie et Tripoli; en second lieu, c'est le Haut-Nil.

---

Les cruautés commises dans cette contrée ont été souvent décrites par les nombreux voyageurs européens qui ont visité le pays, et récemment encore on pouvait accuser justement les autorités égyptiennes de Khar-toum de tolérer et souvent même de favoriser la traite<sup>1</sup>. Des marchands arabes et des aventuriers européens s'avancèrent dans le pays des Shillouks, des Dinkas et des Djours jusque vers Gondokoro, sous prétexte de chasser l'éléphant et d'acheter de l'ivoire. Ils commandaient une troupe de 200 à 300 mécréants bien armés, construisaient un *séribah* ou camp retranché : de là ils opéraient des razzias parmi les tribus environnantes, incapables d'opposer une résistance sérieuse. Baker estimait le béné-

<sup>1</sup> Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1875, *Un voyage au centre de l'Afrique*, par M. R. Radau.

---

fice moyen de chaque *séribah* à 450 esclaves par an. Les chasseurs d'hommes reçoivent du patron une solde en têtes d'esclaves. On estime que la traite enlevait naguère encore de cette région seule 30,000 nègres par an, qui s'écoulaient dans tous les pays musulmans. Cela supposait une destruction d'environ 200,000 vies humaines. Le total des malheureux réduits en captivité et surtout égorgés dans les razzias doit être bien supérieur à un demi-million.

Heureusement deux faits tout récents font espérer que la traite cessera dans toute la moitié occidentale de l'Afrique. Il y a quelques jours, le colonel Gordon, partant pour aller prendre à Khartoum le commandement de toutes les forces égyptiennes sur le Haut-Nil, a annoncé sa détermination de mettre à tout prix un terme à la traite, et,

---

s'il ne succombe pas, il n'y a pas à douter qu'il n'y parvienne. On se rappelle qu'en 1873 sir Bartle Frere, à la tête d'une flottille anglaise, a arraché au souverain de Zanzibar la promesse de ne plus tolérer la vente et l'exportation des esclaves par ses États. Depuis ce temps, la traite se faisait par Kilwa; mais récemment le consul général d'Angleterre, le docteur Kirk, a obtenu du sultan une proclamation qui déclare illégal l'équipement de toute caravane destinée au commerce des esclaves et qui menace de confiscation tous ceux qui arriveraient à la côte. L'édit ayant été rigoureusement mis à exécution, les bandes de captifs déjà en route vers la côte ont du être ramenées vers l'intérieur. Les prêteurs d'argent refusent d'aventurer leurs capitaux dans des entreprises dont le résultat est si chanceux. Une



---

expédition où un million de francs avait été engagé a abouti à une perte totale. La traite est donc pour le moment suspendue tout le long de la côte de Zanzibar<sup>1</sup>. D'après une note manuscrite du brave capitaine Young, qui commande la station Livingstonia, sur le Nyassa, des résultats inespérés ont été obtenus. Ordinairement 10,000 esclaves passaient par l'extrémité sud du lac, en route vers la côte. En 1876, seulement 88 de ces malheureux sont parvenus à destination par cette voie. Si par ces mesures énergiques on parvient à rendre les opérations de la traite trop chanceuses pour être profitables, il est probable que les mar-

<sup>1</sup> J'emprunte ces détails précis à une intéressante lettre publiée récemment dans les journaux anglais par M. Horace Waller, qui a résidé plusieurs années à Zanzibar et dans l'intérieur du continent africain.

---

chands arabes y renonceront. Mais, comme le fait très justement remarquer M. Horace Waller, il en résultera un grand danger pour les relations ultérieures avec le centre de l'Afrique. Les chefs indigènes et les trafiquants arabes qui résidaient dans cette région vont se trouver subitement privés des moyens de se procurer les cotonnades, les verroteries, les armes et les autres objets qu'ils payaient par l'exportation des esclaves. Ce n'est pas avec l'ivoire et le tabac seulement qu'ils peuvent donner la contre-valeur de leurs achats. Ils seront exaspérés de voir leur commerce anéanti, et très probablement ils chercheront à s'en venger sur les voyageurs et les missionnaires, qu'ils rendront responsables de la suppression de la traite. Le seul moyen d'échapper à ce péril, c'est de mettre à exécution l'idée du

roi des Belges et de demander au centre de l'Afrique des produits du sol en échange des marchandises européennes. La plupart des chefs, affirme M. Waller, qui a été longtemps en relation avec eux, comprennent très bien que la chasse à l'homme et les massacres qui en résultent ruinent leur pays, et ils seraient heureux de voir un commerce régulier remplacer l'odieux trafic de chair humaine.

Même dans l'état actuel, les denrées d'exportation ne manqueraient pas, si les moyens de transport n'étaient pas si coûteux. Quand il faut tout porter à dos d'hommes, il n'y a que l'ivoire, l'or, les gommes ou les esclaves, qui se transportent eux-mêmes, qu'on peut expédier avec profit jusqu'à la côte. Avec des bateaux à vapeur, un tramway ou un service d'élé-

---

phants, le commerce prendrait un développement extraordinaire. Dans le dernier chapitre de son livre, le commandant Cameron énumère les principaux produits que l'on pourrait exporter. C'est le sucre, car la canne prospère là où l'eau ne manque pas, — le coton qu'on cultive partout, et qui croît à l'état sauvage dans diverses provinces, notamment dans l'Ufipa, — l'huile de palme, qui abonde dans tout le bassin du Lualaba jusqu'à la hauteur de 700 mètres, — le café, qui croît spontanément dans le Karagwé et ailleurs et dont la fève aux environs de Nyangwé a la grosseur et la saveur du moka, — le tabac, cultivé un peu partout et qui dans l'Ujiji est de toute première qualité, — le sésame et l'huile de ricin, toutes les épices, le riz, le sorgho, le copal, le caoutchouc, le maïs, la banane,

---

le chanvre, la cire, les peaux, le cuivre, l'or, le cinabre et l'argent, telles sont les principales richesses que recueillent déjà les indigènes, sans compter celles que l'œil de l'Européen découvrirait et que sa main mettrait en œuvre. L'exemple de M. Bonnat montre les chances de succès qui attendent les hommes entreprenants qui, appuyés par la Société internationale d'exploration, iraient se fixer dans cette magnifique contrée.

La centième partie des efforts qu'a coûtés la conquête de l'Inde suffirait pour fonder ici un empire plus grand, plus productif, moins coûteux à administrer et moins exposé aux compétitions de l'étranger. La terre vierge de l'Afrique centrale est autrement féconde que celle de l'Hindoustan, déjà appauvrie par des milliers d'années de

---

culture épuisante. Régulièrement et bien plus abondamment fertilisée par les pluies équinoxiales, elle n'est jamais exposée à ces sécheresses qui produisent périodiquement de si cruelles famines dans les provinces de la grande colonie anglaise. Le nègre est un travailleur agricole bien plus vigoureux que l'Hindou, et, partout où règne un peu de sécurité, la population se multiplie rapidement et les bras abondent. Dans toute la région des grands lacs, les villages se touchent, leurs terres sont cultivées avec grand soin, et ceux qui les font valoir sont mieux nourris que les ouvriers ruraux de l'Europe. Il s'ouvrirait donc ici pour les produits de nos manufactures un débouché plus vaste que celui de l'Inde et de l'Australie réunies.

Ce qu'il y a de beau dans le but poursuivi

---

par la conférence de Bruxelles, c'est qu'il s'agit non pas de conquérir l'Afrique centrale par la force, au profit d'un seul État, mais de faire entrer cette immense région dans le grand courant de la civilisation, par la paix et le commerce, au profit de l'humanité tout entière. L'organisation de l'œuvre fondée à Bruxelles, les nobles paroles prononcées par le roi Léopold en inaugurant ses travaux, font parfaitement ressortir le caractère international de l'entreprise. A la tête se trouve un comité exécutif composé d'un président, qui n'est autre que le roi des Belges lui-même, et de trois membres, qui sont M. de Quatrefages pour la France, le docteur Nachtigal pour l'Allemagne et sir Bartle Frere pour l'Angleterre. Il s'y joindrait deux délégués de chaque comité national qui s'établira dans

---

les différents pays. La mission de ces comités nationaux est de populariser autour d'eux le programme adopté, de recueillir des souscriptions et de faire parvenir au conseil international les propositions pour le meilleur emploi des fonds. En Belgique, le comité national s'est fondé immédiatement sous la présidence du frère du roi, le comte de Flandre. L'extrême attachement du pays pour son souverain a fait affluer les souscriptions. La plupart des corps constitués, les régiments de l'armée, la garde civique, les conseils communaux et provinciaux, les fonctionnaires, les établissements industriels et les particuliers ont envoyé leur obole. La somme déjà réunie suffit pour donner un revenu annuel de 124,000 francs, et par conséquent pour faire chaque année les frais d'une expédition. Si la crise



---

industrielle n'avait pas considérablement réduit le revenu de chacun, les souscriptions auraient été plus fortes, et l'œuvre d'ailleurs n'en est qu'à son début. En Allemagne, le comité national s'est constitué sous les auspices du prince impérial et a pour président le prince de Reuss. En Angleterre, l'*African exploration fund* est placé sous le patronage du prince de Galles. Le Portugal, ce pays des grands navigateurs, ne restera pas indifférent à l'œuvre, car ses intrépides voyageurs, les frères Pombeiros, de 1806 à 1815, et Silva Porto, de 1853 à 1857, avaient déjà traversé l'Afrique de la côte du Congo à celle de Mozambique, et les ports qui serviront de principale issue au commerce avec l'Afrique centrale lui appartiennent. Un comité est en voie de formation sous le pa-

---

tronage de la Société de géographie de Lisbonne et du ministère des colonies. Un rôle important semble aussi réservé aux Pays-Bas, dont les enfants ont colonisé le Cap et fondé les deux États libres de l'Oranje-Staat et du Transvaal, qui sont destinés à former l'anneau de jonction de la chaîne de postes civilisés à établir depuis le Caire et Khartoum jusqu'à l'extrémité de l'Afrique australe. Le comité national néerlandais s'est constitué sous la présidence du prince Henri des Pays-Bas. Le comité autrichien a pour président le baron de Hofmann, ministre des finances, sous le patronage de l'archiduc Rodolphe, prince impérial. Le comité italien est en voie de formation sous la présidence du prince héritier. Le comité français se constitue sur l'initiative de l'amiral La Roncière Le Noury

---

et par le concours de la Société de géographie de Paris. Une Société d'exploration de l'Afrique s'est établie à Madrid sous la présidence du roi d'Espagne, conformément au programme de la conférence internationale de Bruxelles. Le juge Daly travaille à la constitution d'un comité national aux États-Unis, et le président de la Société de géographie de Genève, M. Bouthillier de Beaumont, a fait savoir qu'un comité suisse s'y forme. Enfin le roi de Suède, le roi de Saxe, le grand-duc de Bade, le duc de Saxe-Weimar, le grand-duc Constantin de Russie, le prince héritier de Danemark, l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, ont accepté le titre de membres d'honneur du comité international. Toutes les maisons souveraines de l'Europe ont donc apporté au moins l'appui de leur nom à l'œuvre africaine

---

fondée à Bruxelles, et même le sultan de Zanzibar a écrit au roi des Belges qu'on pouvait compter sur son concours.

Il est à souhaiter que tous les peuples de l'Europe s'associent de tout cœur dans cette sainte croisade de la civilisation contre la barbarie et le trafic des êtres humains, précisément au moment où les rivalités des gouvernements menacent à chaque instant de les mettre aux prises, malgré eux et quand ils n'aspirent qu'à travailler en paix. Au sein de la conférence de Bruxelles, les représentants des différentes nations se donnaient la main, oubliant toute animosité et tout grief ancien, pour ne songer qu'à la noble mission à poursuivre en commun. Ne serait-ce pas une admirable affirmation du grand principe de la fra-

---

ternité humaine que de voir, au milieu du bruit des armes et de préparatifs de guerre, naître et se développer une association internationale qui, créée par l'initiative d'un souverain et soutenue par la sympathie et le concours de tous les autres, ferait appel aux sentiments de charité des différents peuples de notre continent, pour apporter aux infortunés habitants d'un continent voisin l'ordre, la sécurité, la liberté, la suppression de la traite et tous les bienfaits de la civilisation moderne? Ne serait-ce pas aussi la plus éloquente et en même temps la plus irréprochable des protestations contre cette politique de jalousies et de méfiances réciproques, qui finira par précipiter dans une mêlée générale les nations qui ne devraient avoir qu'un but, répandre sur le globe entier les principes

---

de justice révélés par le christianisme,  
pour l'affranchissement et le bonheur de  
tous les hommes?

FIN



# ANNEXES



Le *Daily Telegraph* a commencé récemment la publication des dernières lettres qu'il a reçues de M. Stanley, qui, comme on le sait, continue aux frais de ce journal et à ceux du *New-York Herald*, les explorations de Livingstone en Afrique. Nous reproduisons les passages les plus instructifs de cette volumineuse correspondance qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui connaissent les efforts faits par Cameron, Bruce, Speke, Grant, Samuel Baker, Livingstone et les autres grands explorateurs pour initier le monde à la géographie, encore si peu connue, du continent africain.

LES

# EXPLORATIONS DE STANLEY

## EN AFRIQUE



Ujiji, 7 août 1876.

Malgré son étendue, le lac Tanganyika ne donnera plus lieu à des hypothèses fantaisistes, car j'en ai fait le tour, je l'ai mesuré et j'en ai tracé les vastes confins aussi exactement qu'on le peut faire à l'aide d'un chronomètre passable et à la suite de nombreuses observations solaires.

Le but de cette lettre est d'éclaircir le problème du Tanganyika, problème qui embarrassa Livingstone et tant d'autres explorateurs et qui a réduit tant de géographes distingués à livrer à la publicité des conjectures bizarres plutôt que des vérités et des faits. Je me servirai encore une fois pour mon texte de certaines notes puisées dans la lettre du lieutenant Verney Cameron à

---

la Société géographique, en date du 9 mai 1874. Voici comment s'exprime ce brave explorateur :

« J'ai eu la bonne fortune de découvrir l'embouchure du Tanganyika. Son courant est faible (de 1 à 2 nœuds). On croit que le Tanganyika se jette dans la Lualaba, entre les lacs Moero et Kamarondo. J'en ai parcouru une étendue de quatre à cinq milles, mais des herbes flottantes jointes à d'énormes joncs m'ont empêché de pousser plus avant. La rivière Lukuga est située à environ 25 milles au sud du groupe d'îles qu'explora le capitaine Speke. »

Il serait injuste de critiquer une lettre aussi brève et que son auteur a dû évidemment rédiger à la hâte, en arrivant à Ujiji. Telle n'est point d'ailleurs mon intention ; mais ces observations serviront de préface à ce que je vais dire et marquent en quelque sorte les divergences qui existent entre le lieutenant Cameron et moi.

Le lieutenant Cameron dit « *qu'il a eu la bonne fortune de découvrir l'embouchure du lac Tanganyika.* » Or, il a incontestablement découvert la petite rivière Lukuga, et comme je n'éprouve que des sentiments d'amitié pour ce courageux capitaine, je reconnais avec plaisir que tout en ayant découvert ce qui n'a jamais été et ce qui n'est pas l'embouchure du Tanganyika, il n'en a pas moins fait connaître ce que deviendra d'ici à quelques années l'embouchure du Tanganyika, car jusqu'à présent il n'en existe pas, dans le sens

---

que nous attribuons à ce mot, c'est à dire qu'il n'existe pas d'écoulement.

« *Le courant est faible* (de 1 à 2 nœuds). » Je dois contester cette seconde assertion comme la première, quoique à contre-cœur; mais j'attribue l'erreur à la précipitation du voyageur et à l'imperfection des instruments. Le chef qui a accompagné Cameron assure qu'il n'a séjourné en cet endroit qu'un temps très court, et le courant dont il parle pourrait bien avoir été produit par le vent de la mousson qui souffle sur le cours d'eau. Toutefois, vous trouverez plus loin de plus amples détails et le résultat de mes expériences relativement à ce courant.

« *On croit qu'il se jette dans la Lualaba, entre les lacs Moero et Kamarondo.* » Je parlerai plus loin du cours du fleuve. Néanmoins, tout le monde, indigènes aussi bien qu'Arabes, prononce *Murru* au lieu de Moero; et quant au lac de Kamarondo, je n'ai rien pu apprendre à son égard, sauf qu'il n'existe pas, ce qu'on m'a partout assuré d'une façon catégorique; mais les gens un peu instruits disent qu'il existe une rivière du nom de Kamalondo ou Kamarondo, tributaire important de la Lualaba ou de l'Ebgarowa.

« *J'en ai parcouru une étendue de quatre à cinq milles, mais des herbes flottantes jointes à d'énormes joncs m'ont empêché d'aller plus avant.* »

Le lieutenant Cameron a parcouru environ trois milles, je crois, et c'est à Lumba qu'il a fait ses expériences. Ce qui l'a empêché d'aller plus avant, c'est le papyrus auquel sa description répond peut-être bien; mais tous les spécimens d'herbe ordinaire qu'on a observés jusqu'à ce jour dans la Lukuga sont tels qu'un âne bien portant n'en ferait qu'une bouchée en un quart d'heure.

*" La rivière Lukuga est située à environ 25 milles au sud du groupe d'îles qu'explora le capitaine Speke. "* L'entrée de la Lukuga est située au 5°49'30 latitude sud, tandis que l'île de Kasenge est au 5°35'30 latitude sud, d'où il ressort que Lukuga est située à une distance de 14 milles au sud de Kasenge, le point découvert par Speke.

A part ces quelques détails, je n'ai aucun motif de différer d'opinion avec le lieutenant Cameron. J'espère ne pas avoir blessé un seul des amis du lieutenant Cameron en relevant les erreurs de son rapport.

Après ce préambule, je passe à la tradition, qui est mère de l'histoire. Les Wajiji occupent actuellement un petit pays vers le centre de la côte orientale du Tanganyika après avoir émigré d'Urindi. Cette tribu a deux légendes intéressantes relatives à l'origine du lac Tanganyika.

D'après la première, la partie de ce continent qui est actuellement occupée par le grand lac

---

était jadis une plaine sur laquelle s'élevait une grande ville dont on ne connaît pas au juste le siège. Dans cette ville vivaient un homme et sa femme, dont la demeure était entourée d'une cloison, et dans cette demeure se trouvait un puits ou une fontaine d'une profondeur peu ordinaire et d'où les deux époux tiraient une provision de poisson frais qui suffisait à tous leurs besoins. Ils avaient soin toutefois de cacher à leurs voisins l'existence de la fontaine et du trésor qu'elle contenait, car le secret se transmettait depuis bien longtemps dans cette famille de père en fils, avec défense absolue de le révéler, sous peine d'un malheur terrible, mais vaguement défini, qui devait s'ensuivre. Bien pénétrés de cette recommandation, les propriétaires de la fontaine vécurent de longs jours.

La vertu de l'épouse n'était pas cependant inébranlable, car elle laissa un étranger partager en secret l'amour dont son mari eût seul dû jouir, et lui accordait fréquemment, entre autres faveurs, une partie du poisson frais en question. Or, l'amant n'en ayant jamais goûté avant cette époque, le poisson lui faisait l'effet d'une délicieuse espèce de viande, et le désir d'en apprendre la provenance finit par s'emparer de tout son être. Il ne se lassa pas pendant longtemps d'interroger la femme qui se refusait obstinément à satisfaire sa curiosité.

Un jour, le mari étant obligé d'entreprendre

un voyage à Uvinza, enjoignit sérieusement à sa femme, avant de partir, de veiller attentivement sur la maison, de n'admettre dans ses pénates aucune commère, et surtout de ne point faire voir la fontaine. Cette Ève d'Afrique jura qu'elle obéirait fidèlement à ces recommandations, quoiqu'elle se réjouît intérieurement de la perspective de cette absence.

Quelques heures après le départ de son mari, elle courut chercher son amant et, l'ayant trouvé, lui parla en ces termes : « Il y a longtemps que vous cherchez à savoir où je me procure cette viande délicieuse que vous avez si fréquemment vantée. Suivez-moi, et je vous en indiquerai la source. » La femme le conduisit alors chez elle, enfreignant ainsi les ordres de son époux ; puis, afin de rehausser les attraits de la fontaine et le plaisir de voir les poissons faire miroiter dans l'eau leurs nageoires argentées, elle commença par offrir à son amant des plats préparés de diverses façons, sans oublier, du reste, de le désaltérer avec du vin de sa propre fabrication. Puis, comme ce noir Lothaire commençait à s'impatienter de ses lenteurs, ne voyant aucune raison pour qu'elle tardât plus longtemps à lui découvrir son secret, elle le pria de la suivre. Une haie de jonc enduite de terre s'élevait devant le puits mystérieux au fond duquel il aperçut les poissons comme à travers une couche de cristal. Pendant quelque temps, il

contempla ces belles créatures avec un sentiment d'admiration; puis, le désir d'en toucher un et de le regarder de plus près s'étant emparé de lui, il plongea sa main dans l'eau pour en saisir un au passage. Au même moment, le puits creva, la terre entr'ouvrit ses entrailles et un lac énorme vint se dérouler sur la plaine. Quelques jours après, le mari, de retour à Uvinza, fut fort surpris, en arrivant devant Ujiji, d'apercevoir un grand lac à l'endroit où s'élevaient auparavant plusieurs villes bâties sur la terre ferme. Il devina alors que sa femme avait divulgué le secret de la mystérieuse fontaine et que ce châtement leur avait été infligé à elle et à ses voisins par suite de son crime.

L'autre tradition que m'ont apprise les anciens d'Ujiji rapporte qu'à une époque bien éloignée (personne ne sait au juste quand) la Luwegeri, rivière située près d'Urimba et se jetant à l'ouest dans une vallée, fut arrêtée par la Lukuga qui se jette vers l'est, les eaux de la Luwegeri, refoulées par celles de la Lukuga, se répandirent dans la vallée et formèrent le Tanganyika. D'où le surnom de *mère de la Lukuga* qu'on donne à la Luwegeri.

Les Wagubba ont aussi leur légende. Il existait jadis près d'Urungu une petite colline, creuse à l'intérieur, très profonde et remplie d'eau. Un jour, la colline ayant crevé l'eau se répandit sur le sol qui se transforma en lac.



Le chef de la tribu qui habite près de l'embouchure de la Lukuga affirme que cette ouverture était autrefois une petite rivière se jetant dans le Tanganyika, après s'être grossie en chemin de plusieurs autres cours d'eau, mais que le Tanganyika en s'emplantant avait absorbé la Lukuga dont elle avait fait un petit lac ou un confluent. Pendant la saison des pluies, ce confluent déversait son trop-plein dans le bassin du Tanganyika. Depuis deux ans, toutefois, le niveau du Tanganyika s'est élevé à une telle hauteur que le terrain neutre situé entre l'embouchure du cours d'eau et la Lukuga proprement dite a été inondé, de sorte que les deux parties de la Lukuga se sont fondues en une seule. Voilà à quoi se réduisent les traditions.

Passons maintenant des traditions aux hypothèses, aussi exagérées, du reste, que les racontars des indigènes. M. Cooley, membre de la *Royal Geographical Society*, s'est contenté des confidences d'un Arabe demi-sang qui avait trafiqué dans certaines parties de l'Afrique centrale, pour faire son livre *Inner africa laid open*, où l'on trouve bien des erreurs, qui ont été du reste prouvées d'une façon incontestable. D'après M. Cooley, le Tanganyika se rattacherait à la Nyassa. Livingstone lui-même, le premier des explorateurs de l'Afrique, s'est singulièrement trompé sur le Tanganyika. Il a dit qu'il avait étudié le courant pendant trois mois au moyen

---

de plantes aquatiques, lesquelles flottaient toujours dans la direction du nord. C'est par suite de cette erreur qu'il écrivait et qu'il parlait toujours du Tanganyika supérieur et du Tanganyika inférieur. Le Tanganyika supérieur passait pour être l'Albert-Nyanza, et l'inférieur pour le Tanganyika constaté par Burton. Il était si profondément convaincu de ce fait, que lorsque nous nous mîmes ensemble en route pour explorer le nord du Tanganyika, il me proposa de suivre le fleuve jusqu'à l'Albert Nyanza. Depuis que j'ai fait mon dernier voyage de circumnavigation, je ne m'étonne plus que Livingstone se soit montré aussi positif à ce sujet, car j'ai découvert en atteignant l'extrémité méridionale et en parcourant la côte occidentale qu'il avait minutieusement cherché l'issue du fleuve. Il s'était rendu à pied de Cazembe à la frontière d'Ugubba, et c'est là seulement qu'il s'embarqua pour se rendre à Ujiji. J'ai découvert en outre que, pendant sa dernière marche, il s'était dirigé directement vers le Tanganyika. Je n'ai pas lu ses rapports, quoiqu'ils aient dû avoir paru à l'heure qu'il est. Il avait également côtoyé la rivière depuis le village de Ponda jusqu'à Ukihita. J'ai visité l'un après l'autre tous ses campements; il paraît qu'il ne renonça à ses recherches qu'au point où sa dernière route rejoignait la première qu'il avait suivie. Tout ceci tend à prouver qu'il fit pour

---

découvrir l'issue du lac des efforts énergiques mais malheureusement stériles, ce qui est regrettable lorsqu'on a déployé tant de persévérance et de courage.

Assis dans mon bateau, je ne toisai jamais les folles hauteurs du Tipa sans me demander comment, à son âge, le célèbre explorateur put tenir bon aussi longtemps après une ascension aussi pénible. Mes hommes excitaient aussi mon admiration, en me faisant remarquer une montagne immense qu'ils avaient mis un jour entier à escalader.

Je me souviens également d'avoir remarqué à Londres, dans les salons Wills, une carte énorme qui couvrait le mur de haut en bas et qui représentait évidemment l'hypothèse de sir Samuel Baker, c'est à dire le mariage imaginaire de l'Albert-Nyanza avec le Tanganyika. Sans se soucier des terribles obstacles que rencontre aujourd'hui l'explorateur de l'Afrique, ce courageux théoricien avait d'un seul coup de pinceau anéanti Ruanda, Mkinyaga, Unyam-benya, Chamali, Nashi et Uzije; tandis qu'un large lac, semblable à un fleuve et serpentant sur une étendue de près de 800 milles géographiques, s'offrait aux regards ébahis du monde scientifique et non scientifique.

Mais allons au fait. En relisant les duplicata des lettres que j'ai envoyées il y a plusieurs mois à la côte, je m'aperçois avec un sentiment de

légitime orgueil que j'ai tout lieu de me féliciter d'avoir touché de si près à la vérité; je me hâte d'avouer cependant que je n'avais fait connaître mes conjectures qu'après avoir visité à deux reprises le lac Tanganyika et avoir constaté avec surprise la crue énorme qu'avait subie le lac en cinq années. Voici la question que je posais dans mes lettres : « Est-il possible que le lac Tanganyika soit en voie de grossir, et que la Lukuga ne soit qu'un affluent intermittent? » Maintenant que les traditions, les hypothèses et les conjectures vont se dissiper devant les éclaircissements apportés par une explication minutieuse et exacte, l'on verra que mes conjectures n'étaient pas mal fondées. Quelqu'un a dit que le mot *Tanganyika* était dérivé des mots kishwahili *kuchanganya* ou *kuchanganika*, qui signifient en anglais *se mélanger*. Que ce soit M. Cooley ou le capitaine Burton, l'idée n'en est pas moins ingénieuse. Mais le mot a le tort d'avoir été emprunté à une langue étrangère, parce que le hasard lui avait prêté une certaine analogie avec un mot dont se servent les Wajiji. On ne pourra affirmer de longtemps encore si c'est le kishwahili ou un autre dialecte septentrional qui constitue la langue mère. Or, en attendant qu'on ait éclairci cette question, par la comparaison des diverses langues et dialectes et par l'examen du parcours suivi par les anciennes bandes d'émigrants, il y a tout lieu



de douter que cette interprétation soit la bonne.

Au nombre des recherches que j'ai faites dans les alentours du lac, figure mon enquête sur le sens du mot *Tanganyika*, lequel n'est en usage que parmi les Wajiji, les Warundi, les Wazige, les Wavira et les Wagonia, qui occupent ensemble environ un tiers du rivage. Les Wavendi, les Wafipa, les Warungu et les Wawemba qui peuplent la partie méridionale, l'appellent Jemba, Riemba ou Liemba (le lac). On se souvient que parmi les découvertes annoncées par Livingstone, figurait le lac Liemba, dont le véritable nom est *Lac-Lac*. Livingstone avait sans doute demandé maintes fois le nom de l'eau aux indigènes de Uumya, probablement dans le kibisa ou kibisah-kishwahili; on a dû souvent lui répondre qu'elle s'appelait *Jemba* ou *Liemba*. D'où cette lettre de Livingstone : « J'ai découvert un autre lac, peu étendu, et dans lequel se trouvent deux îles. Les rivages sont jolis, poétiques, etc. » Un peu plus tard, il écrivait : « J'ai découvert que ce lac Liemba s'unit au lac Tanganyika. » Il paraît donc qu'ayant fait des recherches imparfaites, Livingstone lui-même ne s'est pas montré exempt d'erreurs. En explorant cette partie du lac Tanganyika (l'extrémité méridionale), on découvre qu'elle s'accorde avec la description du Liemba précitée. On m'a fait voir le village de Sakarabwe, où le bon docteur fut conduit, en venant de

Kaburie, par l'un des chefs de Kihemkuru, et où il fit une halte de quelque durée.

Les *deux îles* sont Ntondwe et Murikwa ; les quatre rivières sont la Wizi, la Kitoke, la Kapata et la Mtombwa.

Les indigènes de Marungu et d'Ugubba occupent la partie occidentale, appelée Tanganyika-Kimana. Il est évident que si Burton et Speke, qui découvrirent le lac, avaient commencé par se rendre à Fipa, l'on nous eût désigné ce lac sous le nom de lac Liemba ou Riemba au lieu de *Tanganyika*. S'ils s'étaient dirigés vers le lac par l'ouest, il est douteux que nous en eussions jamais entendu parler sous le nom de *Tanganyika*; ils se fussent probablement appliqués à décrire la vaste étendue du lac Kimana, qui se déroule comme une mer et que bordent de poétiques rivages. Ainsi que les Wagandas désignent toutes les grandes nappes d'eau sous le nom de *nyanzas*, les Wajiji les désignent sous le nom de *tanganyikas*.

Les recherches que j'ai faites pour découvrir le sens du terme Tanganyika et les efforts des Wajiji pour me l'expliquer ont abouti à la conclusion que les indigènes l'ignorent eux-mêmes. Peut-être le mot vient-il de ce que le fleuve est très vaste, que le bruit des vagues est très distinct, et qu'il est possible à un canot d'y faire un voyage de long cours. D'où je conclus qu'il signifie grand, vaste ou long lac ; lac orageux,

eaux vagissantes, lac aux grosses eaux, etc. J'ai appris, en outre, qu'un poisson électrique, surnommé *nika*, subsiste dans ce lac, mais en ce cas, les deux premières syllabes *Tanga* défendent de supposer que le lac ait tiré son nom de ce poisson; et, d'ailleurs, ce poisson n'est pas par lui-même tellement remarquable qu'il doive prêter son nom à un cours d'eau aussi étendu.

Toutes ces questions paraissaient contrarier les indigènes, et je n'avais pas réussi à trouver une solution satisfaisante de ce problème, lorsque, m'occupant un jour, suivant mon habitude, à annoter les noms que donnent les indigènes aux divers substantifs, pour les comparer dans les différents dialectes, j'arrivai au mot *Kitanga*, petit lac, étang, marais, lac sur lequel les canots ne peuvent naviguer, et *Nika*, plaine. J'ai cru immédiatement avoir trouvé le sens véritable du mot que je cherchais *Tanga-Nika*, doit signifier *lac semblable à une plaine*, d'autant plus que dans l'intérieur de l'Afrique tout le monde adopte la plaine comme un terme de comparaison pour les grandes étendues de terre ou d'eau, de même que le mot *Babo* ou mer est en usage parmi les habitants de la côte.

Pendant mon voyage à la Lukuga, le guide principal de Cameron, Para, que j'ai employé aussi, m'a fait observer plusieurs changements qui s'étaient produits depuis que cet explorateur parcourut le lac. Ainsi, l'eau avait envahi, jus-

qu'à une profondeur de trois ou quatre pieds, certaines plages sablonneuses où Cameron avait souvent amarré ses canots à l'abri des vagues. Certaines basses terres s'étaient complètement transformées en îles, tandis que d'autres avaient été submergées.

D'après l'expression de mon guide : « le Tanganyika est en bonne voie d'engloutir rapidement le sol. » Mais le changement le plus remarquable est celui qui s'est produit à l'embouchure de la Lukuga. S'il faut en croire Para et le chef de la tribu avoisinante, il existait à cet endroit, il y a deux ans, une vaste plage de sable blanc s'étendant, depuis Mkampmenba, d'un côté, jusqu'à Kara-Point, de l'autre, et traversée par un canal d'une largeur de 400 à 500 mètres, plutôt du côté de Mkampmenba que de Kara-Point. Plusieurs Arabes, que ce changement surprenait beaucoup, ont confirmé le dire de Para. Or, à l'endroit qu'occupait cette plage, je n'ai plus trouvé, entre Mkampmenba et Kara-Point, qu'une ligne de brisants d'une profondeur de deux à cinq pieds; comme la station de Cameron ne pouvait plus servir d'abri aux canots, nous nous sommes trouvés obligés de pousser plus avant, c'est à dire à environ trois quarts de mille.

Kawe-Nyange, le chef de la tribu qui avait conduit Cameron dans sa barque, s'est montré envers moi d'une affabilité excessive. Il avait



---

parfaitement conservé le souvenir de l'homme blanc, m'a parlé de quelques unes des merveilleuses choses qu'on lui avait montrées, et a fini par me dire qu'il hésitait à me permettre de remonter le fleuve Lukaga, car il craignait que l'autre blanc n'eût répandu dans l'eau une drogue qui avait fait déborder le Tanganyika et submerger une grande étendue de terrain. La plage située entre son village et Kara était couverte de vagues blanches et irritées; un village de pêcheurs avait été détruit, et le Mitwansi disparaissait sous l'eau. Puisqu'un seul blanc avait été capable de produire de tels changements dans le pays, que n'en pourraient produire deux? Cependant, nos plaisanteries finirent par dissiper les craintes de Kawe-Nyange, et les présents que nous lui fîmes achevèrent de l'engager à s'adjoindre des hommes pour me montrer la terre et l'eau de ces parages.

Tout ce que j'appris au sujet de la Lukuga, soit à Ujiji, soit de la bouche du chef, ne fit qu'accroître ma perplexité. Le lieutenant Cameron avait dit avoir découvert l'embouchure de la Tanganyika avec un courant d'environ 1 à 2 nœuds par heure.

Des Arabes qui avaient mainte et mainte fois traversé la Lukuga affirmaient que cette rivière ne s'échappait pas des terres, mais qu'elle y entraient.

Des Wagubba de Mongis déclaraient qu'il

existait deux Lukugas, dont l'une se jetait vers l'est, tandis que l'autre venait de l'ouest. Un rivage de terre ferme, ajoutaient-ils, les séparent l'une de l'autre.

Ruango, l'un de mes guides, affirmait qu'il avait traversé la Lukuga cinq fois; que c'était une petite rivière se jetant dans le Tanganyika; qu'il renoncerait enfin à son salaire si mes découvertes ne confirmaient pas ses assertions.

Para, le guide principal de Cameron, faisait remarquer que l'homme blanc n'avait pu voir l'eau couler dans la direction de Rua, attendu qu'elle n'y coulait pas.

A Tembwe, un indigène rapportait qu'il existait l'année dernière deux Lukugas, dont l'une coulait vers le Tanganyika et l'autre vers Rua; les pluies de cette année, disait-il, ont réuni les deux rivières en une seule, laquelle coule dans une direction occidentale.

Kawe-Nyange, le chef, me promettait de me montrer une rivière se jetant dans le Tanganyika et un peu au dessus une seconde rivière se dirigeant vers Rua.

L'un de ses lieutenants assurait qu'il existait autrefois deux Lukugas : l'une se jetant dans le lac, l'autre vers Rua; mais que depuis deux ans les pluies avaient tellement grossi le Tanganyika que le lac avait absorbé le bras de la Lukuga qui s'y jetait, tandis qu'il s'était réuni au bras du fleuve qui coule vers Rua; toutefois, cette

fusion avec la Rua-Lukuga n'était pas continue et ne se produisait que pendant les heures de la mousson au sud-est (Manda); dans l'après-midi, une fois que le vent s'était calmé, la rivière retournait comme d'habitude vers le lac.

Enfin, j'ajouterai que M. J.-F. du Bourgh, ingénieur civil et membre du *Royal Geographical Society*, que j'avais chargé de dresser une carte géologique de l'Afrique centrale, a constaté sur ses plans, près du site qu'occupe la Lukuga en question, un petit lac d'où une rivière débouche pour se jeter dans le Tanganyika. Je dois le dire : où que ce monsieur ait puisé ses renseignements, il a représenté les parages tels qu'ils étaient, il y a quelques années.

Dans les circonstances actuelles, personne n'a précisément raison, personne n'a complètement tort. L'exploration et les recherches faites pour expliquer ce phénomène géographique confirment en même temps toutes ces assertions contradictoires; mais sans la carte que je vous ai envoyée à l'appui de mes observations, je désespérerai de pouvoir les rendre plus intelligibles.

Accompagné de Kawe-Nyange et de quelques uns de ses gens, nous avons remonté un beau cours d'eau, bien ouvert et dont la largeur moyenne était de 90 à 450 mètres. D'une rive à l'autre, j'ai constaté une largeur uniforme de 400 à 600 mètres, mais les coudes de la rivière,

---

à l'abri des vents de la mousson, nourrissaient des touffes épaisses de papyrus. Après avoir parcouru un espace de trois milles contre le vent du sud-est, nous avons fait halte dans un endroit que Kawe-Nyange nous a dit être la limite extrême du voyage de Cameron; c'est un petit coude, enveloppé de plantes de papyrus et situé à quelques centaines de mètres au nord-ouest de Lumba.

Pour prouver que, comme il l'avait dit, la Lukuga se partageait en deux branches, l'une se jetant dans le lac, tandis que l'autre en débouchait, Kawe-Nyange a appelé notre attention sur l'écume qui retournait et *combattait*, disait-il, les petites vagues soulevées par le vent du sud-est. Cette intelligente observation lui valut quelques paroles d'encouragement.

Après avoir débarqué à Lumba tous ceux dont l'auxiliaire m'était inutile pour les recherches que j'allais faire avec mon embarcation, je fis dresser un camp convenable et débayer un petit morceau de terrain, afin que le bateau et le canot pussent être amarrés tout près du rivage. Je poussai alors plus avant sur la Lukuga. Arrivés à une centaine de mètres au delà, nous atteignîmes la limite d'eau libre, nous heurtant à une masse de papyrus, apparemment impénétrable, et qui croissait d'une rive à l'autre. Nous nous arrêtâmes un instant, et à l'aide d'une sonde mobile nous nous efforçâmes

de trouver un courant. La sonde n'en indiquait aucun.

Nous parvînmes à traverser environ une vingtaine de mètres de plantes de papyrus, sans pouvoir aller plus loin, car nous fûmes arrêtés par des bancs de boue noire comme de la résine et contenant de la glaise et de la vie animale. Je fis faire la courte échelle à quatre hommes, et me hissant sur leurs épaules avec une rame pour unique soutien, j'essayai d'obtenir un coup d'œil général de ce qui s'étendait en avant et autour de nous.

C'était une masse de plantes de papyrus bouchant le lit du fleuve d'une rive à l'autre, sauf sur quelques points où ces plantes faisaient cercle autour de petits marais d'eau stagnante, tandis qu'à une distance d'un mille au plus j'apercevais des arbres qui me paraissaient sortir de l'eau. Après avoir quitté mon perchoir, je donnai l'ordre à deux de mes hommes de se diriger en sens opposé vers la rive, en marchant sur les couches de boue. Après les avoir observés quelques instants, je m'aperçus que la vase n'était pas assez ferme pour supporter le poids d'un homme; je me hâtai donc de les rappeler. Je retournai alors sur l'eau ouverte et me résolus à tenter une nouvelle expérience pour découvrir s'il existait un courant.

Quatre jours d'expériences, de recherches et d'enquêtes m'apprirent que jusqu'à l'extrémité

---

sud-est du pays de Mitwansi (qu'on pourrait appeler un marais et qui reçoit, en l'absorbant, une grande quantité d'eau poussée chaque jour dans cette direction par le vent du sud-est) il n'existe pas de courant, mais qu'au contraire, le trop-plein d'eau que ne peut absorber le marais retourne vers le lac, dès que le vent s'abat; sur une étendue de deux milles depuis l'extrémité sud-est de Mitwansi, le lit entier est formé d'une rive à l'autre de couches de boue tenaces renfermant des marais stagnants et quelques petites nappes d'eau qu'entourent des forêts de plants de papyrus; à une distance de trois milles, où l'ancien dépôt lacustre est plus ferme et où le papyrus est remplacé par des roseaux, on aperçoit d'abord une bourbe, une espèce de suintement qui coule vers l'ouest, poursuit sa course dans cette direction au pied des monts Kiyanja, va se former dans un lit convenable et finit par assumer la dignité d'une rivière et par prendre le nom de Liundi.

Ce Mitwansi est une route formée d'une couche de matière alluviale, route qui est l'œuvre commune des vents du lac (lesquels soufflent dans la direction du sud-est, depuis la fin d'avril jusqu'au milieu de novembre) et du faible courant du premier affluent de la Lukuga.

Le courant (comme l'explique, du reste, l'exiguïté de l'espace qu'il couvre) subissait chaque jour, pendant sept mois de l'année, l'influence

des vagues du lac poussées de ce côté par le vent ; ces vagues se rapprochaient tous les ans de sa source, et le détritit qu'un cours d'eau plus fort eût porté dans le lac allait se déposer parmi les touffes de papyrus. Cette plante fleurit dans les lagunes d'eau douce ou dans les bras éloignés des rivières ; une fois qu'elle a pris racine, elle devient presque aussi inébranlable qu'une forêt. Les cours du lac s'avancant chaque année à la suite de la crue enlevaient peu à peu au courant de la Lukuga une partie de sa face ; les plantes aquatiques et les autres matières organiques n'avaient pas plus tôt subi l'influence des vents du lac qu'elles s'amoncelaient parmi les papyrus ; d'autres matières portées directement par le lac, telles que des joncs et des amas de vase provenant de la rive, etc., venaient les rejoindre et se trouvaient souvent précipitées contre elles. Le sol, le sable, la végétation en décomposition s'entassaient sur le tout et l'entraînaient sous leur poids, et c'est cette espèce d'ensevelissement des premiers débris qui finit par créer une route de boue et de vase, et de cette route l'on vit jaillir une abondante production de papyrus dont les têtes étaient aussi serrées que les gerbes dans un champ de blé.

On voit donc que tant que la Lukuga était encore une rivière, il se produisait une précipitation continue de détritit qui s'entassait régulièrement sur un point donné, jusqu'à ce que la

---

rivière se fût trouvée complètement anéantie. Aujourd'hui, rien ne marque plus son cours d'autrefois, sauf les traces de son lit et les petits cours d'eau tributaires.

Le Tanganyika s'étant élevé au niveau du Mitwansi (il importe peu que ce soit cette année, l'année dernière ou antérieurement), il faut s'attendre à un changement, et avec le temps ce changement se dessinera plus nettement et deviendra plus remarquable.

La boue, la vase et tout le papyrus du Mitwansi sont encore trop faibles pour pouvoir résister longtemps au volume d'eau toujours croissant que reçoit chaque année le Tanganyika ; du reste, l'on remarque sur la côte occidentale une pente assez rapide où pourra s'écouler le trop-plein d'eau ; on verra donc d'ici à cinq ans, ou plus tard peut-être, se former un affluent dont les proportions seront très vastes et la force considérable, car la nature a fait entendre au Tanganyika son veto : " Tu t'élèveras jusqu'à cette hauteur, mais non plus haut. "

Ces résultats auxquels je suis arrivé à force de patience et d'impartialité, ne s'opposent pas à ce que le lieutenant Cameron revendique pour lui seul l'honneur de sa découverte ; j'y vois plutôt le simple rapprochement de constatations en apparence contradictoires. Tout cela constituait pour moi une embarrassante énigme qui s'embrouillait de plus en plus à mesure que je cher-



---

chais à la résoudre, et c'est seulement en visitant les lieux en personne que j'ai pu arriver à tirer la question au clair.

En l'absence d'un géologue de profession, je me permettrai de soumettre moi-même quelques réflexions à ceux de vos lecteurs qui pourraient prendre intérêt au sujet de la Lukuga, et qui sont plus compétents que moi en cette matière. Je ne puis m'expliquer l'existence de cet intéressant phénomène que de cette façon : je m'imagine que le renforcement creusé dans le sein du plateau par les eaux du Tanganyika est l'un des résultats du déluge.

Si l'on a le droit d'exprimer sa pensée, lorsqu'on est accoutumé à lire l'histoire géologique et à reconstruire le passé en se basant sur les indices qu'on observe dans le flanc des roches ou dans le contour d'une montagne, je me hâterai de l'émettre. Après que l'Océan se fut retiré dans le lit qu'il occupe actuellement, la Malagazi et la Luwgeri durent se répandre dans le golfe qu'elles forment aujourd'hui et se frayer une issue vers l'ouest, en séparant d'abord le Kiyanja du mont Kelunga. Ce renforcement était apparemment, à cette époque, un plateau de terre ferme dont la surface était accidentée comme l'est aujourd'hui la surface de l'Unyamwezi et de l'Uhhai ; et les deux rivières, unies à des cours d'eau moins importants, durent le traverser sans obstacle pendant des siècles, peut-

être pendant des époques entières. En effet, ce renforcement marque la place qu'occupait autrefois une montagne solide et homogène, et dès lors, comment expliquer autrement que je ne viens de le faire le fait de cette montagne qui s'est creusée à une profondeur de plus de mille pieds, au point que les paisibles eaux de la Liundi peuvent en traverser la base en venant de l'orient. Il fallait nécessairement un volume d'eau beaucoup plus considérable que celui de la Liundi, qui n'a pour s'alimenter que la vase du Mitwansi, à trois milles à l'est de Kiyanja, et dont la provision n'a dû être que des plus maigres, jusqu'à cette année du moins.

En admettant que tel était à l'époque dont je parle l'état de cette région, il est assez facile de se représenter les transformations qu'elle a successivement subies. On peut donc supposer l'action d'un volcan qui aurait exhaussé le plateau, déchiré la terre ferme, produit un ravin, entassé sur ses bords de longues rangées de sommets et donné à la surface unie du plateau l'aspect irrégulier et accidenté dont il est empreint aujourd'hui. Son lit, une fois rompu, le grand fleuve qui arrosait autrefois toute cette région et roulait ses eaux entre les monts Kihinga et Kiyanja, se sera précipité brusquement et de plusieurs côtés dans le golfe immense creusé par le volcan, jusqu'à ce qu'il ait formé une rivière assez courte et peu profonde, s'écoulant des pentes

orientales des montagnes susnommées vers le sud-est, pour prendre plus tard le nom de Lukuga; depuis l'époque où se produisit cet immense bouleversement de la nature, les deux moitiés du fleuve coulant en sens inverse auraient contribué à remplir le creux, de telle sorte qu'ils paraissent aujourd'hui être sur le point de terminer complètement leur tâche.

Les effets visibles de cette grande métamorphose géologique ne sont pas les mêmes à l'extrémité méridionale qu'au nord et au centre. A l'extrémité méridionale, le plateau chargé de rochers qui s'empilent les uns sur les autres, s'affaisse brusquement jusqu'aux profondeurs verdâtres du lac, et les voyageurs qui côtoient ces rives semblent contempler le zénith, alors qu'ils lèvent les yeux sur les rares buissons et les arbres qui croissent sur le bord de ce plateau tordu; mais au centre et surtout dans les environs de Tongive, sur la côte orientale, et de Tembwe, sur la côte occidentale, il semble que l'on se trouve dans le voisinage du lieu où la nature se livra pour la première fois à ses convulsions et où se produisirent les premiers éboulements. A Tongive, l'on aperçoit un assemblage de pics élancés ou de cônes semi-circulaires qu'un savant appellerait plutôt des *cratères fermés*. Au sud de Tembwe, l'on aperçoit une montagne inclinée vers le nord-est, dont le faite est élevé et irrégulier, et dont la conformation

ressemble beaucoup à celle du Tongive. Au nord du Tembwe, et du même côté, l'on remarque un affaissement prononcé du sol. D'une hauteur de 4,000 pieds au dessus du niveau du lac, le sol se dérobe brusquement jusqu'à ce qu'il n'offre plus qu'une hauteur de 1,500 pieds au dessus de ce même niveau. Il est surmonté en cet endroit de mamelons isolés et de cônes. Le basalte dont se compose le rocher se transforme lui-même en une espèce de spath décomposé, suivi par un tuf épais et calcaire, lequel est fortement imprégné de fer. C'est là, du reste, le caractère minéral des deux rives de la Lukuga. Je n'ai trouvé sur aucun point de la côte des rochers dont la substance est aussi molle que ceux qui environnent la Lukuga. Le sol va toujours en se creusant jusqu'à Goma, où il se redresse à une hauteur plus considérable que partout ailleurs, mais avec des pentes moins escarpées et moins rudes qu'à l'extrémité méridionale. Ici, la terre est revêtue d'une riche végétation comme on n'en voit que sous les tropiques, végétation qui se compose d'arbres, de mammules et d'une variété infinie de plantes et de buissons. L'élévation que marque le sommet de Goma, comparée à celle du plateau situé à l'ouest, donne à supposer que l'explosion volcanique dut culbuter la côte nord-ouest tout entière, se contentant d'élever et de desceller les bords du ravin. Celui-ci, usé et décomposé par l'action de la température et de l'eau, présente

sur une étendue de quatre à cinq milles cette multitude d'effets variés qui, dans les paysages montagneux, réalisent le plus souvent l'idée qu'on se fait du sublime. Une fois qu'on a perdu de vue le ravin qu'emplit le Tanganyika, le plateau se dessine nettement sous sa forme primitive et présente une pente graduée vers l'ouest.

Entre le nord de Goma et les hautes montagnes d'Uvira, le sol s'affaisse aussi rapidement qu'à Ugubba. Il semble qu'il se soit produit de ce côté un éboulement subit et que le rocher souterrain ait fui dans la direction N.-N.-E., pour rebondir ensuite à l'endroit où il forme aujourd'hui la péninsule d'Ubwari, laquelle possède une étendue de plus de 30 milles.

En se rendant d'Ujiji à Uvira, Burton et Speke décrivirent Ubwari comme une île, sans doute parce que les Wajiji l'appelaient légèrement *Kirira* ou *île*. En 1871, Livingstone et moi nous entendîmes désigner à notre tour, sous le nom de *Muzimu*, ce que nos prédécesseurs avaient appelé l'île d'Ubwari. Quatre explorateurs se sont donc mépris sur une seule section du lac Tanganyika. A vrai dire, nous avons tous tort.

Ma dernière exploration m'a prouvé que les pays de Karamba et d'Ubwari forment une longue et étroite péninsule se rattachant assez solidement à la terre par un isthme large de sept milles, dont le centre a une élévation d'environ 200 pieds au dessus du niveau du lac. On voit

---

donc que nos premières constatations ne deviendront exactes que lorsque le Tanganyika se sera élevé de 200 pieds de plus; l'espèce d'égout collecteur formé par la Lukuga rendra cette crue impossible.

L'existence d'un golfe profond, lequel pénètre au sud-sud-ouest entre Masanzi et Ubwari s'explique par le fait que nous nous trouvons en présence, non pas d'une île, mais d'une péninsule. J'ai pris la liberté de baptiser ce grand bras du lac du nom de golfe Burton, en l'honneur de l'homme qui a découvert le Tanganyika, de même que le golfe Speke distingue une formation du même genre dans la section sud-est de la Victoria-Nyanza.

Arrivé au sommet d'une des collines d'Ubwari, je portai mon regard vers l'occident; j'étais le premier blanc qui eût joui de ce privilège, car l'on trouve toujours maille à partir avec les indigènes d'Ubwari. La journée étant très belle, je pus, à l'aide d'une lunette d'approche, distinguer (de loin, il est vrai) les pays impénétrables et sauvages situés à l'ouest du golfe Burton. Le sol présente de longues ondulations montagneuses, entrecoupées de profondes vallées sur une étendue de 20 à 30 milles; puis, l'on voit se dérouler de nouveau la grande surface plane de cette partie de l'Afrique centrale, se rejoignant dans le lointain au plateau de Goma, après voir décrit une immense courbe

vers le sud-ouest. Ces vallées, qui entrecouperont les plis des montagnes, donnent naissance à une multitude de petites rivières qui se jettent toutes dans la partie occidentale du golfe Burton.

Voilà donc quelques uns des effets les plus frappants de cette formidable convulsion de la nature qui morcela les plaines de l'Afrique centrale et creusa dans son sein l'immense ravin du Tanganyika. Du reste, cette convulsion ne remonte pas à une époque si éloignée que les savants ne puissent la déterminer d'une façon assez précise. C'est du moins l'opinion que je me hasarde humblement à exprimer. Les agents qui produisirent cette étrange métamorphose ne sont pas, dit-on, complètement anéantis dans cette partie de l'Afrique centrale, car l'on m'assure qu'il y a environ dix-huit mois, une montagne d'Urundi fut culbutée des hauteurs qu'elle occupait jusque dans la vallée et ensevelit plusieurs villages, ainsi que la population tout entière. Ce désastre se produisit près de Mukungu, dans le pays d'Urundi.

On vit, il y a trois ans, la surface du lac Tanganyika s'obscurcir, dans le voisinage d'Ujiji, sous l'influence d'une substance noire, se manifestant en gros morceaux et même en tas. Les eaux en les vomissant sur la plage d'Ujiji les livraient à l'examen des indigènes qui les ramassaient avec surprise. Les Wajiji appelèrent cette substance *excréments de la foudre*. Du reste, ils

---

demeurent toujours convaincus d'avoir trouvé juste. Les Arabes l'appelèrent goudron et en firent des provisions considérables. Comme je cherchais une substance quelconque pour bouchonner mon bateau avant d'entreprendre mon voyage d'exploration, on me présenta quelques morceaux de cet *excrément de la foudre* ou *goudron*, que je reconnus pour de l'asphalte. Cette matière s'échappait sans doute de quelque fissure dans le lit du Tanganyika, attendu que, malgré de nombreuses recherches sur la côte, je ne parvins pas à obtenir la moindre trace de sa provenance.

Ujiji, 10 août 1876.

C'est, paraît-il, Ismaïl, khédive d'Égypte, qui a dit que tous les explorateurs du Nil annonçaient à leur retour qu'ils avaient découvert une nouvelle source du Nil. Celui qui a rapporté cette plaisanterie croyait sans doute que Son Altesse raillait les explorateurs comme ils le méritent. Quoi qu'il en soit, je dois informer le khédive, par la voie du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, qu'il peut se vanter de régner sur un fleuve dont les nombreuses sources mettent les connaissances et les qualités des explorateurs à une rude épreuve.

Cette grande rivière possède non seulement



---

une mais plusieurs origines. James Bruce découvrit l'une de ses principales branches, appelée depuis le Nil bleu; Speke et Grant en découvrirent une autre, désignée sous le nom de Nil Victoria, et sir Samuel Baker en mit au jour une troisième qu'il appela l'Albert-Nyanza; et enfin, malgré tout cela, ces messieurs n'avaient pas encore épuisé la liste des sources du Nil. En apercevant la carte que je vous remets ci-joint pour vous signaler une autre source encore, Son Altesse s'écriera sans doute : « Que vois-je? quoi? une nouvelle source? Est-il possible que la question ne soit pas encore résolue? » Si le vieux fleuve pouvait lui répondre, il me semble qu'il le ferait en ces termes : « Combien de sources ton grand-père, Mohammed-Ali ou ses fils Ibrahim et Ismaïl ont-ils découvert, et jusqu'où m'as-tu exploré, toi, si puissant, toi qui avais le plus grand intérêt à apprendre d'où je viens et quelles sont les eaux que j'apporte de si loin pour arroser tes jardins et tes champs, et pour te nourrir toi et ton peuple?

« O ingrats Egyptiens! qui de vous a cru devoir se donner la peine de découvrir ma source, afin de m'honorer comme je le mérite? Si par une faveur spéciale, je confie quelques uns de mes secrets aux étrangers qui viennent de loin et leur permets de contempler mes merveilleuses fontaines et mes lits pleins de fleurs, est-ce toi qui peux t'en glorifier? Si tu envies de telles distinc-

---

tions, mets-toi à la recherche de mes nombreuses ramifications sous l'équateur. »

Si Son Altesse consent à accepter ma réponse, je la prie de prendre connaissance de quelques observations que j'ai à lui soumettre, au sujet du fleuve connu sous le nom de Kagera, Ingezi, Kitangule ou Nawarango, et que les indigènes de Karagwe et d'Uganda appellent la Fille du Fleuve à Jinga, le Nil Victoria. Il paraît que les opinions se partagent sur le sens véritable de la *source* d'une rivière, et les voyageurs brûlant de s'attirer la gloire d'une découverte, contribuent quelquefois à en rendre le sens encore plus indécis.

Les gens casaniers, à qui échoit la tâche de refroidir l'enthousiasme des voyageurs, s'accordent généralement à penser que la source est la tête, l'origine, l'extrémité où la provision d'eau réside dans une fontaine, un marais, un lac; ou bien que le fleuve est formé par une série de fontaines, de marais ou de lacs; mais généralement il existe un tributaire principal qui s'étend jusqu'à l'extrémité du fleuve, et c'est ce tributaire, quelle qu'en soit la forme, qu'on appelle la source.

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est Speke qui, dans un moment d'impatience, s'écria dans un de ses ouvrages : « Quelle est la source du fleuve? Est-ce le lac qui en reçoit un petit filet d'eau, ou bien les tributaires que le lac

réunit, ou bien encore les nuages dont l'eau approvisionne ces tributaires? » Avec un raisonnement pareil, on pourrait, à mon avis, aller plus loin encore et demander : « Ou bien est-ce l'humidité et les vapeurs qu'absorbent ces nuages ou l'océan qui crée ces vapeurs et cette humidité? » Si l'on admet de semblables questions, pourquoi les explorateurs se donnent-ils tant de mal pour découvrir la source des fleuves alors que l'enfant le moins avancé en connaît parfaitement l'origine générale? Qu'on se souvienne du véritable sens du mot *source*, et l'on comprendra aisément comment il arriva que Bruce, Speke et Baker rentrèrent dans leur pays avec une nouvelle source du Nil et que je vous en envoie maintenant une autre. Speke et Baker font tous deux allusion dans leurs ouvrages aux *réservoirs du Nil*. Speke, accompagné de Grant, découvrit le lac Victoria et le Nil Victoria. Le lac Victoria est une magnifique nappe d'eau. Je vous en ai envoyé, il y a quelque temps, une carte dressée d'après les résultats de notre circumnavigation. Il reçoit dans son sein nombre de jolis cours d'eau, dont deux sont très importants.

La Shimeeyu a une étendue de 290 milles depuis sa source jusqu'au point où elle débouche dans le lac, et mon *Nil Alexandra* possède, d'après les recherches que j'ai faites jusqu'ici, une étendue de 310 milles, et peut-être bien du double.

La Shimeeyu, qui pourrait être comparée à la Tamise, puise ses eaux dans de vastes plaines, des forêts et des flancs de montagnes; mais le Nil Alexandra possède un volume d'eau plus considérable encore (même dans la saison des sécheresses) que celui de la Tamise et de la Severn réunies, tandis que sa couleur et sa limpidité indiquent qu'elle doit prendre naissance à une grande distance et à l'ouest du Tanganyika, ou que son cours est intercepté par quelque lac qui purifie ses eaux. Ayant voulu m'en assurer, j'ai découvert qu'il existe effectivement un lac d'une étendue considérable et connu sous plusieurs noms différents.

Speke retourna en Angleterre après avoir visité l'embouchure du lac Victoria et parcouru une certaine partie de ses côtes septentrionales et occidentales. Peu de temps après, un triste accident vint enlever à la *Royal Geographical Society* l'un de ses plus infatigables explorateurs.

Sire Samuel Baker, ayant appris par Speke et Grant qu'il existait un lac à l'ouest d'Unyoro, se dirigea de ce côté et eut la bonne fortune de découvrir un autre lac de toute beauté, que les Wanyoro appelaient *huta N'zige*; les Waganda *Muta Nzige*; les Wasagara, *Nyanza Unyoro*; les Wanyambu, de tous ces noms à la fois; et auquel Baker eut la loyauté de donner le nom d'*Albert Nyanza*. Embarqué sur un

---

canot du pays, il explora environ 60 milles de la côte nord-est et découvrit que le Nil Victoria quitte le lac Victoria pour aller alimenter le lac Albert. Un peu plus loin, au nord, l'Albert Nyanza déverse ensemble tous ses affluents (au nombre desquels figure le Nil Victoria) dans le Nil blanc, que grossissent, sur la route d'Égypte, d'autres cours d'eau plus ou moins importants.

Près de Khartoum, le Nil blanc se grossit encore des eaux du Nil bleu, lequel fut découvert par James Bruce et prend naissance en Abyssinie. Si l'on me demande pourquoi je me lance dans des détails aussi vulgaires et aussi répandus, je répondrai que j'écris pour les lecteurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, qui sont à peu près au nombre de cinq cent mille ; que, parmi cette grande multitude, il se trouve sans doute des personnes dont l'esprit s'embrouille un peu au sujet de la géographie du Nil, parce qu'elles ne savent pas tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, ce qu'il reste à découvrir, et je crois que ces observations sont nécessaires pour bien éclaircir la question.

Après avoir rencontré un grand golfe dans l'Albert Nyanza, je me dirigeai vers le sud, à la recherche des tributaires de ces deux vastes lacs, l'Albert et le Victoria. Je découvris que la pente de la section était plus rapprochée du Victoria, c'est à dire de l'est, et qu'aucune

---

rivière digne de ce nom, sauf le Rusango ou Mpanga, ne se jette dans le lac Albert du côté oriental.

Du reste, il est impossible qu'un cours d'eau important alimente l'Albert au sud, parce que l'Alexandra Nyanza, que je décrirai tout à l'heure, occupe un lit beaucoup trop grand et doit nécessairement puiser sa provision dans la section qui sépare le Tanganyika de l'Albert, comme l'Albert est séparé du Victoria.

Si l'Albert est alimenté par d'autres affluents que le Nil Victoria, il faudra les chercher au sud-ouest et à l'ouest du lac Albert, en lançant un navire sur le lac ou en longeant la côte. Si l'on trouvait de ce côté une fontaine assez grande pour exercer sur le lac une influence décisive ou pour grossir le Nil blanc lui-même si le lac Albert n'en interceptait point le cours, il est évident qu'il faudrait également tenir compte de cette rivière en énumérant les sources du Nil.

Baker a appelé le lac Albert un réservoir du Nil, parce qu'il a pour affluent un cours d'eau aussi considérable que le Victoria; mais, à mon avis, ce superbe lac mérite même un plus beau titre, ainsi que je le démontrerai plus loin. Mes explorations m'ont démontré que le lac Victoria est également un réservoir du Nil, mais je saurai prouver que le lac Victoria mérite aussi un nom plus majestueux et tout à fait distinct de celui

---

qu'on donne au lac Albert. On me permettra de placer dans leur ordre quelques questions et quelques réponses. — Où le Nil blanc s'alimente-t-il? — Dans le lac Albert, principalement. — Et le lac Albert? — Dans le Nil Victoria, principalement (du moins, d'après ce qu'on sait jusqu'ici). — D'où sort le Nil Victoria? — Du lac Victoria. — Où s'alimente le lac Victoria? — Dans le *Nil Alexandra*, principalement. — D'où sort le Nil Alexandra? — Du lac Alexandra. — Où ce dernier s'alimente-t-il? — Dans le Nil Alexandra supérieur et d'autres cours d'eau, lesquels ne sont pas encore connus. Il est donc évident que le Nil égyptien est produit par la réunion du Nil bleu et du Nil blanc, que le Nil blanc provient du lac Albert, que le Nil Victoria sort du lac Victoria; enfin, j'ai découvert que le Nil Alexandra inférieur prend naissance dans le lac Alexandra.

On verra donc que j'ai donné à ces lacs des titres plus sérieux que celui de réservoir, car sans la source de la provision, que deviendrait le réservoir? A vrai dire, ces divers lacs sont des accidents de la nature qui a intercepté le cours de la rivière depuis le Nil Alexandra et morcelé la rivière en plusieurs cours d'eau : le Nil blanc, le Nil Victoria et le Nil Alexandra. La Lualaba, découverte par Livingstone et qu'on peut décrire de la même façon, se trouve dans le même cas.

Le Chambezi alimente le lac Bemba ; le lac Bemba crée la Luapala ; la Luapala alimente le lac Mweru ; le Mweru crée la Lualaba de Webb ; celle-ci, alimentée par d'autres tributaires, alimente à son tour la Lualaba inférieure ; en un mot, la Lualaba inférieure est le débouché de la Lualaba de Webb ; la Lualaba de Webb sort du lac Mweru ; la Luapala sort du Bemba. Ces lacs sont des accidents de la nature, comme le Nyanza du Nil, et présentent une variété d'interceptions ou de bassins dans le cours de la rivière.

S'il faut en croire les indigènes, le lac Alexandra répond à un double but. C'est un bassin destiné à recevoir un grand nombre de tributaires et possédant trois embouchures, l'une au nord d'Uguvu, par la Ruvuva dans la partie inférieure du Nil Alexandra ; la seconde au sud d'Uguvu, dans la même rivière par la Kagera ; la troisième, qui se jette dans le lac Kivu, en traversant un marais ou un lit de vase. C'est là que le Rusizi prend naissance et qu'il se vide dans le lac Tanganyika.

Les curieux demanderont peut-être pourquoi j'ai distingué par le nom d'Alexandra les découvertes que je cite plus haut. J'irai au devant de cette question en vous donnant avec franchise l'explication suivante : Le capitaine John Hanning Speke et le capitaine James Grant, officiers anglais tous les deux, traversèrent cette même



rivière, le Nil Alexandra, en se dirigeant vers Uganda pour découvrir l'embouchure du lac Victoria. Je ne sais ce qu'ils en pensèrent. Je n'ai pas leurs écrits sous la main ; sans doute qu'en voyant cette rivière couler dans un canal étroit (sur une largeur de 150 mètres d'eau profonde et rapide) ils ignoraient sa profondeur, et ayant un but beaucoup plus important à poursuivre, puisque l'espoir de découvrir le Nil Victoria régissait toutes leurs actions, ils durent négliger de lui accorder toute l'attention qu'ils lui eussent consacrée si leur mission eût possédé un caractère plus général. Il est donc incontestable que ces deux éminents officiers anglais sont les premiers qui aperçurent la rivière en question. Si Speke vivait encore, je suis convaincu qu'il eût fait un nouveau voyage dans cette intéressante région, car le roi Rumanika m'assure que telle était son intention. S'il avait pu revenir parachever, pour ainsi dire, ses découvertes et en réunir les fragments, les indigènes et son aimable ami Rumanika lui eussent fait voir la fille du Nil Victoria.

En cherchant autour de lui un nom digne de ces nouvelles découvertes, comment aurait-il pu trouver pour les immortaliser un nom plus gracieux, plus ennobli par la vertu, plus illustré par la naissance que celui de Son Altesse Royale Alexandra, princesse de Galles ? Ce sont des officiers anglais qui virent la rivière pour la première fois.

---

Le *Daily Telegraph*, un journal anglais, a fourni la moitié des fonds nécessaires aux dernières découvertes qui ont été faites. Je me hasarde donc, au nom des intérêts anglais et américains que je représente ici, à demander, par la voie de votre journal, qu'on me permette de donner le nom de S. A. R. la princesse de Galles au nouveau lac et au nouveau fleuve que j'ai découverts, lesquels sont liés aux découvertes précédentes et sont dignes, je l'espère, de figurer parmi les faits glorieux dont les noms d'Albert et de Victoria éterniseront le souvenir.

Vous trouverez sans doute assez hasardée la lettre que je vous écris en ce moment et que je vous envoie; mais j'ai des motifs sérieux pour agir ainsi. Je suis trop éloigné des fils télégraphiques pour pouvoir corriger une erreur et je n'ambitionne pas l'honneur d'être accusé d'avoir avancé un fait à la légère, quoique je puisse retrancher ma faute derrière cette excuse : « Ce sont les indigènes qui me l'ont dit. » Je n'estime les renseignements des indigènes et des Arabes qu'à titre de suppositions capables de mettre le voyageur sur la trace de ce qu'il cherche, mais ne devant jamais être pris à la lettre ou considérés comme étant exacts. Les Arabes les plus intelligents, les Wanguana, les Wasawhili et les indigènes de l'Afrique centrale, comme s'ils appartenaient tous à la même souche, possèdent

au plus haut degré l'amour de l'exagération. C'est seulement dans le cas où l'explorateur ne peut se rendre en personne sur les lieux, qu'il doit se permettre de publier des nouvelles géographiques sur les rapports des indigènes, et il ne doit le faire qu'après avoir soigneusement analysé leurs témoignages, comparé les renseignements obtenus dans différentes localités, et avoir exercé tout son jugement à peser la plus petite information, en mêlant même à cette opération un sentiment de prudente méfiance. Il m'a fallu parcourir tout le territoire depuis le confluent du Ruvuru et du Kujera jusqu'à Ujiji, en faisant le tour du Tanganyika, et recueillir parmi les Wazige et les Warundi des témoignages qui s'accordaient entre eux, avant de trouver suffisamment de courage pour publier des faits que je n'avais pas contrôlés personnellement. Je vais vous citer brièvement trois exemples de l'habitude de mentir qui prévaut chez les noirs. Ils vous convaincront que l'explorateur ne peut se munir d'une meilleure arme que la méfiance.

Voici d'abord ce que me racontait Manwasera, capitaine de l'expédition anglo-américaine, au cours d'un entretien que j'avais avec lui : « Me trouvant à Karagwe il y a cinq ou six ans, je grimpai jusqu'au sommet d'une grande montagne près de Rumanika, et j'aperçus à l'ouest un lac énorme. J'estime qu'il est situé à trois jours de

marche. Je ne pus distinguer l'autre rive du lac. « Il me disait ceci posément, comme s'il pesait chacune de ses paroles, avec un grand sérieux et une certaine apparence de dignité, comme un homme qui sent qu'il dit vrai. Or, voici les faits tels que les constate l'explorateur. Il existait effectivement un lac, situé seulement à six ou sept heures de marche de Rumanika; longueur du lac, 13 milles; largeur la plus considérable, 8 milles; nom du lac, Jhema Riveru.

Baraka, un jeune homme intelligent, qui fait partie de l'exploration anglo-américaine en qualité de soldat, me rapportait, de son côté, ce qui suit : « Ruanda! Ruanda! Si je connais Ruanda! Si je connais les environs de Ruanda! Mais qui donc s'est aventuré plus loin que moi? N'ai-je pas visité Ankori et porté des objets d'ornement au roi? Ruanda est un pays plat et jaunâtre. Il ressemble à une plaine et s'étend toujours vers l'occident, une plaine enfin! » Voici à quoi se réduit la vérité : Ruanda est tout juste le contraire de ce qu'en disait Baraka. Vu de Karagwe, Ruanda présente une suite de pics élevés, entrecoupés de profondes vallées. Je fis remarquer à Baraka le singulier contraste qui existe entre la fiction et la réalité. Baraka se mit à rire, en faisant voir malicieusement ses dents blanches comme l'ivoire.

En 1871, Magwana, qui avait longtemps vécu à quelques centaines de pas de l'embouchure de

la Rusizi, nous parla en ces termes à Livingstone et à moi : « N'est-ce pas, hommes blancs, que vous désirez connaître tout ce que la Rusizi offre d'intéressant? Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur ce chapitre. Je suis arrivé hier de Mukamba. Cette rivière, Rusizi, s'échappe du lac. Je vous dis vrai, bien vrai. » La vérité, la voici : la Rusizi se jette dans le lac Tanganyika au lieu d'en sortir; et ce Magwana au cœur léger avait menti inutilement.

Cependant il est à remarquer que les indigènes de l'Afrique centrale mentent rarement en connaissance de cause, alors que leurs intérêts ne sont pas en jeu. Le plus souvent c'est à l'ignorance qu'il faut attribuer les faux renseignements qu'ils communiquent, car l'ignorance des détails rend la parole vague et incertaine. Mais, en interrogeant une demi-douzaine d'indigènes, le voyageur arrive généralement à recueillir des renseignements assez acceptables. Les Waganda, les Warundi et les Wazige, mais surtout les premiers, sont très intelligents. Un jeune Waganda, qui avait parcouru le Karagwe et m'avait accompagné à l'Albert Nyanza, m'a souvent surpris par les observations qu'il faisait au sujet du Nil Alexandra, qu'il appelait le Kagera. Je suis convaincu que si la Société géographique l'eût entendu, elle lui eût décerné une médaille d'argent pour récompenser la finesse de ses répliques.

---

Comme mes entretiens avec lui étaient très intéressants, je vais me servir de ses propres paroles autant que ma mémoire me le permet, pour vous communiquer les renseignements spontanés qu'il me donna au sujet du Kagera. Un matin, il me dit : « Maître, mon chef Sambuzi m'envoie vers vous avec ses salaams et il affirme que le Kagera est la meilleure route à suivre pour vous rendre à Muta Nzige (Albert Nyanza). — Pourquoi est-ce la meilleure route? — Parce que le Kagera vient de Muta Nzige.

— Vous plaisantez, répondis-je; Muta Nzige est bien au dessus de la Nianza d'Uganda; et comment une rivière pourrait-elle gravir une colline?

— Maître! vous autres blancs, vous êtes très savants, mais dites-moi donc vous-même d'où vient le Kagera.

— Je ne sais, car je ne l'ai pas encore vu et je ne connais de ce fleuve que son embouchure.

— Maître, le Kagera est un fleuve qui n'a pas son pareil. Nous autres Waganda, nous l'appelons la *Mère des eaux*. D'où le Kagera vient-il s'il ne vient pas de Muta Nzige? »

Voyez plutôt son eau, c'est l'eau d'une Nyanza, et une quantité aussi abondante ne peut sortir d'une montagne. Tout le monde dit que ce fleuve vient de Muta Nzige.

Après avoir tourné le dos à l'Albert Nyanza, je sentis que les observations de ce jeune homme,

relativement au Kagera, avaient produit une certaine impression sur mon esprit. Les réflexions que me firent une foule de gens, sur la route, excitèrent en moi un vif désir de voir le Kagera et de l'examiner. Je vous ai déjà dit que j'avais sondé son lit à des profondeurs de 70, 80 et jusqu'à 120 pieds, que son courant était rapide et qu'il avait une largeur de 150 à 200 mètres. Rumanika, cet affable et charmant païen qu'il me fut plus facile de convertir à la géographie qu'au christianisme, me prêta tous les secours nécessaires pour me permettre d'explorer minutieusement cette singulière étendue d'eau qu'on nomme l'Ingezi, lac peu profond, mais d'une largeur de 5, 10 et 16 milles, à travers lequel le Nil Alexandra poursuit son cours irrésistible avec une profondeur de 40 à 60 pieds.

En quittant Rumanika, pour poursuivre ma route, je vis se dessiner assez nettement à mes yeux la partie du Nil Alexandra qui n'avait pas encore été explorée. Les montagnes d'Ugufu me cachèrent, toutefois, l'Akanyaru, ou Nyanza Cha-Ngorna, mais les renseignements de mes guides m'aiderent à comprendre la situation du lac. L'Akanyaru était un grand et large lac. Il fallait deux jours pour le traverser. Au milieu de ce lac se dressait une île montagneuse où les voyageurs allant d'Ugufu à Ruanda passaient généralement la nuit pour arriver à Ruanda le lendemain. Mais quoique Ugufu soit réellement

une grande île, très montagneuse, du reste, aucun indigène ne la désigne comme une île. Au nord, l'embouchure de la Ruvuvu la sépare de Kishakka ; au sud, le Kagera la sépare d'Uhha et d'Urundi ; à l'ouest, la Nyanza Alexandra la sépare de Ruanda.

J'ai déterminé le cours de chacun des affluents au moyen de la boussole, tant au mont d'observation qu'à Keza, où je vis se confirmer les renseignements que m'avaient donnés mes guides. Les indigènes m'embrouillaient énormément en me parlant du lac Kivu, qu'ils signalaient quelquefois du côté de la Nyanza Alexandra, en l'appelant Nyanza-Cha-Ngorna, tandis que d'autres l'appelaient Mkinyaga. Ils lui attribuaient quelquefois une grande étendue et s'efforçaient aussi de m'en donner une idée en estimant le temps qu'il faudrait à un canot pour le traverser. Ils me désignaient par leurs noms les pays situés sur les rives du lac et, comme j'en prenais note, je pus comparer les renseignements des indigènes de Kishakka avec ceux que me fournissaient les Wazige et les Warundi. Les Warundi du lac Tanganyika disent que le lac Kivu se relie par un marais au lac Akanyaru, que ce marais ayant une étendue de 10 à 15 milles, il faudrait un jour de marche pour se rendre, en le traversant, de Kivu à Akanyaru, et que le Rusizi coule de la limite sud-ouest de Kivu jusqu'au Tanganyika. Les Wazige qui habitent le Rusizi fournissent une



nomenclature très exacte des cours d'eau qui se jettent dans ce fleuve et s'accordent unanimement avec les Warundi à dire qu'elle s'échappe du Kivu ou du lac Kovoe.

Ils confirment également l'assertion des Warundi que l'Unyambungu est situé sur la rive sud-ouest du Kivu. Sûr de l'exactitude de ces renseignements, il me fut dès lors facile de relier les fragments d'informations que j'avais recueillis à Uhha (nord), Usui (occidental) et à Kishakka, où le nom de Kivu n'est pas répandu. Du reste, la localité d'Unyambungu facilite beaucoup la solution du problème. Mkinyaga est situé au nord d'Unyambungu; en se plaçant dans le nord d'Uhha, le visage tourné au nord, Mkinyaga paraît être à gauche de Kivu et, par conséquent, à l'ouest du lac. Mkinyaga est un grand pays qui s'étend au sud-ouest de Ruanda jusqu'à environ trois jours de marche de l'Albert Nyanza. Lorsqu'on nous parle du lac Mkinyaga, il faut toujours comprendre Akanyaru ou l'Alexandra Nyanza. Cette dernière dénomination embrasse et remplace tous les noms que les indigènes donnent au lac.

On ne peut donner une description concise et complète de cette région intéressante. Cette ignorance provient du caractère tout spécial des Warundi du Nord et des Waruanda, peuple traître, envieux et vindicatif. Si l'explorateur pouvait traverser le pays d'Urundi et pénétrer

---

dans celui de Mkinyaga, il rencontrerait une race toute différente avec laquelle il ne serait pas difficile d'établir des relations amicales; mais, à moins d'avoir des ballons à sa disposition, je ne sais comment l'on pourrait aller de l'est ou du sud à Mkinyaga.

Si les Warundi ou les Wa-Ruanda étaient animés des mêmes dispositions que les indigènes avec lesquels nous avons eu affaire depuis Zanzibar jusqu'ici, il serait facile de pénétrer dans les régions les plus avancées du Nil.

Nous avons rencontré des tribus qui exigeaient brutalement de nous des sommes d'argent que nous avons dû payer pour qu'elles nous permissent de passer outre; d'autres nous ont obligé à nous frayer un chemin à main armée; mais ici, nous nous trouvons en présence de deux nations (non pas deux tribus) appartenant à une race unique et distincte et qui ne se laisseraient ni ébranler par des présents tels que sucre candi, articles de clinquant, etc., ni expulser par quelques douzaines de fusils Snider. Dieu sait quels furent les premiers pères de ces hommes farouches. Je songeai un jour entier à conclure une alliance avec le bandit Mirambo qui m'aurait adjoint mille nègrillons, et j'aurais arraché par la force les secrets du Nil. Mais c'est une idée que je ne pus sérieusement entretenir. Du reste, le nom de l'aimable princesse de Galles ne pourrait jamais être choisi

---

pour couvrir la tache dont j'eusse ainsi souillé mes recherches.

J'espère toujours que notre expédition parviendra à explorer le pays sans avoir recours à la violence, et j'y suis encouragé par le fait qu'on peut se rendre à Mkinyaga par le nord de Manyema et que le peuple de Mkinyaga est composé en majeure partie de commerçants qui opèrent leur trafic entre Manyema et Ruanda. Mais tout ceci ne pourra être décidé qu'à Nyangwe, où je vais me rendre maintenant.

Deux motifs différents m'engagent à prendre cette route, puisque la route directe est interceptée. En premier lieu, je suis profondément convaincu que la principale rivière qui alimente l'Alexandra Nyanza prend naissance au nord de Manyema, c'est à dire au nord-ouest du lac Tanganyika. Ensuite, je n'oublie pas que le but de l'entreprise du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald* est de relier en une seule les fragments de découvertes faites par Speke, de terminer l'exploration de Baker et de Burton, et enfin de reprendre la tâche que la triste fin du D<sup>r</sup> Livingstone est venue interrompre.

Le lieutenant Cameron, animé de l'honnête ambition de traverser l'Afrique plutôt que de compléter le travail de ses prédécesseurs, traversa la Lualaba et se rendit au lac Lincoln, d'où il prit, me dit-on, la direction du sud-ouest avec une compagnie de marchands portu-

---

gais se rendant sans doute à Ambriz ou à Saint-Paul de Loanda; il a laissé la question de la Lualaba à peu près dans l'état où l'avait placée Livingstone. Car voici le problème qui devait être résolu :

La Lualaba est-elle le Nil ou le Congo? Livingstone la prenait pour le Nil; le conseil géographique la prenait pour le Congo. Le seul moyen possible de dissiper tous les doutes est de longer la rive droite de Lualaba jusqu'à un point connu.

Vous verrez donc que j'ai devant moi deux sphères d'action, et la perspective de me lancer dans l'une d'elles me fait tressaillir de joie, quoique ce plaisir ne soit qu'anticipé. Chercherai-je la source du Nil Alexandra ou poursuivrai-je ma route sur la rive droite de la Lualaba?

Telle est la souriante alternative qui charme pour moi le silence des nuits. Me dirigerai-je, en arrivant à Nyangwe, vers le nord-ouest pour prendre par surprise cette source vierge du Nil au point où elle s'échappe pour la première fois de son lit fangeux et se jette dans l'angle de quelque vallée qu'humecte la rosée? La suivrai-je jusqu'au bout, dans sa source capricieuse à travers les petits lacs fleuris ou les touffes de papyrus toujours verts, ou bien, au point où elle s'élance avec toute la force et l'ardeur de la jeunesse dans les prés odorants et sur les

collines boisées jusqu'aux trois Nyanzas bleus, où ses sœurs et elles se réunissent comme pour porter un tribut au roi Nil, ce souverain des fleuves? Ou bien sera-ce à l'autel de la majestueuse Lualaba que j'irai rendre hommage? Contemplerai-je avec respect son large sein de cristal? Regarderai-je réunir toutes ses forces pour se lancer, pleine de courroux, contre les rochers jusqu'à ce que le terrible et royal nom résonne dans les bois et dans la plaine? Verrai-je d'autres cours d'eau moins renommés venir lui rendre hommage et ses vagues se précipiter vers cette terre obscure et inconnue où elle finit par déverser ses eaux dans l'Océan? Ces deux perspectives sont aussi alléchantes l'une que l'autre et offrent toutes deux un vaste champ aux recherches géographiques. Mais c'est en arrivant à Nyangwe que je me déciderai pour l'une ou pour l'autre.

En attendant, je dépose aux pieds de la bonne et digne princesse de Galles, comme le tribut d'un explorateur, tout ce qu'il a découvert, mesuré et aperçu du Nil Alexandra, dont le nom sera toujours lié à celui du Nil Victoria.

Ujiji, 13 août 1876.

Je dois cesser d'écrire et me hâter de quitter Ujiji où les temps sont bien durs. Il y règne une terrible épidémie qui dévore les habitants dans

---

une proportion de 40 à 75 par jour: C'est la petite vérole sous sa forme la plus pernicieuse.

Parmi les personnes qu'elle atteint, bien peu échappent à la mort. Les influences qui nourrissent cette peste font d'ailleurs naître d'autres maladies, telles que la dysenterie, les maladies de poitrine, la fièvre typhoïde et la bronchite. Les dates de nos lettres vous indiqueront le nombre de jours qu'il m'a fallu pour les écrire et pour raconter deux expéditions. J'étais de retour de mon voyage sur le Tanganyika le 1<sup>er</sup> août; nous sommes aujourd'hui le 13. Treize jours pour écrire deux lettres! C'est que j'ai passé la plus grande partie de ce temps dans mon lit, en proie à des accès de fièvre incessante.

En quittant mon embarcation, je ne reçus que de mauvaises nouvelles. Cinq des membres de mon expédition avaient déjà péri, pendant mon absence de 51 jours; six autres étaient atteints de la petite vérole; et cette épouvantable épidémie se répandait comme le feu dans les habitations d'Ujiji, chez les Arabes aussi bien que chez les indigènes. Frank Pocock avait fait trois graves maladies pendant mon absence; un marchand arabe, très opulent, était mort le jour de mon arrivée; le gouverneur d'Ujiji et le vieil ami de Livingstone, Mohammed-ben-Gharb, avaient perdu plusieurs enfants et perdaient des esclaves tous les jours, quoique leurs bulletins de morta-

lité fussent déjà très chargés. Les esclaves et les pagazis ou porteurs abandonnaient tous leurs maîtres par crainte du fléau; enfin mes cinq courriers n'avaient pas reparu d'Unyanyembe, et comme ils ne sont pas encore ici aujourd'hui, j'abandonne tout espoir de les revoir jamais. Il vous sera donc facile de vous imaginer le sentiment qui agite actuellement tous les esprits à Ujiji. C'est la consternation et la terreur; et comme les habitants s'attendent à voir les ravages de l'épidémie se prolonger pendant deux mois encore, ceux qui peuvent quitter ce triste séjour devraient hâter leur départ.

En recevant ces tristes nouvelles, je vis qu'il serait nécessaire de partir immédiatement, si j'avais à cœur le bien-être de l'expédition; mais j'avais aussi à accomplir mon devoir envers vous. Si vous êtes disposés à vous montrer difficiles, vous trouverez peut-être les deux lettres ci-jointes tout à fait puériles. Mais il eût été impossible de faire mieux dans les circonstances qui m'entourent. Mes gens sont réellement dans un piteux état; outre que les rangs se sont clair-semés, plusieurs de nos plus fidèles serviteurs, parmi ceux qui restent encore debout, sont dans un état déplorable; quelques uns d'entre eux vont certainement périr. A mon avis, c'est le vaccin seul qui a empêché l'expédition tout entière de succomber. Mais je me suis aperçu que bien des gens négli-

---

gent cette précaution par un pur sentiment de paresse. Ils ne répondent pas à mon appel. Ma vaccine est aujourd'hui desséchée et il est impossible d'en employer la moindre parcelle.

Franck Pocock a aidé de son mieux ses voisins arabes et ses amis, et j'appris avec plaisir combien il avait déployé de zèle et de dévouement. Parmi mes voyageurs, c'est celui dont j'ai le plus à me louer. Je ne voudrais pas renoncer à son auxiliaire pour cent Shaws et cent Farquhars. Il devient, du reste, géographe ardent, et comme je n'ai d'autre société que la sienne, je lui communique souvent mes projets et mes espérances. Au premier abord, il ne semblait pas promettre beaucoup ; je le trouvais un peu lent. Mais il possède une multitude de vertus sans même l'ombre d'un vice. Ce jeune Anglais est courageux, mâle, honnête et patient.

J'avais bien d'autres choses à vous dire au sujet de mon voyage autour du Tanganyika, tant ce voyage a été rempli d'intérêt. Je puis dire qu'il a été fécond en découvertes, telles que magnifiques chutes d'eau, paysages sans pareils, hyènes d'eau, groseilles odorantes, grottes et demeures souterraines, sans compter les mines de cuivre de Katata et leur mode d'exploitation. J'ai beaucoup entendu parler des fameuses maisons souterraines de Rua, et j'ai constaté pour ainsi dire une nouvelle religion parmi les tribus qui habitent les rives du Tanganyika. Chacune



---

de ces découvertes fourniraient matière à une lettre de description, si j'avais beaucoup de temps à ma disposition ; mais il m'est indispensable de partir sur-le-champ ; tarder, ce serait sacrifier la vie précieuse de plusieurs membres de l'expédition. Il me faudra plusieurs jours pour préparer, assortir et remettre les marchandises en ordre, après avoir fait ici un aussi long séjour ; et j'ai encore à m'occuper de plusieurs autres affaires moins importantes. J'aurai peut-être, néanmoins, l'occasion de vous adresser une courte lettre le jour de mon départ pour vous faire connaître notre situation et nos chances de réussite.

HENRY-M. STANLEY.



## LETTRES DE FRANCIS POCOCK

---

Nous extrayons du *Daily Telegraph* les deux lettres suivantes. Ces lettres, adressées à des membres de la famille du jeune voyageur, complètent sous divers rapports le tableau de M. Stanley.

---

Ujiji, lac Tanganyika, 21 juillet 1876.

Mon cher oncle,

J'aurais désiré vous voir avant de quitter l'Angleterre, mais j'avais tant de visites à faire que je ne sais même plus à qui je les ai faites. Mais je compte vous voir à mon retour, qui n'est pas éloigné, je l'espère. Nous avons écoulé presque toutes nos marchandises et la lassitude commence à nous gagner nous-mêmes. Les longues marches sous un soleil brûlant, sans compter la fièvre et les autres maladies, nous accablent.

Nous avons fait de grands pas en avant. D'Ugogo, notre point de départ, nous nous sommes dirigés vers le nord-est de la route suivie par tous les voyageurs précédents, jusqu'au Victoria Nyanza où nous sommes arrivés après un voyage

de 103 jours, depuis la côte. La caravane vous eût offert un spectacle réjouissant au moment où elle atteignait le sommet de la colline et où nous apercevions tout à coup le lac. J'ai cru un moment que nos vieux nègres allaient devenir fous de joie; car ils couraient, sautaient, criaient, se roulaient sur le sol, battaient leurs tambours en peau de bœuf, dansaient, chantaient, gesticulaient, tiraient des coups de fusil... que sais-je encore?

Nous avons pris quelques jours de repos; puis nous avons démonté les pièces de notre navire; huit jours après, M. Stanley nous quittait pour explorer le lac. L'autre blanc, Fréd. Barker et moi, nous répondions des marchandises et de la troupe. Mais avant le retour de Stanley, ce pauvre Barker mourut d'un refroidissement. Je suis resté pour ainsi dire seul, car je ne connaissais encore nullement la langue du pays; et, pendant l'absence de M. Stanley, trois chefs se sont entendus pour nous chasser et nous enlever nos marchandises. En tous les cas, me suis-je dit, ils ne nous chasseront pas à bon marché; aussi ai-je distribué des munitions et des fusils, ainsi que des lances à ceux qui n'étaient pas munis d'armes à feu, et nous avons attendu de pied ferme l'ennemi qui s'avancait vers notre camp. Je n'ai pas laissé un seul homme arriver jusqu'à nous. Nous étions sur le point de faire feu lorsque nous avons vu un homme s'avancer pour

---

nous entretenir. Il venait faire la paix. Nous nous sommes réconciliés et tout s'est passé tranquillement. S'ils ne se sont pas battus, c'est qu'ils eussent tué quelques uns de leurs frères, car les habitants de notre village s'étaient tous rangés de notre côté de sorte que nous nous sommes parfaitement tirés d'affaire. Nous avons séjourné à Usukuma quatre mois, et j'ai reçu l'ordre de me rendre à Ukerewe et d'y chercher des canots pour conduire la caravane à Uganda. Ukerewe est une île située à environ 30 milles de l'emplacement de notre camp; c'est la plus grande île du lac. J'ai obtenu 52 canots du sultan Lukongie et je suis alors retourné au camp. J'étais le premier blanc que se fût jamais montré dans cette île. La nombreuse population qui l'habite est nue. Les éléphants et les léopards y abondent. Les habitants ont apporté de la nourriture à notre camp, pour l'y vendre. Les paiements s'effectuaient en perles; le drap n'avait à leurs yeux qu'une valeur très mince. De là, nous nous sommes rendus à Uganda, puis à l'Albert Nyanza, en passant par Unyoro; mais n'y trouvant pas comme à la Victoria Nyanza un emplacement convenable pour notre camp, pendant que M. Stanley allait explorer le lac, nous sommes retournés à Uganda, de là à Karagwe et de Karagwe à Ujiji. Nous avons quitté Karagwe le 28 mars, et sommes arrivés ici le 27 mai. M. Stanley s'est mis en route le 11 juin.

---

pour explorer le Tanganyika. Je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles, de sorte que je ne puis dire où nous nous dirigerons en quittant Ujiji. Mais je vous écrirai de nouveau avant mon départ. Pour le moment, je dois vous dire adieu, dans l'espoir de vous revoir bientôt.

J'espère aussi qu'au reçu de cette lettre vous serez en bonne santé et habiterez le bois de Cookham.

*Votre neveu dévoué,*

FRANCIS POCOCK.

---

Ujiji, lac Tanganyika, 23 août 1876.

Mes chers parents,

Voilà bientôt deux ans que nous aurons quitté la côte.

Je ne comptais recevoir aucune nouvelle avant notre arrivée à Ujiji; mais même à Ujiji nous n'avons trouvé ni lettres ni journaux d'Europe; pas le moindre mot de consolation en arrivant ici. Nous avons trouvé le village entier en proie à la petite vérole, à la fièvre et à plusieurs autres maladies. Après avoir marché pendant deux mois dans la boue et dans l'eau, nous ne trouvions aucune nouvelle de chez nous. Cela n'était pas réjouissant. Nous comptions sérieu-

---

sement sur quelques lettres; si elles nous ont été adressées, elles auront été égarées ou volées; ou bien encore elles peuvent avoir passé par ici et avoir suivi Cameron, car les Arabes ne savent pas déchiffrer notre écriture; ils savent seulement distinguer l'écriture d'un blanc (Kuzungr). Nous sommes arrivés le 27 mai 1876. Nous avons écrit une lettre en chemin. Nous l'avons adressée à Unyanyembe, à dix jours de marche de l'endroit d'où je l'ai fait partir. Nous étions arrivés à deux mois de marche de la côte. Nous nous sommes alors dirigés à l'ouest vers Ujiji. En arrivant ici, j'ai écrit à ma mère. Cette lettre a été confiée, avec celles de M. Stanley, à cinq hommes. Voici trois mois qu'ils sont partis et ils ne sont pas encore de retour. Ils avaient pour mission de porter nos lettres et de nous rapporter à Ujiji nos lettres d'Angleterre; mais nous n'en avons plus entendu parler, et l'on craint bien qu'il faille renoncer à l'espoir de les revoir.

M. Stanley a consacré 51 jours à l'exploration du Tanganyika. C'est un grand lac où le poisson fourmille; les indigènes des côtes sont d'une nature plus cordiale que les sauvages de la Victoria-Nyanza. Ils trafiquent le blé, l'huile de palme, etc.; et les Arabes trafiquent l'ivoire et les esclaves, qu'on amène surtout à Ujiji.

Mes chers parents, — nous avons fait beau-

coup de chemin, mais nous ne sommes pas au bout. Nous avons découvert les sources du Nil et sommes maintenant en voie de compléter la grande tâche du docteur Livingstone. Nous quittons Ujiji demain pour traverser le Tanganyika et résoudre le mystère qui se rattache au Nil et au Congo. Nous trouverons quelques éclaircissements à Nyangwe. Nous avons à choisir entre trois routes, mais nous ne savons pas laquelle prendre. En tous les cas, si nous pouvons nous rendre de là directement à la côte occidentale, nous pourrons rentrer en Angleterre assez prochainement. Mais si nous sommes obligés de retourner à Zanzibar, le chemin à parcourir sera long. On ne nous parle que de la route située au sud-ouest et nous ne trouvons aucun renseignement au sujet de la route que nous voulons suivre. J'espère que, lorsque cette lettre vous parviendra, nous aurons accompli notre tâche et serons en route pour rentrer dans notre pays.

Des épidémies ont fait ici de grands ravages, mais tout commence à reprendre un aspect plus rassurant. J'ai été à trois reprises atteint de la fièvre; mais, Dieu merci! ma santé est actuellement excellente, et je compte, si tout marche à souhait, vous revoir l'été prochain. Je me demande souvent si vous vous portez tous bien. C'est tout ce que je puis faire, car je marche toujours sous un soleil brûlant, la lan-

gue et les lèvres sèches; mais cette vie, qui offre à chaque pas des nouveautés, des tribus bizarres, des contrées dont pas une ne ressemble à l'autre, me plaît énormément. La traite des esclaves se poursuit ici d'une façon atroce. Vous seriez surpris de voir les fouets et les chaînes dont se servent les Arabes pour maltraiter leurs esclaves.

Mes chers parents, excusez la brièveté de cette lettre, car j'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et nous entamons demain matin un voyage de cinq jours jusqu'à Uguka, puis jusqu'à Nyangwe, 40 jours, ensuite le long du grand fleuve, 50 ou 60 jours; mais je ne puis vous donner plus de détails. Mes amitiés à tout le monde. Je n'ai pas le temps de citer des noms. Veuillez faire parvenir à leur destination les lettres ci-jointes. Vous me croyez sans doute perdu, mais je suis assez bien portant et assez heureux relativement au climat. Nos marchandises commencent à s'épuiser, mais il nous en reste suffisamment pour découvrir la rivière. D'après les renseignements qu'on nous fournit, la route que nous allons parcourir est bonne; la nourriture y est abondante et la population aimable.

Si nous trouvons une route qui nous mène directement à la côte occidentale, nous la suivrons, et les Wanguana retourneront à Zanzibar. J'aspire à vous revoir et à me procurer des



---

vivres et des vêtements anglais, lesquels nous font complètement défaut ici. Peut-être Jem ou Harry diront-ils : « Pourquoi ne m'écrit-il pas ? » Mais je ne puis écrire à tout le monde. Je voudrais bien recevoir quelques mots de chez moi, n'importe de qui. J'ai écrit à George et à William et vous donnerez de mes nouvelles à tous les autres. Je suppose, toutefois, que les voisins m'ont tout à fait oublié à l'heure qu'il est. Etant très affairé, je dois prendre congé de vous pour le moment. Mes amitiés à tous, embrassez pour moi les enfants.

*Votre fils dévoué,*

F.-J. POCOCK.



# LES ÉGYPTIENS

DANS

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE<sup>1</sup>

---

Après son expédition sur le Nil blanc supérieur, sir Samuel Baker écrivait au président de la Société de géographie de Londres :

« J'ai complètement détruit le commerce des esclaves sur le Nil blanc et soumis à l'Égypte les contrées visitées par moi dans mes précédents voyages. L'avenir dépend de la conduite que tiendra le gouvernement du Khédive. »

Les années qui se sont écoulées depuis ont démontré que ce n'était pas pour obéir à un simple caprice passager que le gouvernement égyptien avait dirigé, sous la conduite de Baker pacha, une expédition militaire au pays des nègres, sur le Haut-Nil. Aussi, malgré l'im-

<sup>1</sup> *Extrait de la Revue géographique internationale*, éditée à Paris, 37, rue Scheffer. Prix pour la Belgique, 44 francs par an.

mense dépense de cette entreprise (26 millions environ), malgré la ruine qui menace des milliers de ses sujets, devant non seulement leurs moyens d'existence, mais encore leur fortune au commerce " du bois d'ébène ", il persévère dans cette voie et il a l'intention bien arrêtée de s'annexer ces lointaines régions, encore en partie inexplorées.

Baker eut, en effet, un successeur dans la personne du colonel anglais Gordon, lequel, avec les moyens mis à sa disposition, devait non seulement conserver les conquêtes de son devancier, mais encore les étendre.

Plus heureux que lui, il n'a pas encore encouru la disgrâce du Khédive, si douloureuse pour Baker, et dont nous devons, suivant toute probabilité, trouver l'origine dans les grandes dépenses auxquelles son expédition donna lieu et dans les plaintes provoquées par les excessives mesures de rigueur employées vis à vis des marchands d'esclaves.

Cette dernière cause accrut, dans de notables proportions, les difficultés qu'eut à surmonter l'expédition de Baker; elle aigrit contre ce dernier l'opinion publique et suscita de nombreux embarras au Khédive, vis à vis de ses propres sujets. Nous voyons, en effet, qu'un des principaux chasseurs d'esclaves, *Abu Sand*, traîné par Baker jusqu'en Egypte pour y être livré à la justice, non seulement a été mis en liberté après

le départ de celui-ci, mais encore a été adjoint comme lieutenant au colonel Gordon.

Il était dit expressément, dans le firman remis à Baker, lors de son départ, que le but de l'expédition était de soumettre à la domination égyptienne les pays situés au sud de Gondokoro et de faire cesser la traite des noirs, ce trafic infâme qui, à la honte de l'humanité, existe encore sur une large échelle<sup>1</sup>. Le malheur de sir Baker — il l'a reconnu lui-même — est d'avoir suivi trop à la lettre les instructions reçues. Aussi la tâche dévolue au colonel Gordon consistait-elle d'abord à asseoir sur des bases plus solides l'autorité du conquérant, puis à lui

<sup>1</sup> On prétend même qu'il subsiste encore sur le sol français, dans le midi de l'Algérie. On nous a cité des commerçants français, dans le midi de la province d'Oran, qui achèteraient des esclaves pour se procurer la main-d'œuvre nécessaire; seulement, ceux-ci passent aussitôt à l'état d'hommes libres. Il n'en serait toutefois pas de même, si nos renseignements sont exacts, chez certaines tribus arabes, installées sur le sol français, dans la région sus-nommée, où les esclaves restent esclaves jusqu'au jour où ils apprennent que la loi française les fait libres; alors ils se sauvent. Le gouverneur général de notre colonie ferait bien de porter son attention sur cette question et de ne pas s'en rapporter à cet égard aux rapports officiels qui pourraient lui être remis. Une enquête spéciale faite par des personnes choisies avec soin pourrait seule éclaircir ce point délicat.

---

réconcilier, par une habile politique, l'esprit des populations, tout en s'efforçant de faire abandonner peu à peu, pour d'autres branches de trafic plus lucratives, le commerce des esclaves à ceux qui le pratiquaient encore.

Les tempêtes des premiers jours ont fait place à une période relativement plus calme. La nouvelle politique, qui consiste à ménager toutes les susceptibilités, permettra-t-elle à l'Égypte d'atteindre le but auquel elle vise? C'est à l'avenir de répondre.

Quoi qu'il en soit, la puissance égyptienne semble, depuis cette époque, avoir pris décidément racine. Les hostilités ont cessé; les troupes sont paisiblement réparties sur toute l'étendue du territoire, et l'autorité du Khédivé est reconnue sans contestation jusqu'à la rivière *Somerset* ou *Victoria* (2° de latitude nord). Le drapeau égyptien flotte déjà sur les rives du *Mroutan* (ou lac Albert), mais l'organisation politique de ces récentes conquêtes n'est pas encore arrêtée. La province équatoriale, sur laquelle le colonel Gordon exerce la souveraineté la plus absolue, s'étend jusqu'à l'*Ounyoro*. Ce pays et son roi jouissent encore d'une indépendance relative; c'est ce même principicule qui, lors du passage de Baker à *Masindi*, chercha à l'empoisonner, lui et son escorte. Comme il ne cessait de témoigner au gouvernement égyptien une sourde hostilité, Gordon pacha se

vit contraint d'opérer contre lui. Aujourd'hui, ce roi n'existe plus, et Aufina, un autre chef, instrument du nouveau pouvoir, a été mis à sa place. Le district limitrophe d'*Ouganda* a été respecté, son chef ayant depuis longtemps noué des relations amicales avec la vice-royauté égyptienne.

Au commencement de l'année 1875, les garnisons égyptiennes étaient réparties ainsi qu'il suit dans les diverses localités du gouvernement :

1° Au midi du confluent du Sobat avec le Bahr-el-Abiad (nom du Nil dans son parcours central), et sur l'emplacement d'un ancien fort turc, 80 hommes, avec un petit poste à quatre journées plus à l'est;

2° A *Ghaba-Chambil* (ou Gaba-el-Chambil), sur la rive gauche du Bahr-el-Djebel, dans le district de *Kitch-Soh*, avec détachement à *Rohl* (voir la carte du nord-est de l'Afrique de Stieler). Dans la carte de Stieler, cette partie du fleuve porte encore le nom de Bahr-el-Abiad;

3° Dans le district de *Bor* plus au sud, sur la rive droite du Bahr-el-Djebel, 100 hommes (détachement à *Jemalh* et *Ook*);

4° A *Ladô*, dans le district de *Bari*, sur la rive gauche du Bahr-el-Djebel et au sud du *Djebel-Lado* ou *Nyerkani*. — Gondokoro ayant dû être abandonné, cette autre localité est devenue la station principale et la résidence du gouvernement (100 hommes);

5° A *Ouania*, dans le district de *Moro*, situé assez loin à l'est du district de *Kochi*, sur la rivière *leï*, avec détachements dans les districts voisins de *Moundo* et de *Makraka* (le pays des *Niam-Niam*);

6° A *Redjiaf*, au sud de *Gondokoro*, sur la rive gauche de *Bahr-el-Djebel* et au pied du *Djebel-Redjiaf* (garnison 100 hommes);

7° A *Laboré*, à l'est du *Bahr-el-Djebel*, par 4° de latitude nord;

8° A *Doufli*, située sur la rive gauche, vis à vis d'*Ibrahimia* ou *Apuddo*, au coude que fait faire au Nil le *Djebel* ou mont *Koukai*;

9° A *Fatiko*, par 3° 1'26" de latitude nord et 32° 27' 49" de longitude est (Greenwich);

10° A *Foveira* ou *Faouira*, sur la rive gauche du *Somerset*, un peu au dessus des cataractes de *Katouma*<sup>1</sup>.

Il faut remarquer que toute cette région est extrêmement élevée. A *Gondokoro*, l'altitude

<sup>1</sup> Voir les *Mittheilungen de la Société de Géographie* de Vienne; communication du consul *Hansal*, cahier n° 5, 1875. — *E. Marno*, même publication, cahier n° 4, avec carte. — *Hansal* donne, en outre, les stations suivantes : *Fabo*, à l'ouest de *Fatiko*, et *Magonga*, mais sans de plus amples détails. Ce dernier nom s'applique peut-être à la même contrée que le *Magoungo* de *Baker*, à l'embouchure du *Somerset* dans le *Mvoutan*. La carte de *E. Marno* indique la situation de ces localités, mais elle ne les signale pas comme occupées par *Gordon*.

---

était déjà de 609 mètres; à Ibrahimia, elle n'atteint encore que 690 mètres; mais à Faouira, on est déjà à 1,060 mètres.

Baker avait autrefois formé le projet de naviguer sur le Mvoutan et amené dans ce but de Gondokoro un vapeur en fer démontable. Gordon en a fait usage.

En novembre 1874, deux officiers du génie anglais, MM. *Watson* et *Chippendale*, le rejoignaient à *Ladô*, pour surveiller le transport du vapeur jusqu'à *Doufli*, la partie du *Bahr-el-Djebel*, comprise entre ces deux points, étant impropre à la navigation, par suite des nombreuses cataractes qui s'y trouvent; antérieurement déjà, l'ingénieur *J. Kemp* avait été chargé par le colonel Gordon de l'exploration du *Bahr-el-Djebel*, entre *Redjiaf* et *Doufli*. Le premier de tous les voyageurs auquel il avait été donné de voir le Nil au delà de *Gondokoro*, il avait pu longer sur la rive gauche le cours du fleuve, ce qui lui avait permis d'en déterminer exactement le tracé.

Au point de vue pratique, cette partie du fleuve est évidemment la moins importante, puisque les nombreuses cataractes qui s'y trouvent rendent la navigation impraticable; mais il n'était cependant pas sans intérêt, au point de vue des connaissances géographiques, d'avoir des données certaines sur cette partie du Nil.

*Kemp* effectua son exploration en septembre



et octobre 1874, et, du récit déjà très concis de son itinéraire, nous extrayons les renseignements ci-après : de *Redjiaf* au *Kya*, on compte 42 milles anglais (56 kilomètres). La première cataracte est à 12 milles (16 kilomètres) de *Redjiaf*, et la seconde à l'embouchure du *Kya*. Ce cours d'eau, assez volumineux, vient de l'ouest et, au dire des indigènes et des Arabes, il descendrait des monts *Koukou*. Ses rives sont escarpées. A 5 mètres au dessus de son embouchure, il forme une chute de 50 à 60 pieds (anglais) de haut (20 mètres environ). Du *Kya* à *Doufli*, on a constaté une distance de 92 milles (122 kilomètres environ). A 72 milles (96 kilomètres) du *Kya* apparaissent les premières cataractes. A *Doufli*, le fleuve est resserré par les deux chaînes de hauteurs qui, après l'avoir longé sur une certaine longueur, viennent brusquement se terminer en ce point.

Il restait alors à explorer la partie du Bahr-el-Djebel, comprise entre *Doufli* et l'endroit où ce fleuve sort du *Mvoulan*. Par suite du départ de *Kemp* et de *Watson* et de la mort de *Linant de Bellefond*, *Chippendale* se trouva seul chargé de cette tâche. Le voyage qu'il entreprit en mars 1875, l'amena près du village de *Fachora*, situé à une certaine distance du lac, mais il ne put obtenir des renseignements certains sur l'endroit où le fleuve sort du lac; quoiqu'il ne fût qu'à trois journées de ses rives; une épidémie

de petite vérole, qui sévissait dans la région, contraignit *Chippendale* à abandonner une entreprise que le succès semblait devoir couronner.

Ce ne fut qu'en mars et avril 1876 qu'un autre ingénieur de *Gordon*, le *signor Gessi*, put, en remontant le Nil blanc depuis Douffi jusque dans le *Mvoutan*, établir la certitude de l'écoulement de ce lac par le Bahr-el-Djebel et de la parfaite navigabilité de cette partie du fleuve.

Le 10 juin 1876, le général *Stone pacha*, président de la Société de géographie du Caire, s'empressait de communiquer à *sir Henry Rawlinson*, président de la Société de géographie de Londres, un télégramme de *Gordon pacha*, en date du 29 avril 1876. *Gessi* avait quitté Douffi, le 8 mars précédent, avec deux chaloupes en fer et le vapeur le *Khédive*; le 31 mars, il était à *Magoungo*, contraint de se rendre à *Aufina*, où il devait rejoindre *Mahomed-Aga-Wal-el-Mek*. Après quelques jours de repos, il revint, le 12 avril, à *Magoungo*, où possession était prise, au nom du vice-roi, des rives de l'*Albert Nyanza*. Le 15 avril, *Gessi* partait pour l'exploration du lac. — Le 19, il estimait sa longueur à 140 milles anglais (186 kilomètres environ) et sa largeur à 50 milles. D'après son récit, le lac serait borné, à son extrémité méridionale, par des bois; l'eau, dans cette partie du cours du fleuve, n'aurait qu'une profondeur très

---

minime. A l'ouest, le lac est entouré d'une haute chaîne de collines et de grands bois, de telle sorte que l'impossibilité d'un passage paraîtrait exister dans cette direction ; à l'est, le voyageur vit un cours d'eau se déversant dans un lac, mais il ne put le remonter à cause des nombreux obstacles qu'il aurait eu à surmonter. Gessi était accompagné dans son exploration par l'enseigne *Saidetga* et 12 soldats.

#### EXPLORATION DE GESSI.

Gessi a, en effet, été chargé par le colonel Gordon d'explorer la partie encore inconnue du Nil entre *Doufli* et le *Mvoutan*, de déterminer la position de *Magoungo*, de se mettre en contact avec les troupes égyptiennes stationnées sur la rive orientale du lac, enfin d'en entreprendre la navigation.

Deux barques en fer, de 30 pieds de longueur, furent mises à sa disposition, et, bien muni de tout ce qui pouvait être nécessaire, il entreprenait le 7 mars son voyage, accompagné de 18 matelots et de 12 soldats. Il avait, de plus, comme compagnon de route, l'Italien *Piaggia*, faisant également partie de l'état-major de Gordon et déjà connu par ses voyages sur le Haut-Nil.

Sur un parcours d'environ 164 milles anglais

---

(250 kilomètres) entre *Doufli* et le *Mvoutan*, le Nil est un fleuve puissant, profond et partout navigable, présentant en certains endroits une largeur de 700 yards (640 mètres). Aux  $\frac{2}{3}$  environ de ce parcours à partir de *Doufli*, un grand cours d'eau au courant très rapide et ayant à son confluent une largeur de 200 yards (180 mètres) se déverse dans le Nil. Ce fleuve proviendrait de la direction du N.-N.-O. et d'une région située, au dire des indigènes, très avant dans les terres. Gordon l'identifie avec le *Yeh* ou *Djeï*, qui, d'après le dire de *Petherick*, se détache, vers 7°20 de latitude nord, du *Bahr-Djemil*, qui lui-même se jette dans le Nil Blanc. Les contrées riveraines sont extrêmement peuplées et offrent les productions les plus variées (sésame, bananes, miel, tabac, pois). L'élevage du bétail paraît être la principale industrie de ces populations, qui semblent jouir de la plus grande prospérité.

La saison des pluies, un vent peu favorable, le courant contraire retardèrent la navigation, et ce ne fut que le 18 mars que Gessi atteignit le *Mvoutan*; mais, là encore, il eut à subir les tempêtes équinoxiales, qui le contraignirent à chercher un refuge sur la rive septentrionale du lac. Le 20 mars, l'aspect tranquille des eaux pouvant lui faire espérer un vent favorable, le voyageur tenta la traversée. Mais, arrivé en vue de la rive, il fut assailli par un violent

vent de terre qui vint mettre obstacle à son atterrage.

Le vent devenait de plus en plus fort, le lac lui-même s'agitait et la rive sablonneuse n'offrait aucun site favorable pour une descente. Les chaloupes furent donc obligées de fuir devant la tempête; après une course de 35 à 40 milles (62 kilomètres), Gessi aperçut un promontoire qui semblait devoir lui offrir un refuge pour la nuit orageuse qui s'annonçait. Mais son espoir fut de nouveau déçu; des milliers d'indigènes, sujets de *Kaba-Réga*, occupaient le rivage, paraissant animés des dispositions les plus hostiles; des groupes considérables suivaient sur le rivage la marche des canots, comptant que, tôt ou tard, la tempête les jetterait à la côte; mais enfin, lassés de leur poursuite, leurs bandes menaçantes se dispersèrent, et le navigateur put mouiller alors dans une baie qui s'offrait à lui; malheureusement; le fond de sable ne présentait qu'une résistance très limitée; les chaloupes chassèrent sur leurs ancres et furent totalement jetées sur le rivage. Tous les approvisionnements étaient perdus. La situation se tendait de plus en plus. Heureusement, les sauvages habitant la contrée ne s'aperçurent pas de la position critique des navigateurs, qui, le matin étant venu et la tempête s'étant également calmée, remirent leurs embarcations à flot. Le 20 mars, les voyageurs revenaient à *Magoungo*. L'ac-

cueil hostile qui leur fut fait ne leur laissait d'autre alternative que de remonter le Somerset jusqu'aux cataractes de *Marchison*, afin d'y chercher, dans un village soumis au chef *Aufina*, une station de refuge, d'où il serait possible d'entrer en relations avec le commandant des troupes égyptiennes les plus rapprochées.

Après 10 jours de navigation, Gessi eut avis de l'arrivée sur le Somerset de *Mohammed-Aga-Wal-el-Mek*. S'étant abouché avec ce commandant de troupes, il se remit en route pour l'exploration du lac. Il signalait le 12 avril sa présence à *Magoungo* par la prise de possession, au nom du Khédive, de toute la contrée riveraine ; le même jour, avant la tombée de la nuit, les premières îles, situées à 5 ou 6 milles (18 ou 19 kilomètres) de la côte, offraient un abri aux navigateurs. La journée du 14 amena la découverte de trois chutes d'eau qui, d'après les indigènes établis dans le voisinage de la seconde, portaient les noms de *Mouina*, *Wahamba*, *Nanza*, et appartiennent à un grand fleuve, le *Tisa*, que *Gessi* croit être le *Kaigiri* de Baker.

D'après le dire des nègres, ce cours d'eau viendrait de l'Ouganda, mais sa source leur était inconnue, quoiqu'ils se fussent souvent avancés loin dans les terres pour les besoins du commerce. Le 16, l'expédition mouillait dans

une excellente baie de 250 yards (227 mètres) de large sur 700 (640 mètres) de profondeur, que Baker place dans la région nommée par lui *Vacovia*; mais ce nom n'avait plus de raison d'être, les tribus qui le portaient ayant été chassées et remplacées par d'autres. Aussi Gessi baptisa cette baie du nom de *Port Choubra*. Le 17 avril, à 50 lieues environ de Port Choubra, l'explorateur atteignit l'embouchure d'un fleuve, qu'il remonta pendant 7 lieues environ; mais, bientôt, sa marche fut arrêtée par la plantureuse végétation fluviale et par une chute d'eau de 500 pieds (169 mètres). Sur la rive gauche se trouvait un petit village, dont les habitants s'étaient enfuis avec tout leur avoir. Grâce à quelques présents, Gessi réussit à les amener et à se procurer des renseignements. Suivant eux, il ne pourrait continuer sa navigation sur le lac, l'eau n'ayant plus au delà que la hauteur du genou. L'extrémité méridionale du Mvoutan se terminerait par une vaste forêt, dite forêt d'*Ambatch*, au sol marécageux. Derrière cette forêt s'étendait une plaine, limitée elle-même par une chaîne de hauteurs. Le 19 avril, l'expédition quittait cette station à la recherche d'un passage à travers la forêt d'*Ambatch*; mais toutes les tentatives de ce genre demeurèrent infructueuses, les arbres étant tellement rapprochés, que les indigènes eux-mêmes, dans leurs plus petits canots, ne parviennent pas à forcer

---

cette infranchissable barrière. A tout instant, les embarcations touchaient le fond, l'eau n'ayant pas une profondeur de plus de 2 pieds à 2 1/2 pieds (moins de 1 mètre). Elle est de couleur noirâtre et elle n'est pas potable; elle repose sur un fond sablonneux; on n'y observe pas la moindre trace de courant. Du haut du mât de sa chaloupe, Gessi put s'assurer que la forêt s'étend encore loin au sud et qu'elle est suivie d'une plaine, couverte de végétation, allant jusqu'aux montagnes. Les hauteurs qui longent les deux rives du lac ne semblaient pourtant pas se rejoindre dans cette direction, laissant facilement admettre l'existence d'une vallée entre elles.

Après une navigation de 40 lieues, Gessi atteignit la rive opposée et chercha à nouer des relations avec les habitants d'un village côtier. Mais, devant leur hostilité bien manifeste, il dut renoncer à son projet. Dans la nuit, la *Nogara* (sorte de tambour) appela aux armes les guerriers de la contrée et, avec le jour, on put apercevoir des milliers d'indigènes cherchant à se dissimuler dans les hautes herbes. Il fallut poursuivre sa route, et, au bout d'une heure, on arrivait devant un autre village dont la population paraissait être animée de dispositions plus amicales. *Matoungolo*, le cheik de ce village, affirma qu'il n'existait aucune espèce de cours d'eau à l'extrémité méridionale du M'voutan; il



savait aussi que, derrière la forêt d'Ambatch, il existe une plaine de sable couverte de broussailles; l'eau, d'après lui, devait déjà disparaître à la moitié environ de l'étendue de la forêt.

Le pays environnant s'appelle *Vanda* et les habitants sont soupçonnés de cannibalisme. Sur la rive orientale comme sur la rive occidentale, la chaîne des hauteurs se termine au-dessus du lac en berges escarpées, couvertes de quelques broussailles.

Toutes les tentatives faites pour trouver un passage vers le sud étaient restées stériles. Comme les renseignements fournis par les indigènes (et recueillis sur les deux rives) étaient en parfaite concordance, comme enfin le manque absolu de courant, la faible profondeur et le fond sablonneux semblaient indiquer assez bien qu'il n'y avait pas lieu de soupçonner davantage l'existence d'un cours d'eau dans cette partie du lac, Gessi s'estima suffisamment renseigné et résolut de se mettre en route pour revenir.

Une violente tempête assaillit alors l'expédition; mais le temps se remit au beau; le 29 avril, elle arrivait à *Kerri*.

Le *Mvoutan*, que Gessi vient d'explorer le premier, va bientôt recevoir de nouveaux visiteurs.

Le 30 mai, le voyageur anglais *Lucas* rejoit-

gnait, à *Kerri*, après avoir eu à lutter contre des difficultés de toute sorte, le général Gordon.

Tous deux avaient l'intention de refaire, avec le vapeur *le Khédive*, l'expédition de Gessi et de vérifier les renseignements fournis par lui. Lucas devait essayer d'atteindre la pointe méridionale du M'voutan, puis se diriger au sud-ouest vers *Nyangoué*, situé sur le Loualaba, qui est peut-être l'affluent du Congo ou, selon le Dr Pogge, de Berlin, celui de l'Ogooué. Toutefois, la première hypothèse nous paraît être la plus vraisemblable.

D'après de récentes nouvelles, ce voyageur aurait été retenu par l'état de sa santé. Gordon seul s'est mis en route.

La communication faite par le *Foreign Office* à la Société de géographie de Londres (séance du 26 juin 1876, — *Proceedings Roy. Geog. Society*, vol. XX, p. 473) nous renseigne sur cette marche de Gordon. Il s'est porté sur le Somerset, dans le district de *M'rrouli* et une station a été établie à *Masindi*, capitale de l'Onnioro.

Kaba-Réga, souverain du pays, qui, comme nous l'avons dit, n'avait cessé de se montrer hostile au gouvernement égyptien, avait été obligé de chercher son salut dans la fuite. Aufina avait été mis à sa place dans l'Onnioro. Rionga, expulsé par Kaba-Réga, et qui, depuis plusieurs

---

années, s'était placé sous le protectorat de l'Égypte, fut investi à M'rouli des mêmes pouvoirs qu'Aufina à Masindi. Le Nom-Aga, officier distingué et possédant une parfaite connaissance du pays, fut envoyé pour établir deux stations, l'une dans l'Ouandongani, l'autre sur les rives du Victoria-Nyanza, dans le voisinage des chutes du Ripon, situées sur le Nil Victoria. On occupa également Magoungo.

Aujourd'hui, tout le pays qui entoure les lacs Albert et Victoria se trouve placé sous la domination de l'Égypte. Le colonel Gordon peut donc désormais espérer que, d'ici à une ou deux années, les communications entre les différentes stations établies par ses soins offriront une telle sécurité, que tout voyageur, touriste ou négociant, pourra, sans aucune crainte, parcourir ces vastes régions. Dans tous les cas, l'extension de la puissance égyptienne dans l'Afrique équatoriale ne peut qu'être favorable au développement de la civilisation européenne en Afrique, en même temps qu'elle sert d'une manière efficace les intérêts de la science qui nous intéresse le plus spécialement.

## LE DAR-FOUR.

## I

Pour compléter l'exposé de la question dont nous avons entrepris l'examen, il nous reste à parler des progrès qu'a faits, depuis quelques années, la domination égyptienne dans les régions qui limitent à l'ouest son étroit territoire.

La conquête du Dar-Four par les troupes égyptiennes est depuis longtemps un fait accompli. Brahim, fils du sultan Mohammed ben Hassin, qui avait régné 35 ans, prit, au printemps 1873, la direction des affaires. A l'automne de l'année suivante, il essuyait, du fait de Ziber pacha, la défaite de Ménouatchi, à trois journées de marche au sud de Facher. Son oncle, le prince Hasseballah, se jetait, avec ce qui lui restait de forces, dans le massif montagneux de Manâ et cherchait, dans cette position, défensive par excellence, inabordable de tous côtés, à maintenir aussi longtemps que possible l'indépendance de son pays.

Pendant que l'intelligent gouverneur général du Soudan égyptien, Ismaïl pacha Ayab, gagnait à sa cause, par ses sages et énergiques mesures, les habitants des provinces de l'est et

de Facher, l'audacieux Ziber pacha s'avancait sans hésitation dans le massif central et établissait son quartier général à Toria, capitale historique du royaume, dont il faisait sa base d'opération. Peu de temps après, le frère aîné du roi déchu, le prince Abderrhaman, faisait sa soumission au vainqueur et, dès les premiers jours de 1875, le Khédivé pouvait être avisé que Hasserballah, le dernier défenseur de l'indépendance nationale, s'était volontairement rendu à la raison du plus fort.

Ces événements politiques précités n'avaient pas permis au D<sup>r</sup> Nachtigal, venant du Ouadaï, de parcourir en tous sens le Dar-Four; il avait dû se borner à le traverser de l'est à l'ouest et à recueillir sur son passage quelques renseignements généraux qui, malgré leur insuffisance, jettent cependant un nouveau jour sur ce pays, que sa récente annexion à la vice-royauté place dans de toutes nouvelles conditions.

Jusqu'au récent voyage du D<sup>r</sup> Nachtigal, le Dar-Four était un pays peu connu. Durant les dernières années du siècle écoulé, Browne avait visité cette contrée; mais, arrivé par le nord, il s'était contenté de voir Kobé et Facher et n'avait pu recueillir que peu de renseignements.

Dans la suite, un musulman distingué, le cheik Mohammed el Founsi, faisait profiter, au Caire, le monde géographique des nombreuses connaissances qu'un long séjour dans le Dar-Four

lui avait permis d'acquérir; la science doit aussi témoigner sa reconnaissance au sultan Teima, l'ancien résident de Tarfer, au Kordofan, avant que cette province fût acquise à l'Égypte. Plus tard, un Français, le D<sup>r</sup> Cuny, résida longtemps dans le pays. Notre malheureux compagnon succomba à la fièvre, et sa mort fut si rapide que l'on crut longtemps à un empoisonnement; ses papiers, soigneusement recueillis après sa mort par le sultan Hassin et enfermés dans des coffrets, furent malheureusement commises à la garde d'un fonctionnaire peu soucieux, de telle sorte que lorsqu'on voulut les envoyer en Égypte, il se trouva que les coffrets étaient vides.

A l'ouest du Dar-Four se trouve le royaume du Wadaï ou Ouadaï; une seule route de caravane relie Abech à Facher. A trois journées de marche d'Abech se trouve le puits de Bir-Touil, résidence du gouverneur du district de l'est, chargé de recueillir l'impôt que paient les caravanes et de leur fournir une sauvegarde ou une escorte pour les protéger contre les fractions indépendantes des Massalat, hordes sauvages et pillardes qui battent la zone séparant le Dar-Four du Ouadaï.

Avec Kab-Kabra, on atteint le pied du Djebel-Marrâ, massif à partir duquel le pays s'étend en pente continue jusqu'au lac Tchad, cette grande dépression de l'Afrique centrale, dans le Bornou. Si l'on adopte pour ce lac la cote de 800 pieds

---

(267 mètr.) au-dessus du niveau de la mer, Abech doit porter celle de 1,500 (500 mètr.), et Tineal celle de 2,300 (767 mètr.). Le point culminant du pays, le Djebel-Marrâ, atteindrait environ 3,500 pieds (1,167 mètr.).

Le désir du D<sup>r</sup> Nachtigal de parcourir les parties sud et sud-ouest du Dar-Four, dut être abandonné, en présence du fanatisme religieux et politique de la population, qui ne voulait voir dans le voyageur qu'un espion à la solde du gouvernement égyptien.

Le Djebel-Marrâ, qui occupe la partie centrale du Dar-Four, mesure, du nord au sud, une étendue d'environ quatre journées de marche, et de l'est à l'ouest, deux journées et demie. De ce massif s'échappent, dans les directions du sud et de l'ouest, une quantité innombrable de cours d'eau, dont quelques-uns d'une certaine importance : l'Ouadi-Gentil, l'Ouadi-Boulboul, l'Ouadi-el-Kô, auxquels le pays doit toute sa valeur et toute sa fertilité. Par suite de cette disposition hydrographique, le nord et l'est sont beaucoup moins fertiles que le sud, le sud-ouest et l'ouest. Au nord, le sol est rocailleux et sablonneux. A l'est on ne rencontre que des sables. Par contre, on trouve, au sud, au sud-ouest et à l'ouest, de nombreuses vallées avec une excellente terre végétale.

La population et la culture se répartissent conformément à l'aspect du territoire. Le centre,

l'ouest, le sud-ouest et le sud ont une population très-dense, tandis que dans l'est et le nord elle est rare et clair-semée.

Les céréales, une rareté dans l'Afrique centrale, viennent à merveille dans les districts montagneux. Le sorgho, les oignons, le poivre, les arbres fruitiers sont également cultivés et réussissent fort bien. Dans les districts du nord et de l'est, les arbres fruitiers et les légumes sont en grande souffrance.

Tandis que l'ouest, le sud-ouest, le sud et le sud-est sont riches en bestiaux, chèvres et moutons qui ont une fort belle apparence et qui sont bien supérieurs à ceux du Ouadaï et du Bornou, le nord et l'est s'adonnent de préférence à l'élevage du chameau. Le voisinage de l'Égypte et les nécessités des transactions commerciales donnent à ces animaux une valeur beaucoup plus considérable que celle qui leur est attribuée dans le Ouadaï.

L'histoire du pays est plongée dans des ténèbres qui n'ont pu jusqu'à présent être dissipés que d'une manière fort incomplète. On ne commence à se rendre un compte exact des événements qu'à dater de l'avènement du roi Soliman-Solon, qui refoula les Dadso-Timdeur (habitants du Djebel-Marrâ) dans leurs montagnes, affermit l'autorité royale et introduisit ou établit l'islamisme dans le pays. Son règne dura 41 ans (1596-1637). Son petit-fils, Ahmed-Bokr, fit de la



---

religion de Mahomet, qui n'était encore que celle des castes privilégiées, la religion de la nation. Son glorieux règne eut une durée de 40 ans (1732), et il étendit sa souveraineté jusque sur les bords du Nil. Après lui vint le fils de Mohammed-Dama qui, dès son avènement au trône, fit assassiner deux de ses frères. Ce monstre régna dix ans. Abder-Rohman, un prince éclairé, qui mourut en 1799, fit de Tendelti<sup>1</sup> la résidence officielle du souverain du pays. Ce fut sous son règne que l'Anglais Browne visita le Dar-Four. Sous le prince Mohammed-el-Tadhl, qui mourut en 1839, le Dar-Four perdit le Kordofan. La longue lutte qui s'était élevée entre le Dar-Four et le Ouadaï, se terminait également vers cette époque par l'avènement au trône de ce dernier pays du prince fugitif Mohammed, chérif des Abassides. Le troisième de ses fils, Mohammed-Hamon, lui succéda et mourut, après un règne de 25 ans, lors de l'arrivée de Nachtigal dans le Ouadaï. Son petit-fils, Brahim, prit sa succession; ce prince, par son imprudence, attira sur lui la colère du gouvernement égyptien. L'expédition dirigée par le Khédivé fut fatale à l'indépendance du Dar-Four, qui expira avec son souverain sur le champ de bataille de Mé nououatchi.

<sup>1</sup> C'est l'ancien nom de Fachet.

## II

Après la conquête, il restait à reconnaître le pays et les routes qui y conduisent.

Le colonel Pardy fut chargé d'explorer tout le pays entre Dongola et El-Fach ou Facher, capitale du Dar-Four, tandis qu'une autre expédition, sous les ordres du colonel Colston, se dirigeait plus au sud vers El-Obéid, dans le Kordofan.

Le *Moniteur Égyptien* du 7 juillet 1875 donne un récit du chef d'état-major Stone sur la marche de Purdy.

Au sortir de Dongola, on traverse, pendant une journée et demie, un pays aride et dépourvu de végétation, puis on arrive dans la large vallée de l'Ouadi-Mhal, dont les eaux, durant la saison des pluies, se déversent dans le Nil près d'Abou-Gor. Sur la route entre l'Ouadi-Mhal et Mathoul, on ne rencontre que trois puits d'une profondeur de douze pieds, dont deux seulement fournissent de l'eau potable. De Mathoul on suit, pendant une longue journée de marche, la vallée de l'Ouadi-Mhal jusqu'à El-Hammadiéh. Malgré leur profondeur de douze pieds, les trois puits qu'on y trouve fournissent, pendant la saison des chaleurs, de l'eau en si minime quantité, que le colonel fit creuser cinq nouveaux puits, afin de pouvoir alimenter les troupes de passage.

---

A El-Hammadiéh, la route quitte la vallée du fleuve, court vers l'est et suit le pied du Djebel-Aïn, sorte de plateau, dont l'élévation moyenne au-dessus de la plaine est d'environ 90 mètres. Après trois journées de marche à travers la plaine, on atteint Aïn-Hamid, où l'on trouve dans un ravin trois grosses sources qui remplissent d'une eau excellente un vaste réservoir. Au delà de Aïn-Hamid, la route descend de nouveau sur l'Ouadi-Mhal; il faut deux heures pour atteindre sa rive orientale, puis on suit cette rive pendant trois journées pour arriver aux puits de Baggariéh. — Dans les douze puits qui existent là, l'eau s'élève à une profondeur de vingt pieds. — A une heure au delà de Baggariéh, on trouve douze nouveaux puits, mais peu abondants. A trois journées de Baggariéh, sur la rive ouest de l'Ouadi-Mhal, on rencontre le village de Om-Bedi, le premier situé sur la route. — Les 4,000 habitants de ce village sont des Arabes Hamäi, dont une partie est établie ici et l'autre dans le Kordofan. Malgré la grande quantité d'eau, les habitants ne s'adonnent pas du tout à la culture; ce sont d'adroits chasseurs et ils possèdent d'immenses troupeaux. Le colonel Purdy estime la quantité de bétail qu'ils possèdent à 30,000 chameaux, 2,000 chevaux, autant de bœufs et une quantité innombrable de moutons et de chèvres. Chaque homme de la tribu est armé d'un fusil à deux coups, d'une

lance et d'un sabre. — Pendant la saison des pluies, ces Arabes demeurent à Om-Bedi, mais ils quittent ensuite le village pour aller, avec leurs bestiaux, à la recherche de pâturages. Près de Om-Bedi on trouve, dans une sorte de bas-fond, 504 puits d'une profondeur de vingt pieds. — A une journée de Om-Bedi, on rencontre le Djebel-Zerrah, où il existe également des puits, mais qui, pour le moment, sont d'un accès difficile. — Après deux petites marches, on atteint Karnak, station sur la route d'Obeïd à El-Fach, où on peut remarquer un ancien puits creusé dans le roc et d'une profondeur de 75 mètres. A deux heures au delà se trouve le puits de Botab, qui donne fort peu d'eau. — Après une marche de quatre jours, pendant laquelle le colonel Purdy avait successivement visité les puits d'El-Abiad (31) et d'Argout (35), il arrivait à El-Fach ou Facher, capitale du Dar-Four.

La ville de Tendelti-el-Fach est bâtie sur deux collines de sable, contre lesquelles s'étend un lac ou réservoir. Chaque année ce réservoir se remplit, pendant la saison des pluies, au moyen d'une petite rivière qui vient du nord. On construit alors sur ce petit cours d'eau un barrage qui capte les eaux et en remplit le réservoir. — Cette provision d'eau suffit pendant toute l'année à la population de la ville. — Pendant sept mois, elle se maintient à une certaine hauteur; mais pendant la dernière période de la saison

chaude, on est obligé de creuser de petits puits dans le lit de l'étang. — Le colonel Purdy constata que le climat d'El-Fach est très-sain et agréable, même au plus fort de la chaleur, et, d'après lui, préférable à celui du Caire. — Les soldats égyptiens s'y portaient très-bien; ceux du Soudan, par contre, le supportaient moins aisément.

Un service postal entre le Caire et El-Fach a été établi et demande 35 jours; mais, lorsque la nouvelle route, reconnue par le colonel Purdy, aura été déclarée officielle, la durée du voyage sera réduite à 25 jours.

D'après l'*Augsburgische Allgemeine Zeitung*, le colonel Colston serait au Caire, revenu de son expédition dans un parfait état de santé.

Linet Purdy-Bey, continuant son œuvre d'exploration dans le Dar-Four, a relevé topographiquement tout le pays et entrepris au sud une excursion jusqu'à la frontière du Dar-Fertit et aux célèbres mines de cuivre de Hoffarat-el-Nahas.

Il convient également de relater ici le voyage entrepris par Ernest Marnò, de Ladó, au Markraka.

Par l'intermédiaire du consul américain Hansal, en résidence à Khartoum, le colonel Gordon avait fait demander à la Société de géographie de Vienne un naturaliste autrichien qu'il désirait s'adjoindre dans son expédition aux sources du Nil.

Ernest Marnó, déjà connu par ses voyages dans le Soudan, se déclara disposé à remplir cette mission. Quarante-deux jours après son départ de Vienne, il arrivait à Khartoum, où il fut très-bien reçu par le fèkir du colonel Gordon et où il se munit de tous les objets nécessaires à un long voyage. Une navigation de 310 heures l'amenait le 31 décembre à Ladó, quartier général de Gordon. — Gondokoro ou Ismaïlia avait, en effet, dû être abandonné, le bras principal du Bahr-el-Djebel s'étant, dans les vingt dernières années, complètement éloigné de la rive escarpée sur laquelle est assise Gondokoro, pour s'étendre vers l'ouest. Il en est résulté que Gondokoro, n'étant plus baigné que par un *chor* ou bras secondaire, est devenu inhabitable par suite des miasmes qui émanent des eaux stagnantes.

L'espérance qu'avait Marnó de continuer son voyage jusqu'aux grands lacs fut bientôt déçue. Le colonel Gordon lui témoigna beaucoup de mauvaise volonté et alla jusqu'à lui refuser les porteurs et les soldats d'escorte, si bien que le voyageur autrichien fut forcé de retourner à Kharthoum, où il fut assez heureux pour pouvoir s'adjoindre au voyage que le colonel Long allait entreprendre de Ladó au Makraka.

Partis le 31 janvier 1875 de Ladó, les voyageurs atteignaient, le 18 février, en se maintenant constamment dans la direction de l'ouest, Seriba-Fodol-Allas, leur point extrême. Le

14 mars, ils revenaient à leur point de départ. Les résultats géographiques de cette tournée ne pouvaient guère être remarquables, le pays ayant déjà été parcouru par de nombreux voyageurs (Morlang, 1859; De Bono, Peney, 1861; Pelherick, 1863). Marnó et Long se sont contentés de reconnaître une nouvelle route située plus au sud que celles déjà suivies.

Lorsque, partis de Zanzibar, le capitaine Speke et le capitaine Grant (aujourd'hui colonel) eurent visité, pour la seconde fois, en 1862, le Victoria Nyanza, Speke adressa, des bords du Nil, à Sir Roderick Murchison, président de la Société royale de géographie de Londres, le fameux télégramme "*The Nil is settled*", c'est-à-dire "le problème du Nil est résolu." Cette hardiesse, que ne motivait pas une exploration suffisamment complète, a, depuis, bien souvent encouru le blâme et la critique. Le voyageur était cependant dans le vrai et les explorations postérieures, plus spécialement les dernières, sont venues donner à la question des sources du Nil, question agitée depuis tant de siècles, une solution entièrement conforme à l'opinion de Speke.

Désireuse de reconnaître la réalité de l'existence d'une vaste mer intérieure dans la partie orientale de l'Afrique équatoriale, sur laquelle la carte établie sur renseignements par les missionnaires Dahardt et Rebmann (Mombas) appelait l'attention du monde savant, la Société de

géographie de Londres confia au capitaine Burton et au lieutenant Speke le soin d'élucider cette question.

Le 14 février 1858, les deux voyageurs partis de Zanzibar arrivaient à Wjiji, sur les rives orientales du Tanganyka, le parcouraient en partie et pouvaient s'assurer que, malgré son étendue considérable, il était loin d'avoir les dimensions que les missionnaires lui attribuaient.

Au retour, Speke faisait seul une pointe d'Ounyam-Yembé vers le nord, et touchait, le 30 juin 1858, à la rive méridionale de l'Oukereou, que la carte confondait en un seul lac avec le Tanganyka. Speke entendit alors parler d'un affluent septentrional de l'Oukereou, et il ne douta pas un seul instant de l'identité de ce cours d'eau avec le Nil. Pour donner suite à ses explorations, il entreprit cette fois, avec le capitaine Grant, un second voyage de découvertes. Les voyageurs allèrent de Zanzibar, par l'Ounya-Yembé, jusqu'à l'Oukereou, longèrent sa rive occidentale et arrivèrent, en 1862, à Ouroudogani, sur le Sommerset, et remontèrent ce cours d'eau jusqu'à sa sortie du lac. — Lors de leur retour, ils perdirent à Ouroudogani, le cours du Sommerset, ne le retrouvèrent qu'à M'rouli et suivirent sa vallée jusqu'aux chutes de Karuma, puis l'abandonnèrent de nouveau pour tomber à Doufilé, sur le Bahi-el-



---

Djebel. D'après les renseignements recueillis, le Sommerset devait prendre, à partir des chutes de Karuma, une direction ouest et apporter le tribut de ses eaux à un lac nommé le Luta-Nzigé ou Albert Miyamza, auquel le Bahi-el-Djebel aurait servi d'écoulement.

A leur arrivée à Gondokoro (1863), ils trouvèrent Sir Samuel Baker; ils lui communiquèrent les renseignements recueillis par eux, et cet homme énergique et entreprenant se mit aussitôt, accompagné de sa fidèle compagne, à la recherche du Luita-Nzigé. Il atteignit le Sommerset un peu au-dessous des chutes de Karuma, le remonta jusqu'à ces chutes, le franchit et arriva, par l'Ounyovo (mars 1864), à Vacovia, sur la rive orientale du Louta-Nzigé ou Nivoutan, comme il entendit qu'on l'appelait. En suivant dans un canot la rive du lac et en se dirigeant vers le nord, il arriva à Magoungo, trouva l'embouchure du Sommerset et le remonta jusqu'à la grande cataracte, qui est à moitié route environ entre le Nivoutan et les chutes de Karuma. Croyant apercevoir, de Magoungo, le point où le Nil Blanc sort du lac, et cette observation étant en concordance avec les renseignements qui lui avaient été fournis par Speke, il jugea inutile de se rendre sur les lieux pour vérifier l'exactitude de ses suppositions. Baker attribuait au Nivoutan une étendue vers le sud beaucoup plus considérable que celle qu'il a en réalité et

qui lui était attribuée par Speke. En 1872, lorsqu'il conquiert, pour le compte du gouvernement égyptien, les régions baignées par le cours supérieur du Nil Blanc, il revit l'Ounyovo et entendit dire aux indigènes que le Nivoutan communiquait, par son extrémité méridionale, avec le Tanganyka. Le capitaine Burton avait eu, lui aussi, cette manière de voir, et considérait, par suite, le Tanganyka comme faisant partie du bassin du Nil; de plus, il ne voyait pas dans le Victoria-Nyanza, comme le voulait Speke, une nappe continue, mais seulement une série de lagunes.

En 1867-1868, Livingstone découvrait, à l'ouest du Tanganyka, le cours du Loualaba; il crut avoir trouvé les sources du Nil; mais, en décembre 1871, il put s'assurer, en compagnie de Stanley, que le Tanganyka n'avait pas d'écoulement vers le Mioustan; puis, le lieutenant Cameron, comme nous l'avons vu, trouva, en 1874, sur la rive occidentale du Tanganyka, le Loukouga, trait d'union de ce lac avec le Loualaba, qui, d'après les découvertes de Stanley, est lui-même un tributaire du Congo.

Cette découverte de Cameron établissait péremptoirement la séparation complète entre le Tanganyka et le bassin du Nil. Le colonel Long, dans un voyage d'exploration, sur lequel nous reviendrons, démontrait que le Sommerset reliait le Nivoutan et l'Oukéréoué. En 1875, Stanley

faisait le tour de ce lac et réduisait à néant l'opinion de Burton.

L'idée de Speke gagnait donc de plus en plus et, pour la faire triompher complètement, il suffisait de donner la preuve de la réunion du Nil Blanc et du Nivoutan. Cette preuve, nous l'avons vu, a été fournie par Gesu.

C'est donc à Speke que revient, indiscutablement et de plein droit, la gloire d'avoir trouvé les sources du Nil.

Le colonel Gordon, à son arrivée à Gondokoro, le 15 avril 1874, envoyait de ce point, dès le 21 du même mois, le colonel Long, de l'état-major égyptien, en mission auprès de M'Tesa, chef du district d'Ouganda. Le but de la mission, confiée au colonel Long, était d'offrir des présents au roi M'Tesa et d'obtenir sur ses États des renseignements portant plutôt sur l'état politique et la statistique du pays que sur des détails géographiques, ceux-ci ayant été déjà, en majeure partie, fournis par Speke et Grant. Accompagné seulement de deux soldats et de deux domestiques, Long arrivait, après une marche de cinquante-huit jours, rendue plus pénible encore par la mauvaise saison, en vue des collines d'Ouganda. Ouganda, dit le voyageur, fait contraste avec le plat et marécageux district de l'Ounyoro. C'est un pays riant et montueux, très-peuplé, mais dont le climat est, pour les Européens, nuisible et anémiant. Les vallées sont fré-

quemment converties en marécages, où s'ébattent de nombreux troupeaux de buffles et d'éléphants. La fièvre y sévit parfois avec véhémence; les indigènes mêmes ne sont pas à l'abri de ses atteintes. Le sol est fertile et offre les productions les plus variées. Le café y croît à l'état sauvage; les Nigandi en mâchent le fruit. — Le tabac de qualité supérieure a quelques analogies avec le Périgne de la Louisiane; cette plante est très-cultivée; il en est de même de la canne à sucre, etc. Tout le pays n'est qu'une forêt de bananiers; le fer s'y trouve à l'état naturel. — La population peut être évaluée à un demi-million d'âmes. Tous les Nigandi, à l'exception de cinquante hommes armés de fusils et qui constituent en quelque sorte la garde du souverain, portent la lance et le bouclier; mais la population est douce et naïve, superstitieuse et craintive et, par suite, nullement guerrière.

M'Tesa règne en prince absolu; depuis quatre ans, il a embrassé l'islamisme, qui a été introduit dans le pays par des trafiquants de Zanzibar; mais il ne sait rien de la pratique de cette religion. Quelques gens du pays possèdent des planches, sur lesquelles sont gravées, en caractères ovales, des passages du Coran. Les heureux possesseurs de ces tablettes sont, de la part de leurs compatriotes, l'objet d'une considération toute spéciale.

La réception faite au colonel Long fut remar-

---

quable. M'Tesa l'appela son frère, lui permit de prendre un siège à côté de lui, ce qui, dans l'esprit des Nigandi, accrut tellement sa considération, qu'ils se prosternèrent à ses pieds. A sa première visite à la cour, M'Tesa fit décapiter trente de ses sujets en l'honneur de son visiteur; lors des visites suivantes, huit à dix. Enfin, après bien des tergiversations, le roi consentit à laisser partir le colonel pour l'Oukéréoué et le Sommerset; mais il fallut encore auparavant, par un sacrifice de sept hommes, se rendre favorable le génie du lac.

C'est sous de pareils auspices que, le 14 juin, Long arrivait à Hurchison-Bay, à trois journées de marche de la résidence royale. Plus de mille guerriers, dans leurs canots d'écorce, le reçurent au bruit des tambours et des trompes.

Un ciel sans nuages permettait de distinguer la rive opposée. L'eau du lac est douce, et sa profondeur varie entre 25 et 35 pieds (entre 8 et 12 mètres). Les craintes superstitieuses des indigènes, craintes qu'il ne put vaincre, l'empêchèrent de dépasser les chutes du Risson. Le voyageur fut, par suite, contraint de retourner auprès de son royal hôte; mais, dès le 19 juillet, il reprenait congé de M'Tesa et gagnait, par la voie de terre, Ouroudogani, où il arriva le 7 août, malade à bout de forces, et, pour comble de malheur, volé et abandonné par ses porteurs. Le surlendemain de son arrivée,

---

Long continuait son voyage. Par 1° 30 de latitude nord, ayant sur sa droite une haute montagne, il pénétrait dans un grand lac, traversé par le fleuve. Assailli par la tempête et privé d'instruments, il resta quarante-huit heures dans l'ignorance absolue de ce qu'il allait devenir. Ce lac, auquel il donna le nom d'Ibrahim-Pacha, paraissait avoir 20 à 25 milles anglais (31 à 37 kilomètres) de large. Le 17, Long eut à soutenir à M'rouli, depuis midi jusqu'au soir, un violent combat contre quatre cents personnes de Kaba-Réga, combat qui, heureusement, tourna à son avantage et se traduisit, pour ses adversaires, par une perte de 82 hommes tués. Lui-même était blessé au visage. Enfin, le 20 août, il atteignit, mourant de faim et épuisé par la maladie, le fort Fooueira, où le commandant égyptien lui fit le plus cordial accueil. Le 15 septembre, Long se remettait en route; le 18 octobre il était à Gondokoro.

A Ouganda, Long avait obtenu de M'Tesa l'engagement de fermer à son ivoire les chemins de Zanzibar et d'assurer au gouvernement égyptien le monopole de ce commerce; il avait enfin exploré la partie septentrionale du Victoria-Nyanza et tout le cours du Bar-el-Abiad, depuis Ouroudogani jusqu'à Fooueira; le fleuve, dit le voyageur, serait navigable, même pour le *Great-Eastern*.

---

Peu de temps après, Long et Stanley visitaient également l'Oukéréoué.

Ici se termine cet exposé de la marche et des progrès des Egyptiens dans l'Afrique centrale. Leur développement de ce côté sert puissamment la cause de la civilisation. Un de ces jours, une voie ferrée permettra peut-être de remonter, en toute sécurité, le Nil jusqu'aux lacs. Les explorations scientifiques dans ces régions deviennent désormais des plus faciles, et les Egyptiens pourront donner un puissant concours à l'Europe dans la réalisation de ce grand projet, dont le roi des Belges a pris l'initiative, de civiliser l'Afrique, d'y ouvrir de nouvelles routes au progrès et d'en extirper entièrement l'esclavage.

EMILE BUJAC.

## DERNIÈRE LETTRE DE STANLEY.



Loanda, 5 septembre 1877.

Pour éviter des explications continuelles, je commencerai par faire quelques remarques sur le nom donné en général au plus considérable des fleuves africains, qui est le troisième du monde comme grandeur.

La rivière " Congo " n'existe pas, en réalité, en Afrique. Il y a une contrée de ce nom qui s'étend au sud d'un grand cours d'eau et qui le suit parallèlement à une distance de cinq ou six milles. Elle occupe la chaîne de hauteurs qui sépare le littoral septentrional des plaines de l'intérieur. Suivant l'exemple des indigènes au milieu desquels ils vivaient, les colons portugais du xv<sup>e</sup> siècle appelaient cette rivière le Congo, comme les indigènes de Middlesex en Angleterre nommaient la Tamise la rivière de Middlesex. Les Kabingas, qui habitent à l'embouchure du fleuve, ainsi que les habitants de la



---

région des cataractes le nomment le " Kwango ", mais les indigènes qui vivent entre le Mosamba et les montagnes du Tala-Mugongo donnent également à la rivière Nkusu, près de sa source, le nom de Kwango. Comme le pays de Congo n'occupe qu'une faible partie des bords du grand fleuve, il n'a pas plus le droit de lui donner son nom que l'un des cent autres districts qu'il arrose.

Je l'ai entendu nommer par une petite tribu près de l'Equateur, le Jkutu ya Congo, ce qui, je suppose, signifie rivière de Congo; mais, après cette contrée, ce nom n'est plus connu et n'est mentionné que dans les livres concernant la côte occidentale de l'Afrique. J'espère que désormais il ne sera plus désigné que sous le nom de " Livingstone ".

Livingstone, qui a découvert le Lualaba, consacra les dernières années de sa vie à explorer les sources de cette rivière, qui sont le Chambezi et le Karungwesi, alimentant le lac Bemba ou Bangweolo. Il suivit le Luapula jusqu'au lac Mweru; mais du lac Mweru jusqu'à la rivière Luama, aucun Européen n'a fait d'observations personnelles sur son cours ou ses affluents. Traversant la contrée en partant du lac Tanganika, Livingstone arriva à Nyangwe. Près de ce dépôt arabe, le Lualaba coule au nord-ouest avec un volume de 124,000 pieds cubes d'eau par seconde. Le célèbre voyageur, manquant

---

d'hommes et d'argent, dut renoncer à continuer ses explorations dans cette direction. Il espérait que le Lualaba n'était autre que le " grand vieux Nil ". Il n'aimait pas, disait-il, à consacrer ses efforts à une autre rivière; il ne voulait à coup sûr pas risquer d'être mangé par les noirs pour découvrir le Congo; il me prouva à moitié qu'il avait raison, et je désirais sincèrement que le bon vieillard ne se vît pas démenti. Des savants, sur lesquels l'influence personnelle de Livingstone n'avait pas pu peser, déclarèrent, d'après ses propres lettres, qu'un aussi fort volume d'eau ne pouvait appartenir au Nil. Non-seulement son volume, mais l'altitude de ce cours d'eau à Nyangwe étaient incompatibles avec cette opinion. On écrivit et on parla beaucoup du Lualaba à cette époque parmi les hommes les plus compétents, et la conviction que c'était le Congo finit par s'établir. Beaucoup de personnes s'étonneront qu'un voyageur aussi expérimenté que Livingstone ait pu se tromper, mais il faut tenir compte des influences qui l'aveuglaient. Il confessa lui-même qu'il avait soupçonné à un moment donné que ce n'était pas le Nil; mais il était absent depuis si longtemps qu'il ignorait les découvertes de Schweinfurt; il admettait les dires des Arabes qui prétendaient que cette rivière coulait pendant longtemps vers le nord; et pour dire l'exacte vérité, je crois qu'il s'était laissé influencer par ses sentiments

---

religieux et son amour pour le Nil, à cause des souvenirs bibliques et classiques qui s'y rattachent. Pour un homme comme Livingstone, quelle importance pouvait avoir n'importe quelle rivière " parvenue ", quelles que fussent les facilités pour le commerce qu'elle présente? Il aimait réellement l'Afrique, mais il ne se doutait pas de l'importance de ses découvertes et de l'utilité qu'elle avait pour la réussite de ses projets de civilisation et de rédemption auxquels il sacrifia sa noble existence. Avant que Livingstone n'eût décrit le Lualaba à Nyangwe, personne ne s'était imaginé que cette rivière avait autant d'importance. Quoique les explorations du capitaine Tuckey dans les environs des chutes de Yellala, en 1816, eussent fourni les éléments du travail du D<sup>r</sup> Behm sur le volume d'eau du Congo inférieur, les géographes n'eurent l'idée que le Lualaba pouvait bien être le Congo qu'après l'arrivée de Livingstone à Nyangwe et celle de Schweinfurt à Monbuddu. On se rappellera que précédemment les savants cherchèrent à prouver, par des arguments compliqués, que ce grand volume d'eau n'était autre chose que la réunion du Kasai et du Guango, ou Cango, lui donnant ainsi une longueur approximative de 800 milles seulement. — Ah! si Speke s'était intéressé à cette rivière, s'il l'avait vue seulement à son embouchure, ou s'il avait pu recueillir deux ou trois faits de la bouche des

indigènes, je crois qu'avec son instinct géographique aussi admirable qu'extraordinaire, il aurait indiqué le cours du fleuve avec plus d'exactitude. Quand le lieutenant Cameron arriva à Nyangwe, il fut aussi convaincu que le Lualaba n'était autre que le Congo, mais il ne parvint à jeter aucune lumière nouvelle sur son cours réel.

Seize mois après le départ du lieutenant Cameron pour le sud, j'arrivai à Nyangwe, et j'appris alors définitivement qu'il avait abandonné le projet de suivre le Lualaba. Comme cette exploration me semblait la plus importante de toutes, je résolus de l'entreprendre. Quoique les Européens puissent considérer les marchands arabes et les sauvages africains comme des païens ignorants, les discussions qui eurent lieu à propos de " la grande Rivière " dans les huttes de boue de Nyangwe, furent aussi animées que les disputes les plus chaudes entre les savants sous le dôme de Brighton ou le toit classique de Burlington House. Mon enthousiasme pour ce nouveau champ d'exploration — la partie inconnue de l'Afrique et ces eaux gigantesques qui s'en allaient " personne ne savait où " — était aussi stimulé par les discussions ardentes des Arabes et des indigènes, que si tous les membres de la Société royale de géographie m'avaient accordé leur bénédiction scientifique et m'avaient souhaité bonne chance à l'unanimité.

---

Nyangwe est à 4°16' de latitude sud. Si vous suivez le parallèle de latitude 4° à l'est de l'océan Indien, vous observerez que de là il y a 13 1/2 degrés de latitude, soit 810 milles géographiques. Si vous mesurez la distance de Nyangwe à l'Atlantique, vous trouverez, le long du même parallèle, 15 1/2 degrés de longitude, soit 930 milles géographiques. La moitié orientale de l'Afrique est généralement connue, mais la moitié occidentale était encore entièrement inexplorée. Pour un voyageur arrivant de l'est et aimant à explorer des contrées inconnues, quelle immensité s'étendait là devant lui ! La plus grande moitié de l'Afrique n'était qu'une page blanche, une région mystérieuse peuplée de nains, de cannibales et de gorilles, à travers laquelle cette immense rivière coulait vers l'Atlantique sans profit pour la civilisation. Partout l'obscurité et l'ignorance concernant son cours ! Quelle était cette crainte vague qui empêchait les explorateurs de s'avancer de ce côté ? Moi aussi je ressentis cette impression, comme si quelque chose d'horrible et d'indescriptible m'attendait. Je pense que ma position m'avait rendu assez indifférent à la vie ; sans cela, je ne sais pas si je me serais décidé à m'avancer au devant de ce que je croyais, comme l'avaient cru mes prédécesseurs, être une mort certaine. Je ne m'étais pas attendu à entendre des récits aussi terribles sur ces régions du Nord, ni à

rencontrer des obstacles tels qu'il devait s'en présenter.

Aucun de mes prédécesseurs n'avait pu obtenir des canots à Nyangwe, et je ne réussis point davantage. Les Arabes de cet endroit, qui prétendaient s'intéresser beaucoup à ma sécurité, ne voulaient pas me permettre de partir. Mais mon destin semblait me pousser en avant. J'écoutai les histoires qu'ils me contèrent des caravanes sans nombre qui avaient essayé de traverser ce pays et qui avaient été massacrées, mais j'avais calculé mes ressources et mesuré mes forces et ma persévérance. Je déclarai aux Arabes que j'avais l'intention d'essayer la chose. J'étais préparé à m'entendre dire que je serais assassiné, mangé, que mes gens m'abandonneraient, que je rencontrerais des obstacles dont je ne pouvais pas me faire une idée et qu'eux (les Arabes) ne pouvaient pas même entendre parler d'un projet aussi périlleux. Etant préparé, ces avertissements ne me surprirent pas. Le moment était peut-être arrivé où j'allais être assassiné; il était peut-être impossible de pénétrer dans ce vaste pays barbare qui s'étendait devant moi, mais ce n'était pas une raison pour m'empêcher de tenter cette exploration dangereuse. On aurait pu dire et avec raison : " Mais si vous n'avez pas suivi cette rivière pendant une semaine ou deux, comment saviez-vous qu'il est impossible d'aller plus loin ? " — " Vous

dites qu'il y a des cannibales qui me mangeront. Soit; mais ils ne peuvent pas me manger avant de m'avoir tué? — Non, naturellement. — Vous dites qu'ils m'attaqueront. Mais j'ai eu assez de luttes à soutenir dans cette expédition pour ne pas en craindre une nouvelle. J'ai avec moi quelques hommes qui savent ce que nous pouvons faire quand il s'agit de se battre, et nous avons la bonne intention de veiller à notre sûreté et de nous défendre avec vigueur contre tous ceux qui voudraient nous couper la gorge. Etant admis que nous aurons à combattre, qu'y a-t-il encore à craindre? — Bien des choses, mais vous verrez. " — Nous avons vu, en effet; mais je réserve cette histoire pour une autre lettre.

Le voyage à travers cette partie, jusqu'alors inconnue de l'Afrique, étant terminé, les difficultés et les périls, les guerres, les travaux, le découragement et le désespoir étant vaincus, il n'est pas étonnant que nous puissions respirer plus librement maintenant qu'au moment de commencer l'entreprise. Nous avons fait de tristes expériences et nous avons payé cher notre témérité et notre persistance.

En réunissant les terribles épreuves de tous les voyageurs africains, on pourrait à peine dresser une liste de difficultés comparables à celles que nous avons rencontrées. Pourtant, nos pertes ont été relativement minimales. La

distance parcourue depuis Nyangwe est d'environ 1,800 milles, et nous avons perdu un Européen et trente-quatre Wanguanas. Le capitaine Tuckey perdit dix-huit Européens et onze indigènes dans l'espace de trois mois; Mungo Park périt lui-même ainsi que tous ceux qui étaient avec lui; dans l'expédition de Peddie, sur le Niger, le commandant et tous les principaux officiers moururent et l'expédition avorta. Certainement, il fallait de l'énergie pour arriver au but; mais si moi je n'avais pas entrepris l'expédition, un autre l'eût fait et serait arrivé au même résultat. Pourtant, j'ai payé mon triomphe de la perte de l'un de mes compagnons dont la mort me fait presque regretter de ne pas m'être laissé dissuader de pénétrer dans ces régions inconnues. Quoique de condition inférieure, Francis Pocock était un homme extraordinaire, qu'on aimait et qu'on respectait; un homme d'un sangfroid et d'un courage indomptable. C'était un gai et aimable compagnon, une âme pieuse et douce et un ami fidèle dans les épreuves. Voici un exemple de son énergie. Les indigènes d'Ibaka se préparaient à nous attaquer et s'avançaient vers nous dans cette intention. Je me levai dans ma barque pour leur adresser la parole et, pendant que j'étais en pourparlers avec l'un des chefs, Frank s'aperçut qu'un canot s'avançait à la dérobée et qu'il était le point de mire de plusieurs fusils. Il épaula sa carabine





---

pour intimider l'ennemi; mais, craignant que cet acte n'amènât instantanément la lutte, je lui criai d'abaisser son arme. Il obéit immédiatement et laissa approcher les indigènes jusqu'à 30 mètres de lui sans faire un mouvement, quoique nous fussions tous fort inquiets. Voyant ses yeux fixés sur eux, deux des sauvages qui visaient Frank changèrent brusquement d'avis et déchargèrent leurs armes sur l'équipage de mon canot dont quatre hommes furent blessés. Un des indigènes seulement tira sur l'embarcation de Frank, où il blessa un homme. Ayant enfin reçu la permission de riposter, Frank leur fit payer cher leur trahison.

Depuis les temps les plus reculés, les marchands et les Européens désireux de pénétrer dans l'intérieur des terres de la côte occidentale, ont l'habitude de distribuer du rhum, ce qui ne se fait pas sur la côte orientale, et je crois que cette habitude a une mauvaise influence sur les chefs des petits villages que nous étions forcés de traverser. Ne possédant pas de provision de liqueur, nous ne pouvions pas accéder à leurs demandes, ce qui excitait chez eux un vif mécontentement. Quoique nous n'eûmes pas besoin de recourir à la force pour nous frayer un passage, ils se montrèrent souvent disposés à nous arrêter par la violence. Nous n'avions pas non plus d'uniformes brodés pour satisfaire leur goût inné pour le clinquant.

Pourtant il n'y eut pas de rupture ouverte. On nous laissa passer, nous considérant plutôt comme des objets de curiosité ou comme des gens venant des pays sauvages où jamais les blancs n'avaient pénétré jusqu'alors. Il est possible qu'une impression de respect se soit mêlé à ce sentiment d'hostilité que nous leur inspirions. Je parle, en ce moment, des tribus appelées Basundi et de celles qui habitent le Mabinda oriental. Les tribus au-dessus de Babmende et de Bateke étaient mieux disposées pour nous. Je leur dois de la reconnaissance pour plus d'un service pénible et peu payé, et pendant cinq mois nous eûmes les relations les plus amicales avec elles. Celles de la rive sud rivalisaient de zèle avec celles de la rive nord. La nourriture était plus abondante, du reste, sur la rive sud, et souvent les indigènes étaient plus prévenants encore.

Le bassin du Livingstone comprend une étendue de 860,000 milles carrés. Il prend sa source sur le plateau élevé qui se trouve au sud du Tanganika, dans un pays nommé Bisa ou Ubiza par les Arabes. Le Chambezi est le principal affluent du lac Bemba. C'est une large et profonde rivière, dont les sources doivent se trouver à la longitude E. 33°. Le lac Bemba, que Livingstone nommait Bangweolo, est une vaste nappe d'eau peu profonde, d'une étendue de 8,400 milles carrés environ. C'est un reste d'un

---

lac énorme qui a dû couvrir un espace de 500,000 milles carrés, jusqu'au moment où une grande convulsion intérieure a fendu les montagnes de la côte occidentale, et le Livingstone se fraya un passage à travers la fracture. Au moment de sa sortie du lac Bemba, le fleuve est connu sous le nom de Luapula; il se jette, après un cours de 200 milles, dans le lac Mweru, dont l'étendue est de 1,800 milles carrés. A partir de Mweru, les indigènes de Rua lui donnent le nom de Lualaba. Dans le Rua du nord, il reçoit un affluent important, le Kamalondo. Coulant ensuite dans la direction du nord-ouest, il traverse le Manyema où, à une altitude de 1,450 pieds au-dessus de la mer, il atteint une largeur de 1,400 mètres près de Nyangwe, à la latitude sud de  $4^{\circ}15'45''$  et à  $26^{\circ}5'$  de longitude est. Livingstone, s'étant trompé de deux semaines pour la date, semble avoir placé Nyangwe suivant la carte de Stanford, de 1874, à  $4^{\circ}1'$  de latitude sud et à  $24^{\circ}16'$  de longitude est. Mais cette grande différence est due peut-être à la négligence du dessinateur. Ceux qui s'intéressent à la question peuvent comparer cette carte ou celle qu'a donnée le journal des voyageurs avec la mienne. La distance parcourue par le Livingstone depuis la source du Lualaba, qui se trouve dans le Bisa oriental, jusqu'à Nyangwe-Manyema, est d'environ 1,100 milles. Je m'informai avec le plus grand soin du lac

---

Ulengo, mais je ne puis confirmer ce que Abed-ben-Salim et Mohammed-ben-Said en avaient dit au docteur. La rivière du Kamalondo, qui traverse le Rua avant de se jeter dans le Luabala, rencontre dans sa course plusieurs petits lacs. Probablement que l'un d'eux se nomme Ulengo. A Nyangwe-Manyema, le Livingstone est connu sous diverses appellations. Les Arabes et les Wanguanas le nomment l'Ugarowa; les porteurs de Wagubha prononcent Luàlaba, en appuyant beaucoup sur la seconde syllabe. Les indigènes de Nyangwe, accentuant aussi la seconde syllabe, prononcent Lu-àlawa, tandis que les Wagenyas prononcent distinctement Ru-àrowa. Pour empêcher toute confusion, il vaut mieux adopter la prononciation européenne du mot, c'est-à-dire Lualaba. A quelques journées de Nyangwe, vers le nord, le Lualaba prend une direction nord-est. Mais il rencontre des obstacles. Les arêtes des collines de l'Uregga traversent la rivière et forment des cascades écumantes. Auprès de ces chutes on rencontre des tribus de sauvages féroces qui firent payer cher aux Arabes leurs tentatives d'exploration.

Le long de la rivière, sur les deux rives, habitent des pêcheurs que les Arabes nomment les Wagenyas — nom prononcé Wainyà par eux-mêmes. C'est une tribu des plus curieuses, remarquablement lâche, mais traître et rusée et tout à fait insensible aux avances qu'on peut

lui faire. Au nord d'Uviza, il y a une autre peuplade très-agressive, mais ne se livrant pas habituellement au cannibalisme. Chaque fois que les Arabes ont essayé de pénétrer dans ces régions, ils ont été complètement repoussés. Les Arabes nomment cette tribu les Warongaras-Menos, et eux-mêmes s'appellent Wabroiros. Ils habitent une vaste contrée sur la rive droite du fleuve. Sur la rive gauche, on trouve encore les Wagenyas, qui touchent à l'ouest à la tribu guerrière des Bakusu. C'est ici que l'explorateur doit surtout montrer de l'énergie. Ces sauvages ne considéreraient tout un congrès d'évêques et de missionnaires qu'au point de vue du " roast-beef ". Ils donnent au Lualaba le nom prononcé très-distinctement de Ruwarowa. Le fleuve coule encore à 26° de longitude est. Il commence à se grossir de nombreux affluents dont les principaux sur la rive droite sont le Liru, l'Urmeli ou Urindi, le Rowa ou Lowa, et le Kankora. Par la rive gauche arrivent le Riuki, le Kasuku et le Rumani. On voit, en outre, en descendant le fleuve, un grand nombre de rivières de moindre importance s'y jeter des deux côtés.

Pour bien comprendre la configuration de cette région même sans étude préalable, il faut se rendre compte que le Livingstone, après être sorti du lac Bemba ou Bangweolo, suit, à une distance de 200 milles, la chaîne de montagnes

qui borne le Tanganika à l'ouest, et comme si le lit où il coule se rattachait à la même dépression qui forme les lacs Nyassa, Tanganika et Albert, il se dirige parallèlement à la base de ces collines, longtemps encore après avoir quitté la latitude du nord du lac Tanganika. Une série d'importants affluents lui arrive du versant occidental de la région des lacs, tandis que sur le versant opposé il n'y a que des torrents et de petits cours d'eau qui se précipitent dans les lacs Albert, Kivu et Tanganika. Sous l'Equateur, le grand fleuve, après avoir reçu tous ses tributaires de l'est et contourné la base des montagnes du district des lacs entre les longitudes est, de 25° et 26°, coule dans un lit moins élevé, dans la direction du nord-ouest, à travers les grands plateaux qui s'étendent depuis la région des montagnes maritimes jusqu'à celle des montagnes qui bornent les lacs. C'est ici que s'opère la jonction du Congo avec un affluent très-important, l'Aruwimi (le Welle de Schweinfurth), qui sera d'un immense secours, plus tard, pour pénétrer dans les terres, car il peut porter tout bâtiment qui naviguerait sur le Congo supérieur.

Au-dessous de ce confluent, nos relations avec les cannibales devinrent si difficiles, que nous dûmes renoncer à explorer les rives du fleuve où nous étions exposés à des attaques terribles et continuelles de la part de puissantes tribus.

---

C'est pour cette raison que je suis convaincu que nous n'avons pas pu voir une quantité d'autres affluents. En outre, le lit du Livingstone est si large et souvent si divisé que je préfère tracer son cours sans m'arrêter aux hypothèses. J'avais observé que les îles étaient ordinairement inhabitées, et ce me fut d'un grand secours pour les distinguer de la terre ferme. Quand nous étions forcés par la famine de nous exposer aux rencontres avec les cannibales, nous descendions sur la rive droite et nous en profitions pour pousser nos explorations aussi loin que possible. Mais les idées des tribus indigènes se trouvent ici complètement opposées aux intérêts de la géographie. Ces sauvages n'avaient jamais entendu parler des hommes blancs; ils n'avaient jamais vu des étrangers pénétrer dans leur domaine, et ne pouvaient pas comprendre l'intérêt que pouvaient trouver ni blancs ni noirs à entrer en relation avec eux. Jamais une tribu ne pénètre dans les terres d'une autre. Le commerce se fait de la main à la main, de clan à clan : et comme les forces sont assez bien équilibrées, trois de ces tribus seulement ont réussi à vaincre toute résistance. Ce sont les Warungas, les Wamangalas et les Wzanzis. Après notre bataille avec les Wangalas, nous abandonnâmes la rive droite et nous découvrîmes bientôt après, sur la rive gauche, le principal affluent du Livingstone, l'Ikelemba, que je crois

---

être le Kas-sye. Il est presque aussi grand que le fleuve principal. La couleur particulière de ses eaux, qui ressemble à celle du thé, ne se mêle aux flots argentés du Livingstone qu'à une distance de 130 milles au-dessous de leur confluent. C'est la réunion de ces deux cours d'eau qui donne au Livingstone inférieur sa couleur légèrement brunâtre.

Un peu après avoir dépassé la longitude E. 18°, nous arrivâmes à la rivière que les Européens indiquent sur leurs cartes sous le nom de Kwango; c'est un fleuve profond, large de 500 mètres, descendant vers le Livingstone à travers des collines qu'on voyait dans le lointain s'élever à la hauteur de vraies montagnes. Les indigènes nomment ce Kwango la rivière de Nkutu. Un peu à l'ouest de la longitude E. 17°, le grand fleuve, dont le lit avait atteint une largeur prodigieuse, se resserre peu à peu et se heurte contre des rochers brisés, des îlots escarpés, des barres de lave, et se précipite d'assise en assise, sur une longueur de 180 milles, pour s'épandre ensuite dans le bassin calme et majestueux du Livingstone inférieur. Pendant ces 180 milles, il descend de 585 pieds. On peut traverser cette région en un mois de marche ordinaire, soit sur la rive du sud, soit sur celle du nord.

Nous n'eûmes aucune difficulté avec les habitants de cette région. Après avoir dépassé les



---

cataractes, le voyageur peut, je crois, s'avancer hardiment jusqu'à Koruru ou Monbuttu, ou même jusqu'à la limite méridionale du Grand-Bassin; et s'il surgit quelque différend avec les indigènes, c'est qu'il l'aura bien voulu. Si l'on considère que chaque jour on a affaire à de nouveaux chefs et à de nouvelles peuplades, on ne peut qu'admirer la bienveillance et la douceur avec lesquelles ils accueillent les étrangers. Les Basundis sont peut-être plus ombrageux, mais l'explorateur partant de la côte occidentale, bien pourvu de cotonnade, de rhum, pourra, avec un peu de tact et beaucoup de patience, se tirer plus facilement d'affaire que moi dont les provisions étaient épuisées. Nous n'avions plus que très-peu d'étoffes et de verroteries à échanger contre des vivres chez les sauvages de la rive méridionale. Comme les voyageurs se dirigeant vers le Grand-Bassin partiront à l'avenir de la côte occidentale et prendront probablement la route que j'ai suivie et qui n'est donc pas impraticable, ils me pardonneront si je me permets de dire que c'est le manque d'énergie et de fermeté qui a fait échouer jusqu'à présent la plupart des expéditions. Il n'y a pas de sauvages féroces ni même guerriers dans les environs de la côte occidentale, ni à gauche ni à droite du Livingstone après les chutes de Yellalla. Ni les Bacongos, ni les Basundis n'oseront employer la force pour barrer le passage, et il ne faut pas s'effrayer

---

de leurs menaces. Si je faisais partie d'une expédition nouvelle, mon expérience de toutes ces peuplades me ferait préférer la rive méridionale, parce qu'on s'y procure plus facilement des vivres. Pendant que nous suivions les cataractes inférieures sur la rive septentrionale, nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim.

En parlant de la rivière inférieure, je suis obligé de relever les erreurs de l'expédition de 1816. Je sais que ses membres principaux étaient des hommes de science. Le capitaine Tuckey est l'auteur d'un ouvrage sur la Géographie maritime; cependant, ayant découvert une douzaine de chutes où il n'en a indiqué qu'une sur sa carte, je dus bien constater que sa science était parfois en défaut. Depuis ce point jusqu'aux chutes d'Isangala, sa carte n'est qu'un tissu d'erreurs. D'Isangala nous arrivâmes à Boma, après cinq jours de marche, avec des hommes malades et affamés, parcourant ainsi une distance que Tuckey estime devoir être de 100 milles en ligne directe ou 130 milles en suivant la route. Quoique je n'aie pas fait d'observations en chemin, nous n'aurions pu franchir une semblable distance, surtout en tenant compte des difficultés du chemin et de la faiblesse de nos gens. Selon le podomètre, cette distance n'est en réalité que de 57 milles, soit 45 milles géographiques.

Voici une phrase du capitaine Tuckey qui

---

expliquera peut-être la différence de nos appréciations : " Marche difficile, plus ardue que la retraite de Moscou. " Joignez à cela la mortalité terrible qui décimait indigènes et Européens, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un mille leur fit l'effet d'une lieue. Ceux qui faisaient partie de cette désastreuse expédition doivent avoir été réduits à un état de faiblesse tel, que je doute que l'un d'entre eux ait encore été capable de faire des observations astronomiques. Dans la carte de Stanford, qui a été imprimée d'après les renseignements de cette expédition, avec des annotations des Pères de San Salvador, je trouve encore quantité de noms de localités et de contrées sur lesquelles personne n'a pu me donner des informations. " Lombo, le nom général des terres de l'intérieur " ne signifie pas du tout cela ; mais Mpumbus est le nom d'un grand marché ou foire tenu par les Basesses, près de la longitude E. 16°. " Auzico " imprimé en grandes lettres noires, est inconnu. " Monsol, ville royale " également inconnue, signifie peut-être Mossul, ce qui veut dire petite rivière. " Concobella " signifie peut-être Nchuvila. " Les rois de Nkuda, d'Esseno, de Hondi, de Canga, de Dinjee, de Condo Yonga, de Pangwelunghi, " sont tous inconnus. Je m'enquis particulièrement de " Vambre ", ainsi que de la rivière de ce nom, sans pouvoir découvrir un seul indigène en ayant jamais entendu

parler. « Mosongo » est probablement Misongo en Uyanzi. Mopendea et Fungeno sont absolument inconnus. La rivière Bancora est probablement une corruption de Bangala ou Bangara, le nom d'une tribu habitant le Mangala.

Comme je l'ai déjà dit, « le fleuve Congo » arrose une étendue de 860,000 milles carrés, dont 450,000 se trouvent entre la région des lacs et celle des montagnes. La longueur du Livingstone est d'environ 2,900 milles, dont 1,100 milles de la source à Nyangwe, et depuis Nyangwe jusqu'à l'Atlantique, d'environ 1,800 milles.

J'ai étudié la rivière depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1876 jusqu'au 11 août 1877, soit pendant une période de plus de neuf mois. La crue la plus forte dura depuis le 8 jusqu'au 22 mai, et fut causée par les pluies périodiques connues sur la côte orientale sous le nom de Masika. Cette inondation facilite la navigation du fleuve supérieur, mais elle augmente la difficulté de franchir les cataractes où l'eau se précipite alors avec un redoublement de fureur du haut des rochers d'où elle descend vers la mer. La crue varie selon la largeur du fleuve. Au-dessus des chutes elle est d'environ 8 pieds; mais dans la partie étroite, elle varie de 20 à 50 pieds. A certains endroits de la région des cataractes, le niveau des eaux montait de 15 pouces par jour; mais à cet endroit le fleuve n'a que 500 mè-

---

tres de largeur. Quels que soient les efforts que les explorateurs pourront faire à l'avenir pour rendre ce fleuve utile au développement commercial du pays, il est inutile de tenter de franchir les cataractes au moyen d'un bâtiment quelconque, car il est impossible de remonter des chutes de 6, 10, 20 et même 25 pieds. Du reste, quand il n'y aurait pas de cataractes ni de chutes, la violence du courant entre ces parois rocheuses est telle, que ce ne serait vraiment que l'œuvre de Sisyphe.

Le Livingstone est l'Amazone de l'Afrique, comme le Nil en est le Mississipi. Ce dernier est plus long, mais le Livingstone suffirait pour alimenter trois Nils. Il faut une largeur énorme ou une grande profondeur pour contenir une telle masse d'eau d'un cours si rapide. Quoique le Nil soit précieux pour le commerce, le Livingstone l'est encore davantage. Le cours du premier est fréquemment interrompu, tandis que celui du second n'est obstrué que deux fois. Le premier obstacle qui se trouve entre le 25<sup>e</sup> et le 26<sup>e</sup> degré de longitude est, consiste en six grandes chutes où doit s'arrêter la navigation qui pourrait s'établir au-dessus de la première série de cataractes, laquelle est formée de 66 grandes chutes et rapides, outre les petites que je ne compte pas. Je me rappelle avoir dit à Frank, en quittant Nyangwe, que j'espérais trouver toutes les chutes en " un tas ". Après avoir

---

franchi les cataractes inférieures, on traverse la moitié de l'Afrique sans obstacle, et non pas, comme sur le Nil, à travers le sable du désert, mais en pénétrant dans une plaine riche et fertile *regorgeant* d'habitants. Excepté l'Ugogo, je ne connais pas d'endroit en Afrique qui soit plus peuplé. Le nom de village qu'on donne à ces rassemblements d'habitations n'est pas juste, car ce sont plutôt des villes. J'en ai vu qui avaient plus de deux milles de long, coupées par une ou deux grandes rues bordées de maisons proprement bâties, bien supérieures à ce qu'on trouve dans l'Afrique centrale et orientale. Les indigènes sont aussi très-différents. Toutes leurs pensées sont tournées vers le commerce, et partout on trouve des marchés et des foires. Le bruit a couru récemment que l'ivoire allait devenir un objet de curiosité, mais je puis répondre qu'il n'en sera pas ainsi, avant trois ou quatre générations pour le moins. C'est ici le pays des temples d'ivoire où les objets les plus usuels sont faits de cette matière. Le peuple semble ne pas comprendre pourquoi on se donne la peine de payer pour en avoir quand il y en a tant dans chaque village. Toute cette plaine abonde en huile de palmier. On trouve des forêts immenses de cette essence d'arbre près d'Ukusu. Presque tout ce que produit l'Afrique se trouve dans le bassin du Livingstone : le coton, la gomme arabique, les noix, le sésame, le copal (rouge et blanc),

---

les fruits et l'huile du palmier, l'ivoire, etc. Au moyen de ces cours d'eau si praticables, on arrive aisément au district de Katanga, si riche en or et en cuivre. Le Grand Fleuve a un cours navigable de 110 milles au-dessous et de 835 milles au-dessus des premières cataractes, et ses grands affluents, arrosant tout ce pays, sont autant de routes nouvelles pour faciliter les communications. L'Ikelemba doit être long d'au moins 1,200 milles. Le Nkutu doit avoir plus de 700 milles et l'Aruwimi, plus de 500. Il y a encore quatre ou cinq autres rivières qui, à en juger par leurs dimensions, doivent être navigables à de grandes distances. Je ne conseillerais pas à un explorateur isolé de trop s'approcher des cannibales; mais le commerce une fois établi sur des bases équitables, ramènerait même les plus difficiles à la raison. Un commerçant remontant la rivière aura plus de chances de bien disposer les indigènes pour lui. Comme il devra s'arrêter assez longtemps dans chaque capitale pour ses affaires, sa réputation de justice et de bonté le précédera et lui attirera des clients en foule. La plus grande difficulté est de restreindre leur goût d'échange vraiment désordonné. Les îles de la rivière offriront aux marchands des camps sûrs et abrités, car il vaudra mieux, et pour lui et pour l'indigène, que les dépôts de marchandises soient organisés sur les îles jusqu'à ce que la confiance mutuelle soit bien établie.

Je suis convaincu que la question de cette importante voie de communication deviendra, avec le temps, une question politique. Jusqu'à présent, aucune puissance européenne ne cherche à acquérir un droit de contrôle exclusif. Le Portugal le réclame comme ayant découvert l'embouchure du fleuve ; mais les grandes puissances — l'Angleterre, l'Amérique et la France — refusent de reconnaître ces droits et ont exprimé clairement l'intention de disputer la possession de cette rivière. Si je ne craignais de fatiguer l'intérêt que vous portez à l'Afrique et à ce magnifique fleuve par la longueur de ma lettre, je vous indiquerais des raisons très-sérieuses pour prouver qu'il faudrait trancher la question le plus tôt possible. Je pourrais vous démontrer comment le possesseur du Livingstone aurait le monopole du commerce avec le bassin immense qu'il arrose. Ce fleuve est et sera toujours la grande route commerciale de l'Afrique centrale de l'Ouest. Pourquoi donc ne pas décider immédiatement qui règnera sur ses rives. Pourquoi laisser ce pays à la merci des pirates Mus-solangos ? J'ai vu que des navires de guerre anglais avaient châtié ces brigands avec des obus d'une manière bien plus terrible que celle que j'ai employée pour venir à bout des cannibales de l'intérieur, probablement à la même époque. Mais châtier ces scélérats ne suffit pas ; des vaisseaux de guerre devraient empê-



cher la destruction des navires européens; et la question est de savoir quel sera le pays qui sera le protecteur du commerce naissant dans ces régions inconnues.

Un explorateur est rarement appelé à exposer ses vues sur ces matières, et je ne m'avancerais pas sur ce terrain politique si je n'y étais poussé par l'intérêt particulier que m'inspire l'Afrique. Je vais donc vous donner un exemple de ce qui pourrait arriver si cette question n'est pas tranchée. Les marchands européens intéressés au commerce africain établissent des habitations et des dépôts de marchandises sur les rives du Livingstone, soit au nord, soit au sud. Les indigènes, troublés dans leur digestion ou poursuivis par de mauvais rêves, se mettent en tête de voler ces hommes blancs, de brûler leurs maisons et de les assassiner. Les journaux et l'opinion publique apprenant cela, s'émeuvent et attaquent violemment les puissances intéressées. Les cuirassés anglais arrivent à la hâte, bombardent tout le pays, et l'innocent est puni avec le coupable. D'un autre côté, si les marchands sont capables de se défendre et font les assaillants prisonniers, ils les noieront tous dans le Livingstone sans autre forme de procès. Je ne dis pas que cela soit arrivé, mais je suppose simplement un cas possible. Seriez-vous étonné que cela arrivât? Qu'y a-t-il donc à faire pour empêcher les Mussolangos et les indigènes de détruire

---

dans son germe le commerce légal, légitime et humain? Que doit-on faire pour empêcher des marchands sans pitié de se mettre au ban de la chrétienté? Je le répète, que l'Angleterre s'arrange avec le Portugal pour proclamer sa souveraineté sur le Livingstone, afin que le monde ne soit pas forcé d'entendre un beau jour le récit d'horreurs sans nom. J'ai indiqué quelques raisons sérieuses pour qu'on s'occupe de la question. Je pourrais en donner davantage, mais l'espace me manque et, du reste, " un mot suffit pour les sages " .

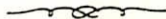
HENRI-M. STANLEY. v

FIN

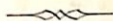
## ERRATUM



Ligne 13, page 42, lisez 13,000 au lieu de 1,500.



## TABLE DES MATIÈRES



L'Afrique centrale et la Conférence géographique de Bruxelles . . . . .	5
--	---

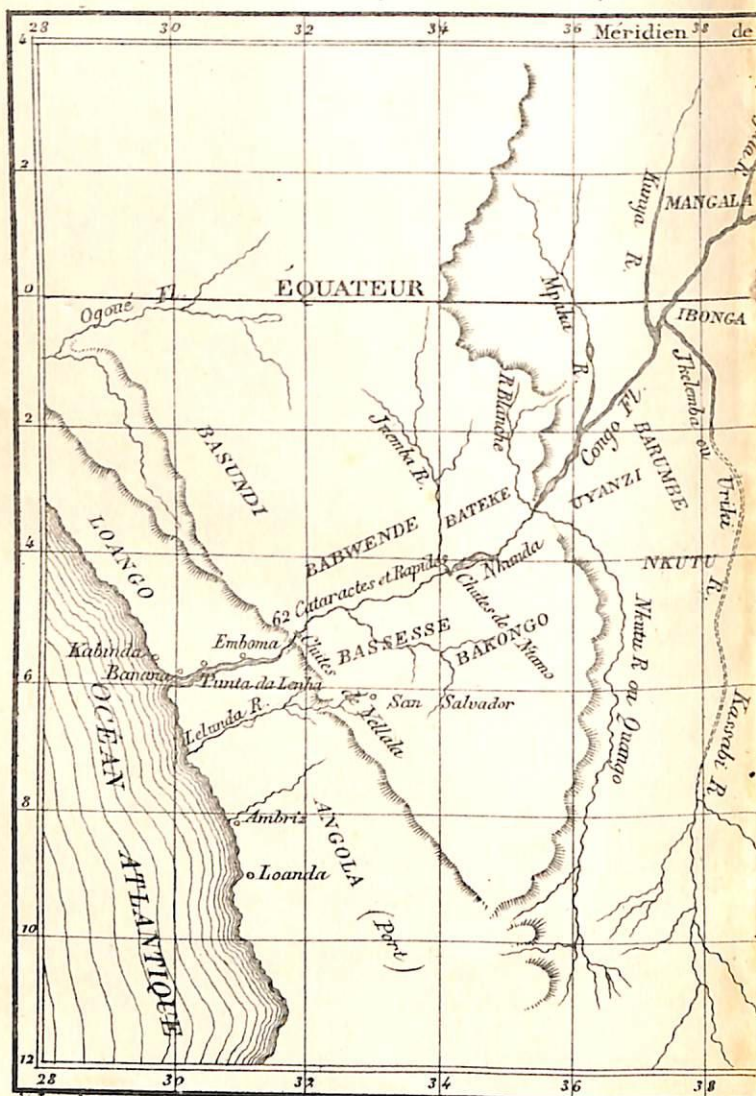
### ANNEXES

Les explorations de Stanley en Afrique . . . . .	91
Lettres de Francis Pocock . . . . .	147
Les égyptiens dans l'Afrique équatoriale . . . . .	155
Dernière lettre de Stanley . . . . .	193



# CARTE DU COURS

D'APRÈS LE CROQUIS DE STANLEY, PUBLIÉ PAR



# DU LUALABA-CONGO

LE DAILY TELEGRAPH DU 12 NOVEMBRE 1877.

